G. CHANDON

RÉCITS
TIRÉS DU
THÉATRE GREC



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

CONTES ET LÉGENDES DE BABYLONE ET DE PERSE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
EPISODES ET RÉCITS BIBLIQUES, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ÉGYPTE ANCIENNE, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RÉCITS TIRÉS DE L'ÉNÉIDE, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE ROME, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RÉCITS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MONDE GREC ET BARBARE, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RÉCITS DU TEMPS D'ALEXANDRE, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE GREC, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES MYTHOLOGIQUES, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE LA NAISSANCE DE ROME, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

HISTOIRE

CONTES ET LÉGENDES DES CROISADES, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU MOYEN ÂGE, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
ÉPISODES ET RÉCITS DE LA RENAISSANCE, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LÉGENDES DU GRAND SIECLE, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RÉCITS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noël.
ÉPISODES ET RÉCITS DU PREMIER EMPIRE, par D. Sorokine, ill. de P. Noël.

PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LÉGENDES D'ALSACE, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES D'AUVERGNE, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOURGOGNE, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BRETAGNE, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE CORSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LÉGENDES DU DAUPHINÉ, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE FRANCHE-COMTÉ, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE GASCOGNE, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LANGUEDOC, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS, par J.-H. Bauchy, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE LORRAINE, par L. Pitz, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PARIS ET DE MONTMARTRE, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LÉGENDES DE NORMANDIE, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE PICARDIE, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DE PROVENCE, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LÉGENDES DE SAVOIE, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

(suite page 256)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

RÉCITS TIRÉS DU THÉATRE GREC

ADAPTÉS PAR

G. CHANDON

ILLUSTRATIONS DE CLIFTON DEY

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

281-109

Avant-propos



L'ART doit au Théâtre grec plus qu'un mode d'expression, plus qu'une source de joie et de beauté pures. L'œuvre des grands auteurs attiques est véritablement une école où furent enseignés, en même temps que le culte des Dieux et de la patrie, la philosophie et la psychologie pratiques. Elle est le livre en action d'un peuple. Auteurs tragiques ou comiques ne se sont pas contentés de distraire leurs contemporains des préoccupations de l'existence, ils les ont fait s'approcher, autant qu'il leur était possible, des problèmes éternels de l'humanité.

Et c'est pourquoi, à travers tant de siècles, le Théâtre grec demeure, pour les esprits en formation, une indispensable nourriture. Il n'est pas seulement la représentation ou la critique des mœurs d'un passé, il est une morale et une satire toujours vivantes.

Plus religieux chez l'aristocrate et guerrier Eschyle,

chantre de lyriques épopées qui, dit-on, avait « ramassé les miettes de la table d'Homère », plus naturels chez le musicien Sophocle, haut bourgeois deux fois stratège, et poète des tendresses humaines, plus passionné et instinctif chez le sensible Euripide, né du peuple et vibrant avec lui, moins puissant qu'Eschyle, moins harmonieux que Sophocle, mais penseur curieux, plus imaginatif chez le libre et sarcastique Aristophane, aux adorables fantaisies pétries d'impitoyable vérité, le Génie grec a donné, en quatre-vingts ans, — au Vᵉ siècle avant J.-C. — une source de sève diverse et durable.

Toute l'œuvre des auteurs attiques n'est pas parvenue jusqu'à nous. (Il ne nous reste plus de chacun d'eux qu'une dizaine de pièces, alors que Sophocle et Euripide en ont écrit une centaine environ.) Et dans cette œuvre, il nous a fallu choisir les plus célèbres de ces pièces, ou du moins les plus représentatives de la « manière » de leur auteur, pour en rendre l'assimilation plus facile aux jeunes esprits.

Nous souhaitons que ceux-ci y sentent vibrer l'âme antique et qu'à travers la lecture ils imaginent sur les gradins demi-circulaires du théâtre les spectateurs enthousiastes, sur l'aire dallée, autour de la statue de Dionysos, le dieu du Vin, le chœur qui chante et soutient l'action, sur la scène fermée d'un haut portique de marbre, les acteurs aux masques tragiques ou comiques et, au-dessus de tout cela, le pur ciel de Grèce où planent les Dieux.

ESCHYLE

Prométhée enchaîné



E désert de Scythie brûle sous le soleil implacable, mais l'âpre nudité du sable et des rocs est vibrante d'échos. C'est que Vulcain, le dieu boiteux forgeur d'armes est courbé sur son enclume et que les coups de son marteau tonnent sans arrêt.

Cependant l'Immortel, qui est toujours si amoureux de son métier, travaille à cette heure sans fierté et sans empressement. Ce métal dont il tire des gerbes d'étincelles ne sera pas une épée glorieuse, ni un bouclier protecteur, il ne connaîtra pas l'enthousiaste élan du combat : il va former les chaînes d'un prisonnier.

C'est en soupirant que le dieu travaille, et si les messagères de Jupiter – ces terribles messagères de la colère du tout-puissant maître de l'Olympe – n'étaient pas auprès de lui à le harceler, peut-être oserait-il opposer un refus à des ordres qui lui paraissent si cruels. Il murmure. Il contemple avec pitié le captif que maintiennent durement les sombres déesses de la Force et de la Violence, Prométhée, le Titan vaincu, l'ami des Hommes, l'ennemi des Dieux.

– Hélas! fait-il en regardant à peine les anneaux durs et étincelants comme du diamant qu'il vient d'achever, pourquoi faut-il que ce soit moi, ô Prométhée, moi qui te suis uni par les liens du sang, qui aie reçu du Père commun la tâche de te châtier! Maudite forge, maudit art que m'a confiés le Destin, je vous hais et j'ai l'horreur de mon habileté!...

– Ne t'attendris pas, dit la Force avec un brutal dédain. Celui que tu as ordre d'enchaîner est un misérable voleur. N'a-t-il pas dérobé, pour en faire présent aux mortels, le feu de Jupiter? Si ces pygmées aux jours sans durée sont si pleins d'orgueil, s'ils rêvent de dominer les éléments et ne se courbent plus avec autant de soumission devant les volontés des Dieux, c'est Prométhée qui en est cause. D'ailleurs, n'est-ce pas à toi que le vol a été fait, gardien du feu céleste? Cesse donc d'hésiter. Enchaîne Prométhée sur ce rocher, et sans sommeil, sans repos, il attendra les heures à venir.

Vulcain ne résiste plus. Jupiter veut être obéi. Au-

tour du corps vaincu, il passe les lourdes chaînes et, à grands coups de marteau, il rive les anneaux au rocher.

Tout le temps de ce supplice, Prométhée n'a point relevé la tête, mais quand les chocs du fer et le bruit des voix se sont tus, quand se sont éloignés les pas inégaux de Vulcain et le frôlement des ténébreux manteaux des filles du Styx, alors du cœur gonflé du Titan s'exhalent en longs cris sa colère et sa douleur.

– Qu'a-t-on puni en moi? s'écrie-t-il, sinon le seul crime d'avoir aimé les hommes, d'avoir voulu leur faire part de tous les arts et de tous les avantages que leur vaudra l'usage du feu. Éternelle Nature, écoute ce dieu qui pleure et dont les peines ne finiront jamais. Non jamais, car il m'a été accordé de lire dans l'avenir et je sais ce que j'en dois attendre. O cruel Jupiter!

Les sanglots et les cris du géant captif ébranlent le chaos des rocs contre lesquels moutonne le sable; mais quels sont ces bruits d'ailes rapides et légers comme ceux des oiseaux? Des formes aériennes s'approchent, des chevelures blondes luisent dans les rayons du soleil : les filles de l'Océan et de la féconde Thétis sont sorties de leur palais d'algues pour venir consoler le dieu abattu. Elles l'entourent d'une ronde à la fois curieuse et apitoyée. Et leurs questions arrachent quelques instants Prométhée à la sinistre contemplation de sa peine.

Elles n'osent pas blâmer trop ouvertement la sévé-

rité de Jupiter, mais elles s'appliquent à verser dans la pensée de Prométhée le baume de la résignation et de l'espoir.

– Je n'espère rien, leur répond tristement le Titan. Qu'attendre d'un maître au cœur inexorable? Je l'ai trop bien servi lorsqu'il s'est agi pour lui de s'emparer du pouvoir souverain. C'est moi qui l'ai aidé à précipiter dans les noirs et profonds abîmes du Tartare l'antique Saturne et tous ses défenseurs. Il m'a payé par l'ingratitude, vice ordinaire de la tyrannie. O Nymphes, ai-je donc si mal agi en défendant la race des hommes contre la volonté de destruction du nouveau roi des Dieux? Il voulait la pulvériser, en créer une autre. Et j'aime les hommes, malgré leurs vices et leurs fautes. J'ai arraché à la main divine ce foudre qui allait les anéantir et les jeter dans les Enfers. J'ai eu pitié des mortels. Et personne n'a pitié de moi. Mais mon supplice même est l'opprobre de mon tyran!

Les nymphes s'entre-regardent apitoyées. Elles sont descendues du char ailé qui les a conduites jusqu'au rocher de Scythie et, en agitant leurs longs cheveux d'or, elles s'efforcent de rafraîchir cette chair torturée que brûle le soleil.

Mais, soudain, elles s'écartent avec respect : leur père, l'Océan, a volé lui aussi vers le mont inaccessible à ses vagues. Il est venu là sur le souffle des brises pour engager son ami à subir sans murmurer le châtiment qu'il a plu à Jupiter de lui infliger. Ses sages conseils

se heurtent au farouche ressentiment de Prométhée, à l'amertume dont son cœur est plein.

– Éloignez-vous, dit le Titan à l'antique dieu de la mer, Jupiter ne vous pardonnerait peut-être pas de me témoigner de la pitié et vous ne pouvez me donner aucune consolation.

– Mais puis-je t'abandonner? dit l'Océan dont les larmes roulent jusque sur sa barbe blanche. Puis-je oublier les services que tes frères et toi avez rendus à ce Ciel et à cette Terre, dont nous sommes tous issus? O Titan, Atlas ne soutient-il pas toujours sur ses épaules le pesant fardeau de la voûte azurée, et l'audacieux Typhon aux cent têtes hurlantes ne crache-t-il pas, du fond de l'Etna, sa rage en jets de flammes? Prométhée, Prométhée, s'il est vrai que tu saches l'avenir, cet avenir caché aux Dieux eux-mêmes, crois-moi, cesse d'accuser Jupiter; étouffe un courroux impuissant afin d'apaiser le roi des Dieux par ton humilité.

Prométhée secoue la tête avec mélancolie. Car il sait l'avenir, en effet. Il adresse à l'Océan un regard d'adieu. Et celui-ci, comprenant qu'une plus longue attente serait vaine, se confie de nouveau aux brises errantes, qui l'emportent au-delà des pentes pierreuses vers la douceur des rivages et l'abri enchanté des grottes marines.

Longtemps Prométhée écoute en silence les mille soupirs de la Nature amie qui compatit à son sort : le vent qui passe gémit plaintivement le long des rocs, le soleil s'est voilé, dans une faille une source pleure.

Les Nymphes unissent leurs voix dans un chant douloureux qui berce la souffrance du géant enchaîné.

Mais Prométhée ne souffre que dans sa chair; son cœur orgueilleux brave le Destin et se rit de la colère de Jupiter. Tous ses actes passés se lèvent devant lui, exaltants, dans sa solitude et son abandon. Son amour des hommes, les bienfaits dont il les a comblés occupent sa pensée, avec triomphe.

Qu'étaient-ils, les pauvres nains de la Terre, avant que le géant se fût penché vers eux? Tapis dans des antres comme de misérables fourmis, ils végétaient sans rien comprendre de ce qu'ils voyaient et entendaient. Ils passaient à travers les siècles ainsi que les fantômes d'un songe, régis par les seules lois de l'ignorant Instinct. Et Prométhée était venu, créant, inventant, précipitant pour eux la course des doux émerveillements de l'avenir. Il leur avait appris à bâtir leurs maisons en employant brique et charpente, à faire les semis et les moissons, à connaître le lever et le coucher des astres. Il leur avait enseigné la science des nombres, celle des lettres. Il leur avait donné la charrue et le navire, l'art d'employer les plantes qui guérissent et celui de lire dans les songes et les présages. Il les avait conduits aux métaux endormis dans la terre. Tous les adoucissements de l'existence humaine venaient de lui, Prométhée.

Les clameurs se pressent de nouveau sur ses lèvres, quand un faible bruit de pas retentit parmi les pierres des pentes. Prométhée et les Nymphes prêtent l'oreille.

Qui donc peut gravir ainsi avec cette hâte ce chemin raboteux, qui ne mène nulle part et que marque seul le mince sabot des chèvres?

C'est une femme, une enfant presque, qui, les yeux dilatés d'effroi, la poitrine oppressée par le choc de son cœur tumultueux, serrant autour de son corps frêle sa tunique déchirée par les ronces, court au hasard, hagarde, sans rien voir des cailloux qui meurtrissent ses pieds nus.

Sur son front hâlé, pointant entre ses boucles en désordre, d'étranges protubérances apparaissent, lisses et blanches : ce sont des cornes de génisse.

Prométhée a levé les yeux vers elle; une expression de pitié brille dans son regard.

– Io, fille d'Inachus, dit-il doucement, arrête un instant ta course épuisante, pauvre enfant. Tu le peux, malgré l'aiguillon secret qui te presse, cet aiguillon que la jalouse Junon enfonce dans ton jeune corps.

– Tu me connais donc, ô prisonnier? fait Io en passant sur son front une main tremblante. Comment te nomme-t-on? Je ne t'ai jamais vu dans la maison de mon père ni sur les routes où je cours, exténuée.

– Je suis celui qui a donné le feu aux mortels; je suis Prométhée et je savais ton avenir, Io, avant même de t'entrevoir. Je connais aussi tous tes maux passés.

– Tu sais quel sera mon avenir? demande anxieusement la jeune fille. Oh! je t'en prie, écarte pour moi le voile qui le couvre. Tes yeux se détournent avec

embarras? Il est donc si effrayant que cela, l'avenir de la pauvre Io?

– Hélas! répond Prométhée d'une voix très basse.

Mais cette réponse, par sa tristesse même, pique l'inquiète curiosité de l'Errante. Elle supplie le Géant de lui dire sans peur, sans ménagements, quel est le sort réservé à tant de pas : savoir quel est le danger qu'on va trouver en route, c'est déjà apprendre à le vaincre. Et les Nymphes de la mer, curieuses de connaître à la fois le passé et l'avenir de la jeune fille aux cornes de génisse, joignent leurs supplications aux siennes.

Prométhée hésite par pitié; ses yeux se fixent longuement sur Io, qui tremble de fatigue et d'angoisse.

– Mais d'abord, lui dit-il, ô jeune fille, repose-toi. Assieds-toi sur cette roche et laisse ces Nymphes éponger le sang de tes pieds lassés. Veux-tu leur apprendre ta triste histoire? Elles peuvent l'entendre, car ces divinités de la mer sont les sœurs de ton père, le beau fleuve aux eaux rapides qui baigne les plaines fertiles de Lerne.

Io s'est assise. En cette heure, il lui semble que le mystérieux et lancinant aiguillon, qui depuis tant de jours la force à cette course vagabonde, s'apaise, s'endort. Avec un soupir, elle écarte de la main les boucles collées sur son front en sueur, et elle dit :

– Mon histoire? Elle est à la fois bien courte et bien longue. Il me semble que c'était hier que je courais, petite fille, à travers les pâturages qu'arrose le fleuve

Inachus, mon père, et hier que, devenue jeune fille, des songes ont visité mes nuits, des songes qui me disaient : « Tu vas être l'épouse de Jupiter!» O Titan, ô Nymphes des ondes, comment exprimer ce que je ressentais alors, quel orgueil et quelle épouvante! Moi, la simple fille des champs, enfantée par une mortelle, j'allais être unie au plus puissant des Dieux! Je fis part à mon père de ces songes qui, chaque nuit, me faisaient frissonner sur ma couche d'herbes odorantes. Il consulta les oracles, à Dodone, à Delphes. Et enfin l'un d'eux lui ordonna de me chasser de sa maison afin que, soumise au roi des Dieux, je pusse errer jusqu'aux extrémités de la Terre. « Inachus, avait dit l'oracle, si tu résistes à la volonté de Jupiter, toute ta race sera anéantie.» Ce fut en pleurant que mon père m'ordonna de partir. Depuis cette heure, je ne sais quelle incompréhensible puissance m'habite. Malgré ma fatigue et ma peur, je dois toujours, toujours courir, comme si l'aiguillon d'un invisible bouvier harcelait sans cesse mes flancs et mes épaules. Où me mènera cette course exténuante? Ah! par grâce, Prométhée, si ton cœur pitoyable aux hommes a daigné s'attendrir aux récits de ma misère, montre-le-moi en m'apprenant quel sort m'est réservé. Dis-moi pourquoi ces cornes ont soudain hérissé mon front, pourquoi je bondis à travers les champs à la recherche de je ne sais quel terrible appel.

Prométhée soupire. Il lève vers la nue ses yeux brûlés de lumière. Il sent là-haut la redoutable pré-

sence de Jupiter, de celui dont l'amour ou la haine suffisent à changer les lois de l'Univers. Puis il les ramène vers la jeune fille, qui est comme suspendue à ses lèvres.

– O Io, dit-il, tu n'es qu'à l'aube de ta fatigue. Il te faudra marcher, courir bien longtemps. Junon te poursuit de sa jalousie comme Jupiter de son amour. C'est la colère de la déesse qui a fait de toi en partie cette génisse bondissante, c'est elle qui t'aiguillonne si âprement. Tu vas traverser la Scythie, longer les bords de l'Araxe et remonter ce fleuve impétueux jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'au plus élevé des monts du Caucase. Tu descendras alors vers le midi, vers le pays des Amazones, puis, par l'isthme des Cimmériens, aux portes étroites du marais Méotide. Tu franchiras le détroit et tu entreras en Asie. Alors...

Mais Io épouvantée s'est laissé tomber à terre. Elle sanglote. La pensée des fatigues qui l'attendent l'a abattue sans force. Ses larmes semblent venir d'une source intarissable. Et, tandis que Prométhée, emporté par son don prophétique, déroule devant elle le sombre avenir, la jeune fille pleure, pleure éperdument. Les Gorgones à l'œil unique, à la tête hérissée de serpents, les Gryphons à la gueule pointue, les Arimaspes, noirs cavaliers des rives plutoniennes, toutes ces dangereuses rencontres qui l'attendent dans sa course hantent ses regards noyés de pleurs de leurs terrifiants fantômes et Prométhée s'est tu depuis longtemps que Io l'écoute encore en pleurant.

Enfin, la jeune fille se relève, mais ce n'est pas parce que la consolation a raffermi son esprit, c'est parce que, dans sa chair, vient de se rallumer la flamme harcelante qui l'oblige à courir là-bas et encore là-bas.

– Pauvre enfant, dit Prométhée, qui devine son tourment, pars donc puisqu'il le faut, mais ne t'en vas pas sans espoir. Tu t'arrêteras un jour auprès du Nil aux tranquilles eaux. Là tu fonderas une race, car c'est là que tu seras unie à Jupiter. Et c'est alors que je bénirai le Destin qui t'a fait passer, fuyante, auprès de moi.

– Que veux-tu dire? balbutie Io dont le visage se crispe d'impatience et de douleur. (N'essaye-t-elle pas, de toute sa volonté, d'échapper à ce besoin de courir, de bondir, que met en elle le lancinant aiguillon de Junon la jalouse? Mais on ne résiste pas aux Dieux.)

– Oui, fait alors Prométhée d'une voix retentissante, si haute que Jupiter l'a entendue du fond de l'Olympe; car de ta race naîtra un fils d'une force colossale, qui mettra fin à mes tourments. Oh! ce jour-là, que Jupiter tremble sur son trône de nuages! Ses foudres s'échapperont de ses mains...

Un bruit de course qui s'éloigne est un écho furtif au soudain roulement de tonnerre qui semble secouer l'azur du ciel. Io n'est plus, sur la pente, que cette tache blanche que chaque instant amenuise. Ses bonds rapides la font bientôt disparaître aux yeux du Titan et des Nymphes de la mer.

Mais le premier a retrouvé dans sa propre prophétie de quoi soutenir son orgueil. Debout, enchaîné au rocher, les yeux levés, pleins de hardiesse, vers ce ciel où le tonnerre continue à gronder sourdement, il apparaît digne de se mesurer avec le tout puissant Jupiter. Et alors que les Nymphes écoutent, tremblantes et se cachant le front entre leurs bras blancs, il s'écrie :

– Oui, grand Dieu, nul autre que moi, nul autre que ce captif dont tu te ris aujourd'hui ne te précipitera hors de ton Olympe. Ce sont les hommes qui tuent les Dieux. Tu m'as dépouillé de la divinité, tu as fait de moi cette faiblesse dont un enfant triompherait. Mais le Destin qui m'a rendu immortel me laisse sans peur devant toi. Tu peux aggraver mon supplice. Je suis prêt à tout. Mais ce que tu ne peux empêcher, c'est que la triple Parque te tienne dans ses mains tout comme cet insecte au vol fragile; tu ne peux empêcher que l'imprécation lancée contre toi par le vieux Saturne détrôné soit parvenue aux sœurs fatales; tu ne peux empêcher que je sois seul à savoir comment tu pourrais prévenir le malheur qui t'attend. Frappe-moi donc, tyran, frappe toujours plus fort. La pensée de ta chute m'aide dans ma misère.

Le ciel s'est entrouvert. Dans un jaillissement de feu, Mercure, le messager du roi des Dieux, s'est envolé vers la Terre. Soutenu, guidé par les ailes d'or de ses talons, il franchit en un instant les espaces aériens et se pose en Scythie, près du roc brûlé de soleil

contre lequel sonnent les chaînes de l'orgueilleux Titan.

– O Prométhée, fait le dieu rapide d'une voix à la fois persuasive et impérieuse, Jupiter t'a entendu. Il m'envoie vers toi pour savoir et ce qui le menace et ce qui te sauvera.

– Ah! ah! – et le rire dédaigneux du Géant secoue la terre – me voici enchaîné et c'est moi que l'on prie. Touchante, distrayante aventure! Ne perds point ton temps ici, docile esclave des Dieux. Je sais l'énigme, mais je n'en dirai pas le mot. Et la foudre peut tomber en éclats et la terre s'ouvrir que je ne dévoilerai rien à Jupiter.

– Pourtant ton obstination ne peut te servir.

– Je suis sourd comme les flots. Va-t'en. Aucune ruse, aucun tourment ne me fléchiront. Je me vengerai du dieu qui m'accable aujourd'hui.

– Eh bien, tremble, orgueilleux Titan! s'écrie Mercure avec impatience. Tu n'écoutes pas la sagesse et ton rire dédaigneux me prouve le peu de cas que tu fais de mes conseils. Mais la peur prendra une autre voix pour parvenir à ton oreille. Si tu résistes, si tu te tais, Jupiter brisera ce roc de sa foudre et t'ensevelira sous ses débris. Les ans, les siècles passeront et tu ne connaîtras de la vie, tu n'auras comme compagnon que l'aigle de Jupiter dont le bec insatiable te creusera le flanc pour se nourrir de ton foie.

– Qu'importe! Qu'importe! s'écrie Prométhée, raidi dans son orgueil. Qu'attendre d'un ennemi sinon de la souffrance? Rien ne peut m'étonner, ni me fléchir.

Tombe, foudre, ébranle la terre! Confonds les flots de la mer avec les astres! Précipite-moi au fond du noir Tartare! Je suis immortel.

Mercure a fait aux Nymphes un signe impérieux et celles-ci s'éloignent, bien qu'à contre-cœur. Un moment, il reste seul avec le Titan captif. Il voudrait le persuader de réfléchir encore avant de déclarer ainsi, lui, le vaincu et le souffrant, la guerre au Maître du Monde. Mais l'intrépide regard de Prométhée arrête les paroles sur ses lèvres, il prend son vol.

Et, derrière lui, aux coups éclatants du tonnerre, la terre tremble et mugit, les rocs s'émiettent, la poussière s'élève en tourbillons sous les vents qui font rage, la mer dresse ses flots noirs jusqu'au ciel. Mais plus haut que tout retentit la plainte éternelle de Prométhée, la plainte humaine.



L'ORESTIE (trilogie)

Agamemnon



E guetteur a tressailli. Du haut du palais des Atrides, voilà bien des mois et des années qu'il regarde anxieusement vers le mont Arachné. Et il n'y a plus de doute. Une flamme jaillit du sommet; elle s'élance en tournoyant et la fumée qui l'accompagne monte jusqu'au ciel, que blanchissent les premières teintes de l'aube.

– Victoire! victoire! crie l'Argien. Et il se rue vers l'intérieur du palais. En deux bonds il a descendu l'escalier à la rampe de pierre sculptée, il traverse le péristyle où veille l'autel de Zeus. La joie l'étouffe. Il heurte, dans sa course rapide, des esclaves endormis à même le sol. Il se baisse, en prend un aux épaules.

– La reine, fait-il d'une voix essoufflée, prévenez-la! J'ai vu la flamme annonciatrice. La ville de Priam est aux mains des Grecs.

Il a dit cela presque à voix basse, et cependant il semble qu'une immense rumeur ait traversé tout le palais. En un instant, des salles réservées aux hommes jusqu'au gynécée et aux chambres des servantes, des exclamations fusent, des silhouettes courent çà et là, s'interpellant, s'étreignant, bénissant les Dieux.

Troie est tombée.

Le bruit victorieux a franchi la porte du palais du roi, il remplit Argos et bientôt les rues sont pleines d'une foule délirante de joie. Les anciens s'assemblent sur l'Agora; des larmes de fierté roulent sur leur barbe blanche. Ils sont sceptiques cependant.

– Est-ce possible! s'écrie l'un d'eux en levant vers le ciel des mains qui tremblent; ô Zeus, ne sommes-nous point abusés? On nous dit : « Troie est à nous! », mais qui nous assure que ce n'est pas là un bruit vain? Depuis dix années que nos enfants sont partis pour assiéger, dans la ville de son père, Pâris le ravisseur, et rendre Hélène à son époux Ménélas, pouvons-nous croire sans preuve tangible une pareille nouvelle? Où est le messager qui l'a portée? Qu'il vienne. Qu'il nous dise : « J'étais là! »

Tous les yeux se fixent sur le premier étage du palais où la fenêtre de la reine ne s'ouvre point.

– Que fait Clytemnestre? murmure un vieillard. Si la nouvelle du retour du roi était exacte, ne la verrions-nous pas, active et impérieuse au milieu de ses servantes, oubliant pour un temps la douleur qui l'a prostrée naguère. Hélas! combien ce palais, que deux beaux enfants animaient de leurs cris joyeux, est lugubre

à cette heure. Pour accueillir Agamemnon, il n'y aura que les larmes d'une femme.

– Chut! fait un autre en posant avec effroi un doigt sur ses lèvres. Il ne faut pas parler ainsi, cela pourrait déplaire. Sans doute a-t-il dépendu de la reine que le jeune Oreste fût ou ne fût pas au palais pour le retour de son père, mais il n'en est pas de même de celle que nous pleurons tous, de celle qui faisait la joie de nos yeux et l'orgueil de sa mère, d'Iphigénie, la vierge immolée.

Un silence se fait, les fronts se baissent à ce douloureux souvenir d'Agamemnon sacrifiant sa fille sur l'ordre du devin Calchas, afin d'obtenir pour la flotte des Grecs en partance vers l'Asie ce vent favorable que lui refusaient les Dieux.

Qui donc alors a approuvé ce père dénaturé, immolant à son orgueil de roi des rois la jeunesse et la beauté de son enfant? Les anciens d'Argos ont pleuré sur la tendre victime et, pendant des années, désespérée, farouche, Clytemnestre, la mère en deuil, s'est confinée dans son palais. Puis, peu à peu, les portes de la grande demeure vide de joie se sont rouvertes aux étrangers. Argos a revu le visage de sa reine, aux jours de solennité; les princes grecs, ceux qui n'ont pas voulu prendre parti pour les Atrides et qui ne se sont pas senti frappés dans leur honneur à travers eux, sont venus s'asseoir au foyer du roi absent. Et parmi ces princes, Égisthe, fils de Thyeste, qui nourrit dans son cœur une si féroce haine contre les Atrides, a entouré Clytemnestre de consolations et de soins...

– Amis, dit soudain un des vieillards avec un regard d'espérance, voyez, voyez, au-dessus du toit du palais monter les fumées des sacrifices. Si la reine ne se montre point à sa fenêtre, c'est qu'elle prie aux autels des Dieux protecteurs de sa race. Oui, tenez, la grande porte s'ouvre et Clytemnestre elle-même apparaît sur le seuil!

Clytemnestre a fait quelques pas en dehors du palais, au-devant de la foule qui se presse vers elle. Elle lève haut sa tête altière ceinte du diadème; son peplos de lin a la couleur jaune du safran; une flamme ardente brille dans ses yeux, si triomphante qu'on y lit une cruauté plutôt qu'une joie.

– Vous voici, ô Sages d'Argos, dit-elle en souriant. Vous venez bénir avec moi ce jour fortuné. Nos ennemis sont vaincus. Troie est en ce moment pleine des cadavres de ses défenseurs. Je lis un doute dans vos yeux. Mais bientôt un messager vous confirmera cette nouvelle que la flamme a apportée de Pergame jusqu'ici. Oui, lorsque Agamemnon partit pour ce long siège, il me promit que, dès qu'il aurait pris la ville de Troie, il m'en avertirait par un signal. Il devait placer un feu sur une hauteur pour avertir les lieux voisins de faire la même chose aussitôt et jusqu'à ce que la lumière pût être aperçue d'Argos. Du premier au dernier, les fanaux disposés par mes ordres ont rempli mon attente. Voilà les nouvelles que mon époux m'envoie des rivages troyens. Rendons grâces aux Dieux et demandons-leur que, dans l'ivresse du triomphe, les

Grecs se gardent de les offenser. Qu'ils respectent les temples et les dieux des vaincus afin de pouvoir revenir sains et saufs à leurs foyers. Sages d'Argos, tels sont les vœux d'une femme, d'une femme bien heureuse.

Peut-être une ironie a-t-elle sonné dans la voix de la reine, mais les vieillards qui entourent Clytemnestre et la foule qui l'acclame ne l'ont pas remarquée. La joie est à son comble; chacun se précipite vers le port, dans l'attente du messager qui ne saurait tarder à arriver.

Deux jours, deux nuits se passent dans cette fièvre heureuse où le doute a cependant encore sa place. N'a-t-on point pris pour un signal de victoire un feu allumé par des pâtres sur les montagnes? Mais non, la nouvelle est sûre. Une rapide galère montre sa voile pourpre à l'horizon; et le soleil est au zénith quand un soldat d'Agamemnon, le front ceint de lauriers, saute sur le rivage.

La foule se presse autour de lui avec des clameurs qui couvriraient la parole du héraut si celui-ci, de ses deux mains en porte-voix, ne s'écriait d'un accent qui parvient jusqu'au fond de la ville :

– Gloire à la ville d'Argos! Gloire à ses chefs! Honneur à Jupiter dont la faveur a tout fait. Les temples, les autels, la race entière des Troyens ont disparu! Agamemnon, le plus grand, le plus auguste des vivants, revient dans sa ville!

Clytemnestre, entourée de ses femmes, a percé la foule pour arriver auprès du héraut. Elle tend vers lui, dans un geste de bienvenue, sa belle main parfumée.

– Quel jour plus heureux pour une femme, s'écrie-t-elle, que celui où elle voit ouvrir les portes de sa ville et de sa maison à un époux vainqueur dans la guerre et sauvé par les dieux! Héraut, retournez vers celui qui vous envoie afin de presser son retour, assurez-le de l'amour de son peuple, et de la fidèle attente de son épouse. Dieux, mes yeux brûlés de larmes vont retrouver la flamme du sourire et mes bras la caressante étreinte des bras de mon époux.

Le héraut, malgré le plaisir qu'il éprouve à fouler le sol de sa patrie retrouvée, n'ose pas résister à l'ordre de la reine; il se rembarque afin d'aller au-devant d'Agamemnon et de lui porter le tendre message de son épouse. La foule ne le laisse pas partir sans l'accabler de questions. Que sont devenus les vaillants chefs des Grecs, et le roi Ménélas et la belle Hélène sa femme? Et tous les braves qui suivirent Agamemnon vers les champs troyens?

La galère du messager n'est plus qu'un point à l'horizon que la foule commente encore avec ardeur les nouvelles que le héraut a ajoutées à regret à ses chants de triomphe. Piteuse fin d'une si belle victoire, la flotte grecque a connu, au retour, les dangers d'une effroyable tempête. Le vaisseau qui portait Ménélas et sa femme s'est écarté du reste de l'armée; celui d'Ulysse a fait de même et, sur la mer Egée soulevée en vagues énormes par les vents de Thrace, des cadavres grecs et des débris de navires attestent que les vainqueurs se sont attirés la colère des dieux.

Un morne silence succède à cette fièvre. Chacun pleure et n'ose espérer. Celui qu'on attendait – ce fils, cet époux, ce frère – roule peut-être sur les flots, à jamais endormi dans un lit d'algues vertes.

Si Argos est consternée, Clytemnestre rayonne. Par ses soins, les rues sont décorées de palmes et les maisons de fleurs. Elle fait étendre, depuis le seuil du palais, jusqu'à l'endroit où s'arrêtera le char du roi vainqueur, un précieux tapis de pourpre. Ses préparatifs fastueux ne lui semblent jamais terminés, jamais suffisants; elle querelle ses esclaves trop lents à exécuter ses ordres; et les anciens d'Argos hochent la tête en se disant que le retour d'Agamemnon a réveillé dans le cœur de sa femme l'amour d'autrefois. On chercherait en vain dans le palais subitement rajeuni l'ombre hostile d'Égisthe.

Mais pourquoi donc, alors que la reine n'est que sourires, un sombre nuage semble-t-il planer sur la demeure en fête?

Et un matin, à l'aube, des trompettes sonnent. La flotte argienne – bien réduite, hélas! – est ancrée dans le port. Sur son char de guerre, que suivent d'autres chars chargés de butin et de captives, Agamemnon fait son entrée dans sa ville. On l'acclame. Ceux-là mêmes qui pleuraient font à leur roi un enthousiaste accueil. Les Dieux ne sont pas oubliés : des sacrifices et des jeux solennels sont préparés en leur honneur.

Agamemnon salue son peuple avec un orgueil mêlé de tristesse. Malgré la gloire qui l'auréole à jamais aux yeux de toute la Grèce, sa bouche garde un pli amer. Tant

de combats, tant de périls ont courbé un peu sa haute taille et ses tempes s'argentent. Un soupir s'échappe de ses lèvres quand sur le seuil de son palais — sur ce seuil où souriait naguère une jeune fille près d'un gracieux enfant — Clytemnestre, parée et seule, apparaît.

Certes, la reine s'avance avec empressement; ses regards et son sourire s'offrent à Agamemnon, semblables en apparence au sourire et aux regards accueillants d'autrefois, mais les paroles dont elle salue son époux sonnent à l'oreille comme un cristal fêlé.

— J'ai bien souffert, ô fils d'Atrée! fait-elle. Que de fois, durant ces mortelles années, de fausses nouvelles sont venues porter le désespoir dans mon cœur! Je vous ai cru blessé, mort, vaincu, et dans mon horreur de vous survivre, souvent j'ai voulu m'arracher cette existence que je ne pouvais plus vous consacrer. Je bénis aujourd'hui ceux qui m'ont empêchée de mourir. Mais les lugubres nouvelles que l'on m'apportait de tous côtés sont cause qu'à cette heure où vous rentrez, triomphant, dans votre palais, notre fils, notre Oreste, n'est pas là pour vous accueillir. Oui, Seigneur, dans la crainte des troubles qui auraient pu survenir dans Argos, dans cette ville sans roi, j'ai éloigné notre enfant pour sauver plus sûrement sa vie. Je l'ai confié aux soins d'un ami fidèle, de Strophius de Phocide, qui fut si longtemps notre hôte. Et ainsi il a grandi loin des hasards, loin d'une possible révolte du peuple argien. Quelle joie ce sera de le rappeler ici! Cher époux, maintenant que vous savez pourquoi je suis seule à

vous recevoir sur ce seuil, laissez mon bonheur s'épanouir librement. Sans vous, j'étais le troupeau abandonné par son pasteur, l'orphelin qui pleure son père, le passant altéré à la recherche de la source, le vaisseau sans pilote. Bénis soient les Dieux qui me rendent la vie.

Clytemnestre parle avec chaleur et ses beaux yeux étincellent. Elle tend la main à Agamemnon pour l'aider à descendre de son char. Mais la pompe de cet accueil étonne le rude soldat.

– Tant de voluptés ne conviennent qu'aux Barbares, dit-il doucement à Clytemnestre en lui désignant le tapis de pourpre étendu sous ses pieds. Nul doute que si Priam eût été vainqueur il n'eût marché sur de semblables tissus; mais, chère Clytemnestre, un Argien habitué aux fatigues des camps se sent un peu de honte de fouler aux pieds un tapis si précieux.

– Il n'est rien de trop précieux pour vous, mon Seigneur, reprend Clytemnestre d'une voix mélodieuse. Vous êtes le plus grand et le plus riche roi de Grèce, qu'y a-t-il de surprenant à ce que l'on étale vos trésors dans ce jour heureux?

Agamemnon se laisse persuader. Il descend de son char, mais avant d'entrer dans le palais, il se retourne. Son visage si grave et si hautain se voile de douceur mélancolique. Il montre à Clytemnestre le char qui suit le sien et dans lequel se trouve une jeune fille d'une beauté touchante, au regard inspiré. Le costume de cette jeune fille, fait de tissu d'or, est de forme asiatique; une tiare pointue est posée sur ses boucles brunes.

— Chère épouse, dit le roi dont la voix s'est adoucie d'une émotion, traitez doucement cette étrangère et faites que la captivité lui soit douce. Elle a nom Cassandre; elle est fille de Priam, le sort de la guerre et la volonté des Grecs l'ont comprise dans ma part de butin. Les Dieux chérissent les maîtres justes et bons. Je vous confie cette fleur de Troie.

Clytemnestre a regardé l'étrangère avec son plus doux sourire et tandis que le roi entre dans le palais, elle s'avance jusqu'au char de Cassandre. Jamais les anciens d'Argos ni le peuple n'ont admiré chez leur reine pareille douceur. D'où vient donc que la captive qu'elle reçoit ainsi, avec un empressement joyeux et plus comme une sœur chérie que comme une esclave, fixe sur elle des yeux pleins de crainte et de reproche? D'où vient qu'aux paroles accueillantes de Clytemnestre elle ne réponde que par un silence glacé?

La reine a froncé les sourcils. A trois reprises, d'une voix persuasive, elle adresse à Cassandre des mots de bienvenue.

— La fortune adverse vous force à servir, lui dit-elle; il vous faut donc obéir, mais ce palais vous sera doux et doux le joug de l'esclavage. Vous ne répondez pas? N'avez-vous pas compris la langue des Grecs ou est-ce l'amer orgueil qui vous ferme la bouche? Quoi, pas un mot? pas un signe?

Clytemnestre jette à la captive un regard qui se fait dur et méprisant et ne voulant pas s'abaisser davantage à quêter une phrase de gratitude de cette étran-

gère hostile, elle entre vivement à son tour dans le palais pour y rejoindre Agamemnon.

Cassandre est demeurée appuyée au chambranle de la grande porte; ses yeux se fixent avec une sorte d'égarement douloureux sur ce seuil que vient de frôler la robe de Clytemnestre. Des soupirs soulèvent sa poitrine et de ses lèvres entr'ouvertes s'échappent des gémissements inarticulés.

– Qu'a-t-elle? se disent les uns aux autres les vieillards et les femmes d'Argos, qui se pressent curieusement autour d'elle. Que cherchent ses yeux sur les dalles? Que murmure sa bouche?

– Apollon, Apollon, – fait enfin Cassandre d'une voix déchirante, tandis que sa main écarte comme un poids trop lourd les boucles qui auréolent son front – Apollon, où m'as-tu conduite? Oh! dans quelle maison souillée de sang et vers quel destin!

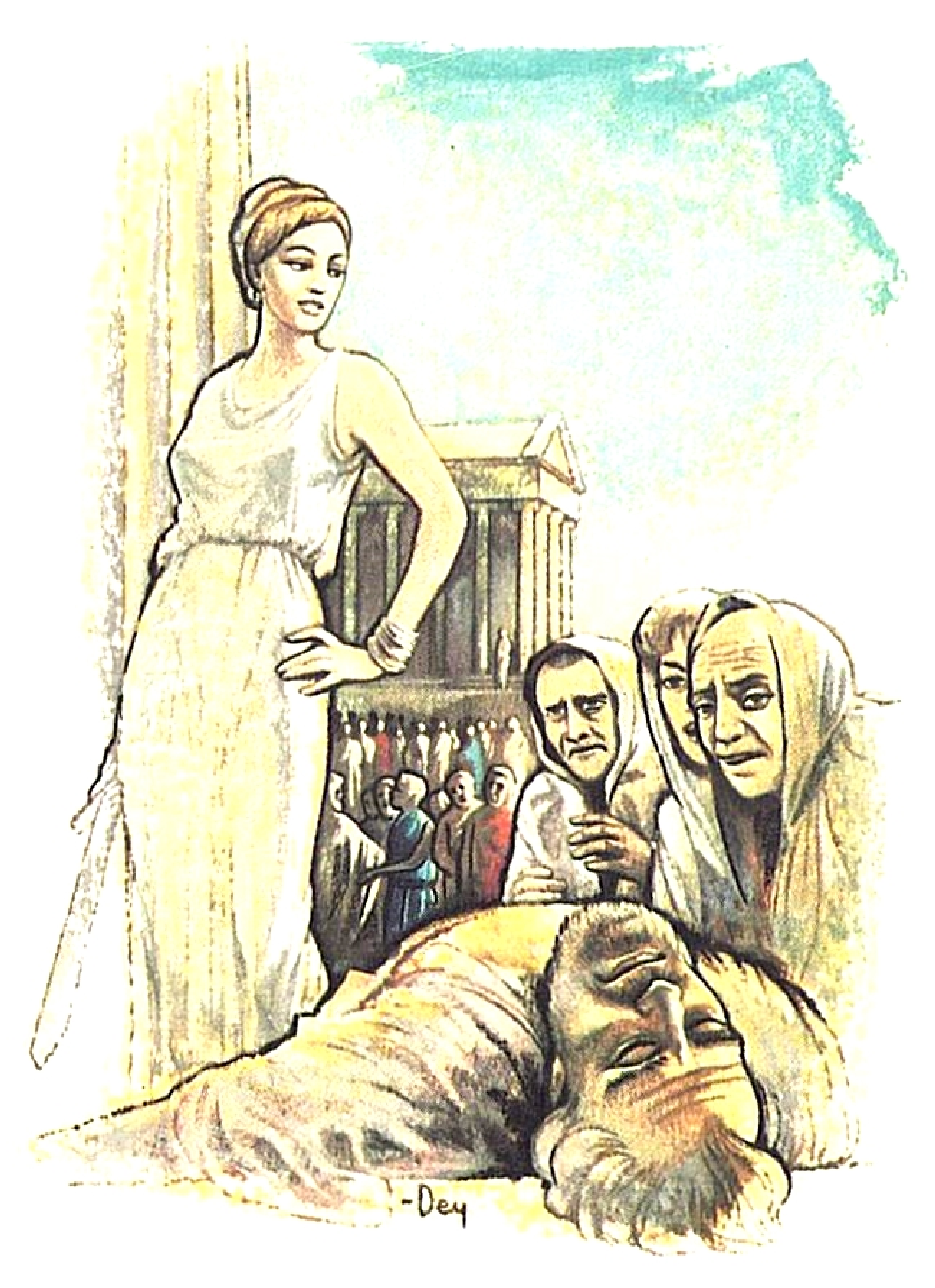
Un long murmure se fait entendre autour de la jeune fille. On est surpris que cette étrangère semble être au courant de la tragique histoire qui naguère ensanglanta le palais des Atrides. Ce festin qu'Atrée servit à son frère Thyeste et où celui-ci reconnut, dans la chair saignante qui lui était offerte, le corps de ses deux enfants assassinés.

– Tout ce sang! murmure la fille de Priam d'une voix pleine d'horreur. Comme il coule! Comme il inonde la table parée... Comme il se mêle avec l'eau parfumée du bain. Dieux, que les coups s'acharnent sur cette poitrine royale!

– Elle est insensée, fait avec apitoiement une femme qui tente d'arracher Cassandre à ses sinistres visions.
– Non, les Dieux l'habitent, dit une autre. Ce sont là autant de prophéties, n'en doutons pas. La table parée dont elle parle est bien celle du repas maudit.
– Mais quels sont ces coups et ce bain? reprend la première. Si ce sont là des oracles, ils sont vraiment enveloppés d'énigmes.
– On le ligote! s'écrie à ce moment Cassandre qui halète. O glorieux Agamemnon, voici donc ta vie finie! Et l'assassin se penche. Un! deux! trois coups! Ces yeux se ferment à jamais. Furies insatiables du sang de Pélops, réjouissez-vous!

La jeune fille tord ses belles mains, elle les porte à ses yeux comme pour se soustraire à la terrifiante image qui vient de surgir devant sa prunelle inspirée.
– C'en est fait de moi, gémit-elle. Le monstre qui s'acharne sur mon maître va prendre tout mon sang; il me couchera, froide et blême, aux pieds du roi et fera de moi son esclave jusqu'au fond de l'Erèbe.

L'accent de Cassandre est tel que la foule des Argiens ne peut s'y méprendre : il y a là non pas la fiction d'une pensée délirante, mais une vérité que cachent seules les murailles de pierre et le battant de la porte du palais. Et, juste à ce moment, étouffé et terrible à la fois, un cri parvient à ces oreilles tendues. Un cri, qu'un cri plus prolongé accompagne bientôt.



L'accent net et énergique de la reine a arrêté toute velleité de révolte.
Page 35.

— On tue le roi! s'écrie un Ancien qui frissonne. Allons à son secours! Amis, appelons ses gardes! Ciel! il n'est plus temps.

Un troisième cri d'agonie a retenti. Il semble à voir l'immobilité de ce peuple prostré d'horreur qu'un dieu vient de le métamorphoser en statues. Cassandre seule trouve le courage de faire quelques pas. Mais ce n'est pas sa volonté qui la pousse, c'est son destin. Elle franchit le seuil aux dalles de marbre; elle s'enfonce dans l'ombre du péristyle.

— Reviens, jeune fille, s'écrient des femmes apitoyées. Que vas-tu chercher là-bas?

— La mort! répond Cassandre, qui presse le pas.

Elle a disparu. Une stupeur muette parcourt les rangs des Argiens. Ils n'osent la suivre. Qu'apprendraient-ils qu'ils ne soupçonnent déjà? Ces cris de mort retentissent encore en échos dans leur cœur. Le léger azur de la Grèce s'est assombri, s'est alourdi sous une toute-puissante et implacable volonté.

Des pas résonnent, proches et rapides; un soudain espoir fait vibrer la foule. N'est-ce pas Agamemnon, son manteau de pourpre couvrant sa cuirasse d'argent, qui vient vers son peuple, paisible et sans blessure?

— Nous avons fait un détestable rêve! murmure quelqu'un. Le roi est vivant. Le voici.

Mais ce n'est pas la puissante silhouette d'Atride qui s'encadre sur le seuil. C'est celle, plus mince et plus souple de la reine. Clytemnestre est livide, pourtant son front se dresse avec plus de hardiesse que

jamais; sa main est crispée sur le manche d'un poignard et de larges gouttes de sang maculent sa robe. Elle regarde en face ces hommes et ces femmes agités et incertains.

– Apaisez-vous! crie-t-elle d'une voix dure et stridente. Ma vengeance est consommée. Le père barbare qui a osé tuer ma fille bien-aimée, mon Iphigénie, le délice de mes yeux, ne régnera plus qu'au bord de l'Achéron!

Le silence répond à sa clameur pleine de haine. Puis soudain des cris montent de toutes parts, comme des vagues furieuses autour du cap rocheux. Menaces, insultes, malédictions s'entrecroisent d'autant plus violemment que, derrière la reine, Égisthe dresse sa haute taille; ses yeux noirs font dans son visage blême deux trous d'ombre.

Sans peur de la colère déchaînée, Clytemnestre s'avance vers la foule.

– Vous souhaitez ma mort! crie-t-elle. Et quels seront alors vos vœux pour celui qui immola sa propre fille? Pour l'époux infidèle qui n'a pas craint de m'obliger à accueillir sa chère Cassandre? Mais menacez, maudissez, j'y consens. Car je ne crains rien de toi, peuple lâche, qui ne sais que gronder comme un chien enchaîné. Égisthe est plus fort que tout, il te contraindra bien à obéir, à accepter ce que tu ne peux empêcher. Déjà vos cris diminuent. Et cependant, tenez, regardez mon œuvre : le corps d'Agamemnon et celui de sa captive, de ce cygne qui a si bien chanté

sa propre mort. Ce sont mes mains qui les ont tués et ce poignard que je vous tends est rougi de leur sang à tous deux. Je n'ai plus à mentir, plus à me contraindre, je n'ai plus à attendre le retour de l'époux maudit, vainqueur de Troie. Charon, le vieux nocher, à travers le royaume éternellement sombre, a emporté sa proie.

Hautaine et calme, un sourire de triomphe cruel sur les lèvres, Clytemnestre contemple le peuple. Égisthe, d'un signe, a appelé ses gardes pour contenir la fureur possible de la foule. Mais celle-ci est domptée : l'accent net et énergique de la reine a arrêté toute velléité de révolte. La vue même du cadavre d'Agamemnon, exposé aux yeux de tous tel que la mort l'a pris et ligoté encore dans ce tissu que Clytemnestre avait adroitement enroulé autour de lui avant de frapper, n'éveille plus un murmure.

C'est à peine si quelques vieillards osent dire, très bas, lorsque la porte de leur demeure s'est refermée sur eux, lorsqu'ils ne sentent plus peser sur leur tête le regard des deux assassins :

— Oui, le père est tombé — ce roi des rois de la Grèce — mais le fils est vivant. Et un jour, pour venger Atride, Oreste reviendra.



Les Choéphores



ET Oreste est revenu.

Les années ont passé; elles ont fait, de l'enfant exilé par Clytemnestre, un jeune homme robuste, au cœur plein d'amertume et de désir de vengeance. Oreste a erré misérablement dans diverses contrées de la Grèce. Il n'a eu, pour le soutenir sur le chemin de l'exil, que son ami Pylade, dont l'affection prudente a maintes fois arraché le fils d'Agamemnon aux intrigues ourdies de loin par Égisthe, le tyran d'Argos.

Sous un faux nom, sous un déguisement de pâtre, Oreste est revenu enfin dans sa patrie. Tant d'années de misère ont hâlé son front blanc et bruni ses cheveux dorés. Seul, le regard de ses yeux gris, tristes et doux, traversé de soudaines colères, pourrait le faire reconnaître. Mais il y a si longtemps qu'il est sorti d'Argos que, sous le petasos de paille, bien peu pour-

raient nommer ce voyageur las et taciturne et voir en lui l'enfant royal de naguère.

Chaussés de solides sandales et appuyés sur le long bâton dont ils aident leur marche, Oreste et Pylade se sont donc glissés dans Argos. Un pieux pèlerinage y attire le jeune Atride : le tombeau d'Agamemnon n'a pas encore reçu ses libations ni ses offrandes. Et manquer à ces rites solennels, a ulcéré comme un long remords l'âme ardente d'Oreste.

Les deux amis sont passés rapidement devant le palais où veillent les gardes d'Égisthe et ils ont gravi la pente rapide où, au milieu des bosquets de lauriers et de myrtes, serpente le chemin qui mène au tombeau du roi des rois.

L'ombre des chênes verts et des cyprès semble garder avec mystère la dalle funèbre; l'aube qui point à peine pose des lueurs orangées sur les toits de tuile d'Argos.

– O mon père! murmure Oreste en appuyant son front contre la pierre glacée, je t'appelle, entends-moi. Reçois ce présent de ma pauvreté, cette boucle de mes cheveux, suprême offrande d'un enfant à celui qui lui donna la vie. Et que Mercure, conducteur des âmes au souterrain séjour, m'accorde son appui.

Pylade touche à ce moment l'épaule de son ami absorbé dans sa prière. On vient. Des pas retentissent sur la pente. Oreste et Pylade se cachent rapidement dans un des bosquets de verdure.

C'est un triste cortège de femmes voilées qui monte

vers le tombeau. Chacune d'elles porte une urne remplie de vin, et en avant de toutes, pensive, le front courbé, marche Électre, la fille du roi assassiné.

Électre n'a jamais pu remplir, dans le cœur de sa mère Clytemnestre, la place que la mort d'Iphigénie y avait laissée vide. Enfant délaissée, abandonnée à des esclaves, sans jamais une caresse maternelle, elle a grandi dans le palais, au fond du gynécée, comme une étrangère en prison. La mort sanglante du père qu'elle n'a pas connu – elle est née après le départ d'Agamemnon pour Troie – aurait dû glisser sur elle sans la blesser pour toujours; et cependant, nul être ne s'est senti aussi orphelin que la tendre et triste Électre. Longuement, dans les veillées ou aux heures de besogne, en faisant courir son fuseau, elle a interrogé les esclaves, ses compagnons. Et les détails du crime – de ce crime dont Clytemnestre et Égisthe se sont vantés sans honte – sont demeurés palpitants, vivants dans sa mémoire. Son père mort a été dans son cœur l'objet d'un culte fervent. Elle l'a aimé de toute cette tendresse que la mère indifférente avait refoulée en elle. Ses yeux, pleins de reproche et de haine, ont souvent fait se détourner le regard des deux complices.

Clytemnestre n'a pas osé exiler sa fille, comme elle l'a fait pour Oreste, mais en attendant de la marier et de l'éloigner ainsi à jamais du palais maternel, elle l'a reléguée plus étroitement dans l'appartement des servantes. Les seules promenades de la jeune fille ce

sont les pèlerinages qu'elle fait au tombeau de son père; ses seuls plaisirs, les libations rituelles qu'elle y verse en pleurant.

Électre n'a pas aperçu les deux hommes, qui se dissimulent de leur mieux dans le fouillis de verdure : elle est toute à sa douleur, cette douleur que rien ne peut finir, que l'humiliation de chaque jour rend plus cuisante. Elle sanglote, elle supplie l'âme paternelle et son guide, le divin Mercure. Mais elle n'implore pas pitié pour elle, elle ne s'attriste pas sur sa propre vie. Son âme est remplie de désir de vengeance. Ce qu'elle attend des mânes de son père et de la protection du dieu, c'est le châtiment implacable des coupables.

Autour d'elle, après avoir fait les libations, les esclaves s'affligent. La tyrannie d'Égisthe leur est dure; le règne d'Agamemnon, tout auréolé de sa victoire sur Pergame, leur paraît un âge heureux, qui rend par contraste le présent plus pénible. A mi-voix, elles chantent les hymnes funèbres qui bercent la douleur d'Électre. Elles réclament la punition des assassins, leur mort, seule équitable façon de venger la mort qu'ils ont donnée. La jeune fille hésite parfois à adresser aux dieux ce rigoureux appel : sa mère n'est-elle pas un de ces coupables dont elle souhaite si ardemment la mort? Mais elle chasse de son cœur cette faiblesse : ceux qui ont tué, quels qu'ils soient, doivent périr.

Le soleil monte au-dessus de l'horizon. Les libations ont coulé. Déjà la troupe des servantes

s'apprête à redescendre vers le palais; Electre effeuille pensivement un asphodèle, ses yeux sont fixés sur la dalle du mausolée.

Et tout à coup elle tressaille et pousse un léger cri :

– Voyez, dit-elle, ô mes amies, voyez cette boucle de cheveux que dorent les premiers rayons. N'est-ce pas là un signe que nos prières ont été entendues? Si, reprend-elle ardemment. Qu'ai-je demandé à l'ombre paternelle? Un vengeur. Et le voilà! il arrive vers nous. Cette boucle en fait foi.

– Mais, objecte une des servantes, n'importe quel étranger ignorant de nos coutumes a pu poser sur cette tombe cette touffe de cheveux.

– Non, dit Electre d'une voix frémissante. Regardez, comparez cette boucle avec les miennes. Ne semble-t-elle pas coupée à ma propre chevelure? O mes amies, les Dieux sont avec nous. Je le crois, j'en suis sûre, Oreste, mon cher Oreste n'est pas loin! Et voyez ces traces de pas sur le sable encore humide de la rosée de la nuit; ici, là... voyez!

– Et voyez celui-ci, ma sœur, fait Oreste en entraînant Pylade vers les jeunes filles et en se plaçant devant Electre interdite. Oui, regardez-moi bien. Voici la mèche où fut coupée la boucle que vous tenez entre vos doigts, et voici autour de mon cou l'écharpe que vous avez brodée naguère pour l'enfant que j'étais. Ne tremblez pas, ne pleurez pas. Nos malheurs sont finis par la grâce des Dieux.

– Mon frère, fait Electre en appuyant sa tête

sur l'épaule du jeune homme et en le regardant avec des yeux qui doutent encore de l'évidence, je t'ai tant pleuré et si souvent cru mort, que j'ose à peine voir en toi un être vivant. Mais je n'en puis douter davantage, je ne rêve pas. Mon frère est devant moi, mon frère, toute ma tendresse, le but de mon attente et de mon espoir.

Oreste et Electre s'étreignent en pleurant. Ensemble ils se prosternent, les mains unies, devant le tombeau paternel.

– O Jupiter, dit la jeune fille en levant les yeux vers les profondeurs immaculées du ciel, prends en pitié les enfants du roi qui t'honora jadis par des sacrifices si solennels. Protège-nous. Il t'est facile de nous tirer de notre abaissement, moi de mon esclavage, mon frère de son exil et de son indigence, et de relever cette maison qui paraît anéantie.

– O Jupiter, fait à son tour Oreste, les mains tendues, que celui qui frappe soit frappé. Telle est la loi de Rhadamante, la plus ancienne des lois. Est-ce moi que tu as désigné pour cette besogne de justice? Depuis bien des années l'oracle du puissant Apollon, dont la voix tonne au fond de mon cœur, m'ordonne de poursuivre les assassins de mon père, me menaçant des plus horribles maux si je n'obéis pas à ce commandement. Et j'erre à travers les pays, tremblant à ses oracles, n'osant m'approcher des autels ni prendre part aux sacrifices, puisque je n'obéis pas au dieu. Je n'ose. Ma mère, si coupable soit-elle, est toujours

ma mère. Me faut-il devenir parricide, ô Jupiter, pour être juste? Et toi, mon père, écoute tes enfants qui pleurent sur ton tombeau.

– Hélas! fait Electre que secouent les sanglots, pourquoi, ô mon père, n'es-tu pas tombé sous les murs de Troie! Ton ombre eût été glorieuse entre les ombres, aux Champs Élyséens. Tandis que tu erres sans vengeance, sans pouvoir. Puissances de l'enfer, Furies, volez autour de nous! Enflammez notre visage de fureur et de haine, embrasez notre cœur.

Le frère et la sœur mêlent leurs larmes à leurs ardentes implorations. Et peu à peu leurs yeux se sèchent, une résolution nouvelle les anime. Oreste s'est levé; un pli volontaire barre son front et son regard étincelle presque cruellement. Il parle d'un ton calme.

– Ma sœur, dit-il, je ne doute plus de ma mission, à la sérénité étrange que je sens en moi. Je n'hésite plus. Celle que, si longtemps, nous avons appelée notre mère et qui, pour nous, n'en a jamais eu que le nom, doit mourir en même temps que le misérable dont elle a été l'instrument aveugle. L'oracle d'Apollon me mène, je dois lui obéir. Il n'est pas jusqu'à notre rencontre de ce matin, en ce lieu sacré, qui ne me soit un témoignage de la volonté de justice de Jupiter.

– Certes, fait vivement Electre, et si tu savais, ô mon frère, quelle cause m'a menée ici juste à temps

pour t'y trouver, la volonté du maître des Dieux t'apparaîtrait plus certaine encore.

– Comment cela?

– Je suis venue au tombeau paternel sur l'ordre exprès de ma mère. Épouvantée par un songe qu'elle eut cette nuit, songe où elle a cru mettre au monde un serpent, elle nous a ordonné d'aller, au lever du jour, répandre ces libations funèbres, dans l'espoir sans doute de prévenir les maux dont la menaçait son rêve.

– Ainsi, fait Oreste qui pâlit, c'est notre mère elle-même qui nous a réunis. Ce songe lui sera fatal en effet. Ce serpent né dans le sein qui m'a conçu, qui a sucé le lait qui m'a nourri, est le présage de sa mort. Je serai le serpent, je lui arracherai la vie. Je ferai de son rêve une réalité... Ma sœur, avant ce soir le crime odieux sera vengé.

– Mais comment feras-tu? demanda Electre, les yeux brillants d'un cruel espoir. Égisthe et ma mère ne sortent jamais du palais sans une nombreuse escorte. Tu ne peux entreprendre de les attaquer avec ce seul ami pour tout secours.

– Ce n'est pas mon intention. J'entrerai dans le palais.

– Ils ne sont point de caractère hospitalier, et puis ils se méfieront.

Oreste a un sourire plein d'amertume.

– On ne se méfie pas, dit-il, du porteur d'une bonne nouvelle. Je me présenterai au palais pour

apprendre aux deux complices qu'Oreste est mort. Il serait bien étrange que, ravi de cet événement, Égisthe ne m'accueillît pas. Dès que je serai dans la place, je frapperai sans hésitation. Et notre père sera vengé. Erynnys, à qui rien n'échappe, va demander compte du sang versé jadis. La Parque aiguise le fer et ramène un fils dans cette maison.

Electre applaudit à la résolution de son frère.

– Afin de ne pas donner l'éveil, dit-elle, je vais rentrer avec les esclaves et, à l'intérieur du palais, je disposerai toutes choses, afin de concourir à l'exécution de ton dessein. Que les Dieux soient avec toi, ô mon frère, ô mon unique soutien!

Rapidement Electre et ses compagnes regagnent le palais, mais au lieu de s'enfermer dans le gynécée, elles s'attardent aux travaux domestiques, insensibles aux ordres et aux reproches que ne leur ménage pas l'intendant. Electre s'ingénie à accumuler les maladresses : des gâteaux sont brûlés, du vin répandu; l'heure passe.

Enfin l'on frappe à la porte du palais et bientôt après le portier, qui est allé aux nouvelles, revient demander à Clytemnestre, de la part de deux étrangers, la faveur d'un entretien.

La reine se rend à contrecœur à cette invitation, mais les lois de l'hospitalité sont intangibles en Grèce et elle ordonne au portier de conduire les étrangers dans le péristyle. Elle les y rejoint.

Oreste a vu s'approcher sa mère avec une sourde

émotion, mais il se reprend : l'oracle d'Apollon lui a dicté son devoir si impérieusement, qu'il se défend toute pitié.

– Que voulez-vous, étrangers? dit Clytemnestre qui, les sourcils froncés, regarde les jeunes gens avec méfiance. Êtes-vous las? Un bain, un lit vous auront vite remis de vos fatigues. Mes esclaves vont vous mener dans l'appartement des hôtes.

– Je dois vous apprendre une pénible nouvelle, ô reine, dit Oreste en réprimant le frémissement de sa voix. Je suis un Phocéen de Doulis et je me rendais à Argos quand un homme nommé Strophius m'a arrêté sur le chemin : « Puisque tu vas à Argos, m'a-t-il dit, porte aux parents d'Oreste l'annonce de sa mort. Et demande-leur s'ils veulent que ses cendres soient rapportées dans Argos ou ensevelies dans la terre étrangère... »

Oreste a commencé son discours avec un serrement de cœur : une larme versée par Clytemnestre n'aurait-elle pas, malgré tous les obstacles, ému l'âme du justicier? Mais bien vite il se rassure; la mort de son fils n'a nullement affecté la reine et une lueur, dans son regard, a jailli avec une sorte de soulagement et de satisfaction.

Autour d'elle, Electre et les esclaves soupirent hautement; la vieille nourrice d'Oreste, Gylisse, qui est accourue à la triste nouvelle, s'est laissée aller sur le sol et sanglote.

– Qu'on aille prévenir Égisthe! commande la

reine, qui, devant ces manifestations de douleur n'ose pas laisser paraître sa délivrance. Esclaves, conduisez nos hôtes à leur appartement. Qu'ils goûtent quelque repos avant de prendre place à table.

Oreste et Pylade, fidèles à leur rôle, sont bientôt étendus tous deux sur une couche moelleuse. Ils attendent le retour d'Égisthe, qu'une partie de chasse a entraîné loin du palais. Clytemnestre a envoyé vers lui un messager et, pour ne pas être obligée de feindre une douleur qu'elle ne ressent pas, elle s'est enfermée dans son appartement.

Près de la fontaine du péristyle, la vieille Gylisse pleure toujours.

– Mon Oreste, murmure-t-elle, affection de mon âme, toi dont les cris m'ont si souvent appelée dans la nuit et que j'ai nourri de mon lait, voici donc perdues tant de peines et de fatigues! Hélas! que n'ai-je pu demeurer toujours auprès de toi alors que je t'avais reçu des mains de ton père! Mon enfant, j'aurais écarté de toi, de ta jeunesse, la mort aux os glacés.

– Console-toi, Gylisse, fait une esclave qui était avec Electre au tombeau d'Agamemnon, que peine la sincère douleur de la nourrice, tout espoir n'est pas perdu.

– Non, non, font ses compagnes à voix basse, il faut faire confiance aux dieux, bonne Gylisse.

La vieille nourrice, frappée de l'accent qu'ont eu les servantes, relève la tête, elle frissonne.

— Chut! chut! reprend l'esclave. Nous ne pouvons rien dire, mais toi, va vers Égisthe, prie-le de se rendre ici; sans suite; oh! oui, sans suite, ce point est important. Ne cherche pas à comprendre, nourrice. Mais, avec nous, espère et attends.

Gylisse, surprise, n'ose pas espérer si vite; cependant elle obéit, elle court au-devant d'Égisthe. Ses larmes sincères, qui coulent encore, viennent à bout de l'habituelle méfiance du tyran.

Oreste et Pylade se tiennent prêts; quand Égisthe aura franchi le seuil du palais, à l'endroit même où fut frappé Agamemnon, il tombera. Tous deux retiennent leur souffle. Oreste assure son poignard dans sa main.

On entend au dehors les pas rapides d'Égisthe. Il est pressé de savoir si la nouvelle qu'on lui a apprise est vraie. Il compte sur sa perspicacité pour lire sur le visage des messagers de deuil ce qu'il convient de croire de leur véracité. D'un geste brusque, il pousse le battant de la porte. Les esclaves, compagnes d'Electre, échangent un regard : justice va être faite.

Derrière la porte refermée, un court bruit de lutte et un grand cri prouvent bientôt que le châtiment s'est abattu sur celui qui fut l'instigateur du crime. Puis la porte s'ouvre; Oreste, pâle et résolu, se dirige vers l'appartement de Clytemnestre.

Cependant les cris d'un esclave d'Égisthe, particulièrement attaché à son maître, a jeté l'alarme dans le cœur de la reine. Elle paraît sur le seuil du gynécée. D'un coup d'œil, elle comprend. Son complice est

mort; le coupable bonheur est fini. Rien ne peut la sauver de la justice qui s'approche sous les traits de ce jeune homme si pâle, aux yeux presque hagards, dans lequel son instinct, plus encore que sa mémoire, lui font reconnaître son fils.

Elle a cherché des yeux autour d'elle une arme quelconque. Il n'y en a pas. Apeurés, ses esclaves ont fui. Elle n'attend nul secours d'Electre, qui fixe sur elle un regard enflammé de colère. Avec un gémissement, elle tend ses bras vers son fils qui s'avance, le poignard levé.

– O mon fils, dit-elle, arrête! J'ai nourri ton enfance, épargne ma vieillesse. Respecte ces bras qui t'ont bercé, ce sein qui t'a porté.

Un tremblement fait tomber l'arme des mains d'Oreste. Il tourne vers Pylade son regard plein d'une mortelle angoisse.

– Ami, gémit-il, que dois-je faire? Puis-je sans frémir poignarder ma mère?

– Oui, fait Pylade avec force et persuasion. Apollon te l'ordonne. Songe à tes serments. Les Dieux sont les seuls ennemis qu'il faille craindre.

Oreste ferme les yeux. Il se rue avec rage et Clytemnestre tombe mourante sur le corps de l'époux qu'elle s'était donné.

Un silence pesant remplit tout le palais. On croirait que le dernier soupir de la reine coupable a emporté toute la vie de la triste demeure. Les serviteurs, muets et effarés, ne savent trop s'ils doivent se réjouir de

la mort du tyran Égisthe ou s'en affliger, tant Oreste, interdit lui-même, leur parle d'un ton plein d'incertitude et d'angoisse.

– Voilà les assassins, dit-il d'une voix basse et entrecoupée en désignant les corps sans vie. Mon père est vengé. Regardez tous les instruments de leur crime : ce poignard dont Clytemnestre frappa son malheureux et trop confiant époux, le tissu dont elle l'enveloppa pour l'empêcher de se débattre, le tissu où le sang de naguère a laissé sa trace sombre. Mon père est vengé... Je puis être satisfait... O Dieux, pourquoi mon âme s'emplit-elle de trouble? Et pourquoi est-ce que je pleure? Qu'ai-je fait, Dieux, qu'ai-je fait?

Oreste porte les mains à son front avec égarement. Les esclaves se pressent les uns contre les autres comme un troupeau qu'effraie le vent d'orage. Timidement, quelques voix s'élèvent pour rassurer, pour apaiser le jeune maître, pour lui dire que sa colère fut légitime et que le sang répandu appelle le sang.

– Taisez-vous! crie Oreste qui frissonne et gémit. Nul mortel ne devient criminel impunément. Ma victoire est affreuse et souille ma main. Oh! mes sens s'égarent. Je les sens m'emporter malgré moi comme des chevaux fougueux. Oracle d'Apollon, ne m'avais-tu pas commandé ce crime? C'est à toi, dieu de lumière, de me protéger contre mon remords. Je t'ai obéi, et maintenant je brûle!... Oh, ces noires Gorgones, ces déesses de la vengeance dont les griffes aiguës

fouillent les cœurs et les cerveaux humains, les voilà avec leurs serpents!... Leur foule m'entoure!... Arrière, arrière, divinités infernales! Laissez ce cœur parricide. Ne grondez pas autour de lui, chiens dévorants. Quoi, dans mon sang, dans ma raison, vous voulez venger une mère? Mais c'était une criminelle, voyons! Elle avait trahi et tué le plus grand des rois, elle abandonnait ses enfants à la cupidité et à la haine d'un tyran meurtrier. Arrière, vous dis-je! Oh! elles m'entourent, toujours plus nombreuses. Malheureux que je suis!

Oreste s'est enfui, hurlant, désespéré; la folie assiège sa pensée. Et derrière lui, dans le palais souillé de sang, les gémissements des serviteurs s'élèvent.



Les Euménides



FFRONS nos hommages à la Terre, dit la Pythie de sa voix solennelle où frémit l'inspiration, offrons-les aussi à Tlickion la sage, dont la balance pèse les actions humaines avec exactitude; offrons-les à la pâle et vagabonde Phébé, à Phébus le brillant dieu du jour, à Vulcain, le robuste destructeur, à Pallas la belliqueuse dont la statue est dans ce sanctuaire; offrons-les encore aux Nymphes, divinités bocagères du Coryce, au redoutable Neptune, à Jupiter le souverain des dieux. Puisse leur sagesse inspirer mes paroles, afin que je ne transmette aux mortels suppliants que des pensées d'apaisement et d'espoir.

La Pythie, sa longue chevelure dénouée, son corps agité des frissons prophétiques, a fait à la porte du temple cette courte prière. Elle s'apprête à monter sur le trépied où d'habitude, elle rend ses oracles,

mais soudain elle tressaille, elle recule d'horreur : devant le séculaire autel d'Apollon un homme est à genoux, prostré; son front est livide, ses mains dégouttantes de sang tiennent le rameau aux bandelettes de laine blanche des suppliants. Et autour de lui, en un cercle infernal, la troupe des Euménides, les sombres déesses de la vengeance au souffle empoisonné, aux yeux emplis de venin, sommeille, écrasée de fatigue.

Elles ont suivi pas à pas la course épuisante du parricide Oreste, des portes du palais d'Argos jusque dans le temple de Delphes, jusqu'aux pieds d'Apollon. Et là, devant l'autel où le suppliant sanglote, un instant elles se sont endormies.

La nuit enveloppe le temple sacré où veillent seuls l'homme gémissant et le dieu secourable. Apollon est descendu de l'Olympe et son ombre immortelle se penche sur Oreste.

– Relève-toi, dit-il de sa voix chaude et douce comme les rayons du soleil levant, je ne t'abandonnerai point, car c'est moi qui suis cause de ton crime, moi qui ai voulu la vengeance. Je saurai t'affranchir de tes peines. Cours à Athènes, la ville de Pallas. Là tu trouveras des juges et je leur parlerai en ta faveur. Cours, échappe aux détestables Euménides. Fais-leur perdre ta piste. Mercure te guidera vers la ville éternelle.

Avec mille précautions, pour ne pas réveiller les Furies endormies, Oreste, un peu rasséréné par la

consolante voix, se lève; il sort du temple et s'appuyant sur un bâton, il s'enfonce à pas rapides dans la nuit où scintillent les étoiles.

Derrière lui s'estompent le portique de marbre et le fronton sculpté et le toit de tuiles dorées du sanctuaire de Delphes et les maisons blanches de la ville sacrée et l'ombre épaisse de leurs cyprès. Il se hâte, haletant du désir d'échapper à l'implacable poursuite des Euménides vengeresses, sorties du noir Tartare à la voix de la morte. L'aube le trouve loin déjà de ses ennemies et bientôt une barque l'emporte sur les eaux bleutées de la mer, vers Athènes et sa justice.

Mais l'ombre tragique de Clytemnestre a éveillé de ses cris et de ses reproches les Furies honteuses de leur sommeil. Vont-elles donc laisser sans vengeance la mort d'une mère? A quoi ont servi tant de sacrifices et de libations faits par la reine d'Argos aux terribles divinités des ténèbres?

Les Euménides regardent autour d'elles. Mais elles savent bien vite quel pouvoir leur a enlevé leur proie. Apollon, appuyé sur son arc d'or, sourit avec ironie au regard courroucé qu'elles lui jettent.

– Cherchez! dit le sourire du dieu, allez, errez, troupeau sans pasteur que nul immortel ne daignera conduire. Mais – et le sourcil d'Apollon se fronce, menaçant – sortez de ce temple dont des monstres tels que vous, détestables filles d'Enfer, ne doivent pas approcher. Je sauverai Oreste du cruel supplice

que vous lui infligez. Il m'a prié : la colère d'un suppliant trahi dans sa confiance, dans son attente, crie contre les Dieux.

Les Euménides courbent la tête; elles qui ne peuvent vivre que dans les ténèbres des cœurs, elles ont peur de l'arc étincelant que le dieu lumineux bande vers elles, et leur troupe pressée se bouscule sur la route, loin de la ville d'Apollon.

Cependant Oreste est arrivé à Athènes; il gravit, le cœur battant d'inquiétude, la raide pente de l'Acropole; il parvient au temple de Minerve. A genoux, il entoure de ses bras suppliants le piédestal qui supporte la statue de la déesse. Le soleil étend la nappe brûlante de ses rayons sur les sommets d'alentour, sur l'Hymette où butinent les abeilles, sur le Pentélique aux flancs de marbre. L'aréopage et la colline de Mars semblent vibrer de tant de lumière.

— O déesse, ô puissante, fait Oreste en inclinant sa tête lasse, écoute-moi. Selon l'ordre d'Apollon, j'ai traversé les terres et les mers dans l'attente de ton jugement, et, par des sacrifices, j'ai purifié ma main parricide dans le sanctuaire de Delphes. Le temps a passé sur mon crime, il m'a rendu moins impur, et je puis chercher à me défendre contre mes accusateurs. Oh! ces voix, ces voix dans l'ombre! Ce sont celles des farouches Euménides altérées de mon sang. Elles ont retrouvé ma trace. Et leur chant de délire, de fureur et de désespoir, leur chant que

n'accompagne point la lyre, qui enchaîne les esprits et dessèche les cœurs, s'élève sans cesse dans cette nuit funèbre que mon crime répand autour de moi. Minerve, Minerve, viens à mon secours, daigne me délivrer de mes maux!

La prière ardente du jeune homme s'élève dans les airs, et les brises secourables la portent jusqu'aux bords du Scamandre où Minerve se plaît à parcourir les campagnes de Sigée de toute la vitesse de son char. La déesse est émue; elle accourt vers sa ville favorite, vers son temple.

– Qui êtes-vous? demande-t-elle surprise, devant l'étrange spectacle qui frappe ses yeux : le suppliant au pied de sa statue qui, pour les hommes, personnifie Minerve, et ce groupe sombre aux cheveux faits de serpents, au visage noir comme la nuit. Et que souhaitez-vous de moi?

– Nous sommes les Furies, répondent les sinistres compagnes d'Oreste, nous sommes les éternels enfants de la Nuit. Nous poursuivons sans trêve les assassins jusqu'au séjour où jamais n'entra la joie. Cet homme que vous voyez ici a osé égorger sa mère.

Minerve s'est tournée vers Oreste. Un grand embarras se lit sur le visage de la déesse.

– Me prenez-vous pour arbitre? demande-t-elle aux Furies. Oui? Dans ce cas, il faut que j'entende l'autre partie pour pouvoir juger avec équité. Étranger, qu'avez-vous à dire? Votre qualité de suppliant vous rend respectable à mes yeux. Repoussez l'accusation

si vous avez confiance dans la justice de votre cause.

Oreste s'est prosterné avec respect devant la protectrice d'Athènes, la fille aimée de Jupiter. Il raconte alors sa triste vie depuis le départ de son père pour Troie, l'assassinat d'Agamemnon et la vengeance qu'il en a tirée au retour de son long exil. C'est sans timidité qu'il ose élever la voix. Depuis son parricide, il a strictement obéi aux lois qui régissent l'homicide, par l'eau lustrale et le sang des victimes, il s'est purifié.

– Décidez, ajoute-t-il, décidez, Déesse, si je suis innocent ou coupable. Quel que soit votre arrêt, je m'y soumets.

Minerve hoche la tête.

– Quel est l'immortel qui oserait juger une telle cause? fait-elle. Qui pourrait faire abstraction de ses intérêts propres? Je ne le puis pas. Je me sens trop partie dans ce débat. Ces divinités terribles – et elle montre les Furies – ne doivent pas, sans péril pour l'audacieux, être mises en courroux. Si elles se retirent condamnées par moi, ne souffleront-elles pas leur venin destructeur sur ce sol, dans ces cœurs qui m'appartiennent? Pour juger avec équité un homme, il faut des hommes, esclaves comme lui de leurs passions. Je vais choisir les plus intègres de mes citoyens; ce sont eux, ô fils d'Agamemnon, qui seront vos juges.

D'un signe, la déesse commande à Oreste et aux Euménides de la suivre jusque sur la colline de Mars.

Puis sa voix retentissante appelle les Athéniens à l'aréopage. Le peuple se précipite; des hérauts laissent entrer un à un, d'abord les juges choisis par Minerve, puis la foule, enfin les accusatrices et l'accusé. La trompette retentit, annonçant l'ouverture du débat.

Les Aréopagistes se sont assis avec gravité. Ce sont les plus anciens et les plus sages des Athéniens. Pourtant Oreste les regarde sans peur, il a confiance dans la parole d'Apollon, qui lui a promis de venir le défendre devant ses juges.

Et soudain un grand murmure se fait entendre. Apollon s'avance dans toute sa gloire devant le tribunal.

– Je viens servir de témoin, dit-il. De témoin? de complice même. Mais la parole est à l'accusation.

Les Euménides se dressent. Leur face épouvantable fait pâlir et trembler la foule et les juges eux-mêmes.

– Cet homme a tué, disent-elles, le doigt tendu vers Oreste, il a tué sa mère. Craignez d'être indulgents, ô juges. Si ce parricide triomphe aujourd'hui, que d'attentats sont à craindre dans l'avenir! La frayeur qui retient est utile. Si le cœur ne nourrit aucune crainte, quel homme respectera la justice? L'anarchie est aussi dangereuse que le despotisme. De la sagesse seule naît une douce et durable félicité. Celui qui pratique la justice ne périt jamais tout entier.

Homme, tu as tué ta mère, n'est-ce pas, tu l'avoues? Donc tu es coupable.

– O divinités farouches, fait Oreste d'un ton triste mais ferme, est-ce là toute votre conclusion? Oui, j'ai tué. Mais c'était sur l'ordre d'un dieu. C'est à son oracle plusieurs fois renouvelé que j'ai obéi.

– Je l'atteste, dit Apollon qui s'avance à son tour. Oreste n'a agi comme il l'a fait que par la volonté du souverain des dieux. C'est Jupiter qui m'a dicté mon oracle. Conformez-vous à sa loi. Tuer sa mère n'est pas un plus grand crime que tuer un roi glorieux. La mère n'est pas seule à créer. Elle n'est que le dépositaire du germe de création.

Longuement, Apollon parle de sa voix persuasive. Son discours est flatteur pour les hommes et pour la déesse qui l'écoute. Il blâme la coutume barbare du châtiment par la mort.

– On peut sortir des fers, ajoute-t-il, mille moyens peuvent en affranchir, mais quand la terre a bu le sang d'un homme, on ne peut le rendre à la vie.

A son tour, Minerve prend la parole : les deux parties ont été entendues, de même que l'avocat de l'accusé. La déesse veut adresser à son peuple, juge pour la première fois, de solennels et sages conseils.

– Majestueux tribunal, dit-elle, éternel tribunal du peuple d'Égée, que le respect et la crainte que vous inspirez à chaque citoyen soient une source limpide étancheuse de soif et dont nulle fange ne troublera

le cours. Soyez justes pour tous et tous seront justes. J'ai dit. Jugez.

– N'offensez pas les redoutables divinités des enfers! crient d'une voix menaçante les Euménides aux aréopagistes.

– Respectez les oracles de Jupiter, je vous l'ordonne, commande Apollon.

Oreste, lui, ne dit rien; il regarde ses juges avec calme.

– Renversez les urnes! fait Minerve après avoir déposé son bulletin. Et n'oubliez pas, ô Athéniens, que la plus grande justice, c'est la clémence et que si les suffrages sont égaux, l'accusé est absous.

– L'accusé est absous! font d'une seule voix les aréopagistes.

Oreste a chancelé de joie. Le nombre de suffrages pour ou contre lui est égal. Le jeune Argien va être rendu à sa patrie. Solennellement, il jure au peuple d'Athènes une éternelle amitié pour lui et pour sa ville.

Les Euménides se répandent en lamentations furieuses. Mais Minerve n'est pas pour rien la déesse de l'ingéniosité et de l'intelligence. Elle calme les vieilles divinités par ses douces paroles; elle fait luire à leurs yeux le culte qui leur sera rendu à Athènes si elles sont favorables à la ville, si au lieu de la désoler de leur souffle meurtrier, elles consentent à lui être favorables.

Les Euménides ne se rendent point sans lutte au

discours flatteur de Minerve, mais enfin apaisées elles appellent sur leur nouvelle protégée les bénédictions.

– Nous éloignerons d'ici les maux qui font mourir les hommes avant le temps, promettent-elles. Que jamais on n'entende dans Athènes les frémissements de la discorde, insatiable de maux. Que le peuple aimé des Dieux vive dans l'abondance, la concorde et la paix.

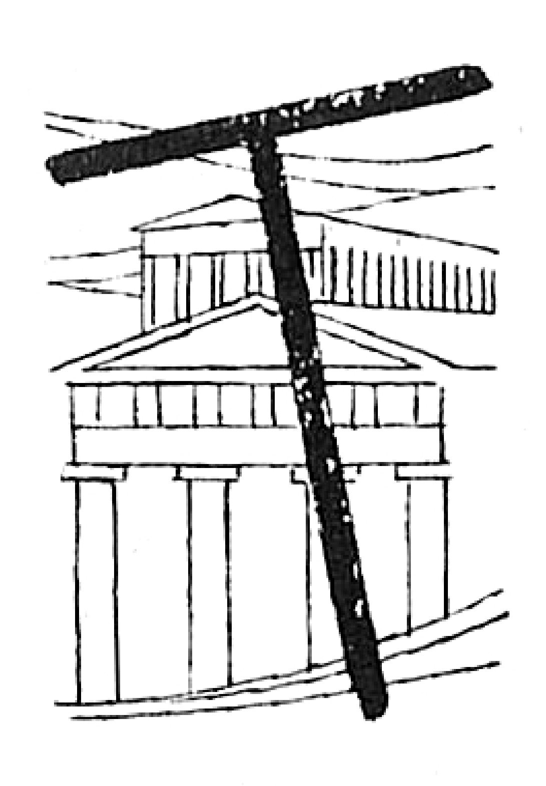
Un hymne de reconnaissance s'élève vers les nues. Tout le peuple, uni dans un même élan, salue ses dieux protecteurs. Des rires joyeux, des paroles amies fusent de toute part. Accusatrices et accusé de naguère participent à cette douce entente. La justice fleurit dans les cœurs.

Les torches s'allument, les étoiles brillent. Chantez, chantez des hymnes!



SOPHOCLE

Œdipe-roi



HÈBES la glorieuse n'avait pas ce matin de printemps son visage accoutumé. Au lieu du bruit d'une foule active, que coupait ici et là la marche martiale d'une phalange casquée de bronze ou la procession des prêtres d'Apollon au front ceint de rameaux verts, on ne voyait que des groupes silencieux et apeurés. Tous se dirigeaient vers l'Agora où s'élevaient les temples de marbre de Pallas et d'Apollon. Dans la « cella », derrière le péristyle des sanctuaires divins, s'élevait l'odeur de l'encens et des sacrifices. En un murmure presque lugubre, retentissaient les « péans », les hymnes d'hommage. La ville entière semblait étouffer sous un pesant nuage de deuil.

Devant le palais du roi se pressait une foule de prêtres, de vieillards, d'enfants, de jeunes hommes, tous portant la palme des suppliants. Leur visage était pâle d'angoisse. Cette peste odieuse qui ravageait Thèbes et que rien ne pouvait éloigner, l'homme puissant et courageux qui régnait sur la ville ne parviendrait-il pas à en triompher? Naguère son arrivée dans l'antique cité de Kadmos avait apporté l'ordre si nécessaire à la vie, et depuis qu'il était là, attentif, agissant, nul ennemi n'avait osé attaquer Thèbes. Non, pas d'autre ennemi que ce mal terrible qui vidait les foyers, qui semblait, par sa violence même, une calamité voulue par les Dieux.

Le soleil apparaissait au-dessus de l'horizon quand la porte de bronze du palais s'ouvrit. Entre deux haies de serviteurs, le roi Œdipe s'avança sur le seuil.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au beau visage pensif qu'auréolaient de longs cheveux blonds. Un épais collier de barbe ajoutait à la solennité de son allure; sur sa tunique blanche, les plis de son manteau de pourpre étincelaient au soleil levant. Une profonde pitié se lisait dans son regard; la main tendue en signe d'accueil, il s'approcha du grand-prêtre d'Apollon.

– Que voulez-vous de moi? demanda-t-il, et pourquoi cette attitude suppliante? Puis-je vous aider? Mon cœur vous est ouvert.

– O roi, fit le vieillard d'une voix si triste que les yeux d'Œdipe se mouillèrent, tu vois les calamités qui nous accablent, les deuils sans nombre. Aide-nous à

vaincre le fléau. Tu n'as pas le pouvoir d'un dieu, certes, mais tu es le plus grand et le plus sage des hommes. Thèbes te doit tant déjà! Depuis la mort du roi Laïus, depuis ta venue en ces lieux et ton accession à ce trône désert, tes bienfaits ne se comptent plus. Grâce à toi le tribut que nous payions au cruel Sphynx a été aboli. Notre reine Jocaste a trouvé en toi un époux et un défenseur. De beaux enfants ont scellé votre union et assurent l'avenir heureux de la ville. Mais à quoi est bon un royaume dépeuplé d'hommes, ô roi? C'est pourquoi il te faut avoir pitié de ceux que tu gouvernes, il te faut les aider dans les maux étranges et affreux qui les terrassent.

– Rassure-toi, ô mon peuple, répondit Œdipe avec émotion, toutes tes douleurs sont les miennes et pour les alléger, je le jure par les Dieux, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. J'attends impatiemment le retour de Créon, mon beau-frère, que j'avais envoyé à Delphes consulter l'oracle d'Apollon. Il saura nous dire ce qui doit être fait pour sauver la ville. Mais il est parti depuis tant de jours que je m'inquiète et...

Un brouhaha interrompit Œdipe. Le roulement d'un char lancé à toute vitesse retentissait, proche.

– C'est Créon! s'écria Œdipe avec espérance. Oui, le voilà. Sa tête est ceinte du laurier, ses yeux brillent de satisfaction. La réponse du dieu est bonne pour nous : Thèbes est sauvée!

Créon s'était jeté à bas de son char; il fendit la foule et saisissant la main du roi :

– Oui, Thèbes est sauvée, dit-il, puisque nous savons maintenant ce qu'il faut faire pour éloigner le fléau, si difficile que cela soit à faire.

– Que dit l'oracle? demanda Œdipe.

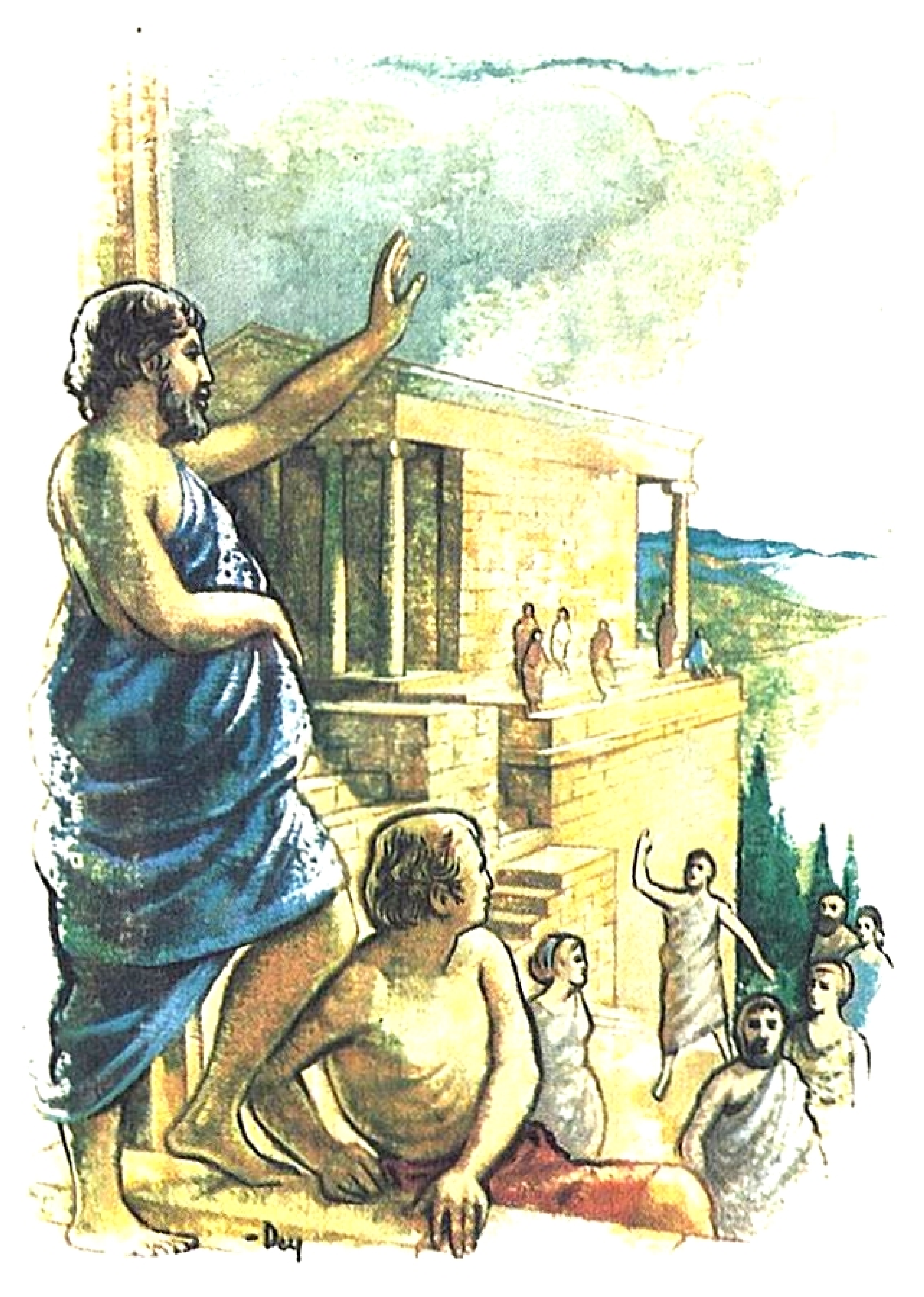
– Il est précis. Il ordonne d'extirper du pays ce qui fait sa souillure et de ne pas permettre à l'assassin du roi Laïus de vivre plus longtemps dans Thèbes, en tranquillité.

– Quoi! s'écria Œdipe, cette ville abriterait l'assassin du roi? J'en fais serment par Apollon, le coupable sera puni. Cherchons-le. Je dévouerai à cette tâche mes jours et mes nuits s'il le faut, mais j'effacerai la honte de la cité que j'aime. Créon, dis-moi ce que tu connais du meurtre de ce roi. Je n'en ai rien su. Il était mort déjà depuis près d'un an quand je suis arrivé dans Thèbes.

– On suppose, fit Créon, qu'il a été attaqué par plusieurs brigands. C'est du moins ce qu'a conté le serviteur qui l'accompagnait alors. Cela s'est passé sur la route de Delphes; Laïus allait consulter l'oracle.

– Et pourquoi n'a-t-on pas cherché alors à faire plus de lumière sur les circonstances mystérieuses de la mort du roi? reprit Œdipe étonné. Pourquoi s'être contenté des dires inexacts peut-être d'un serviteur?

– Le redoutable Sphinx qui terrorisait Thèbes s'y est opposé, soupira Créon. Et mon malheureux beau-frère n'a pu ainsi être vengé. Il semble que les dieux aient abaissé un voile sur cette triste histoire



« La réponse du Dieu est bonne pour nous : Thèbes est sauvée! »

Page 63.

pendant douze années. Mais pourquoi subitement la redonner au jour?

– N'interrogeons pas les Dieux sur leurs volontés, fit Œdipe en faisant signe à la foule de se disperser. Obéissons-leur seulement. Je tiendrai le serment que j'ai fait tout à l'heure et j'éclaircirai tout ce qui a rapport au drame de jadis. Un roi ne peut laisser impuni un crime contre un roi. Il y va de l'intérêt de la royauté. Prêtres, réunissez le peuple sur l'Agora et que vos prières m'aident à découvrir le coupable. J'ai épousé la femme de Laïus; si ce roi avait eu des enfants, je les aurais chéris à l'égal des miens; aussi m'appliquerai-je à le venger avec la même ardeur que si nous étions du même sang. Citoyens, si quelqu'un de vous a eu connaissance du meurtre, qu'il s'approche, qu'il parle. Les plus grandes récompenses lui sont d'avance accordées au cas où ses révélations aideraient ma justice. Mais si, sachant quelque chose il se tait, je le regarderai comme complice. Il sera exilé de la ville; il ne trouvera d'asile nulle part, aucun temple n'accueillera sa prière. Thébains, que les dieux propices nous soient en aide dans notre recherche des criminels.

La foule s'écoula lentement. Assis sur le seuil du palais, le front dans la main, Œdipe réfléchissait. Son esprit si subtil, qui naguère lui avait fait deviner les énigmes proposées par le Sphinx, n'allait-il pas le servir à recréer les faits malgré tant d'années d'oubli? La voix d'un vieillard s'élevant de la foule lui donna un sage conseil.

– Il faudrait, disait cette voix, mander le devin Tirésias. Ce que les autres hommes ne savent pas, il le devine. Il possède presque la puissance prophétique de l'oracle d'Apollon...

– Qu'on fasse venir le devin Tirésias, commanda Œdipe en relevant la tête. Sa science nous aidera.

Tirésias semblait avoir deviné le désir du roi. Il s'avançait entre les groupes, qui s'écartaient respectueusement devant lui. Ses cheveux blancs, sa longue barbe blanche, ses yeux au regard mort à la vie de la terre, mais plein d'une flamme surhumaine, provoquaient dans les âmes un respect qui confinait à la terreur. Œdipe s'était levé.

– O Tirésias, dit-il, que grâces te soient rendues pour ton empressement. Nul mieux que toi ne peut nous aider dans notre tâche de justice et de vengeance. Et je t'adjure de n'épargner aucune des subtilités de ta science pour nous faire découvrir le meurtrier de Laïus. Est-il vrai qu'il ait été tué par des brigands, comme l'assure Créon ou, comme je l'entends dire par quelques-uns qui sont ici, par des voyageurs? J'attends ta réponse avec impatience, parle vite.

Mais Tirésias, sans obéir à la pressante invitation du roi, hocha la tête et soupira.

– Eh bien, reprit Œdipe avec plus d'autorité, pourquoi ce soupir? Pourquoi ce silence? J'attends. Je veux savoir.

– Hélas! fit lentement le vieux devin. Est-il donc si nécessaire de savoir quand savoir est dangereux?

– Que veux-tu dire? Le passé t'est donc plus caché que l'avenir, ô Tirésias?

– Non. Je n'ignore rien de ce que tu me demandes, mais je t'en prie, ne me force pas à parler. Laisse-moi regagner mon logis. Cela vaudra mieux pour moi et pour toi.

– Au nom des Dieux, s'écria Œdipe avec indignation, dis-nous ce que tu sais. Le salut de la ville qui t'a nourri dépend de cette révélation. Je t'ordonne, je te supplie. Parle, puisque tu sais.

Tirésias secoua la tête avec obstination.

– Je ne dirai rien, fit-il.

– Rien? fit Œdipe qu'envahissait la colère. O vieillard entêté, par ton exécrable silence tu condamnes Thèbes à la mort, tu permets que la présence d'un assassin souille tant d'honnêtes cœurs et les précipite vers les tortures de l'agonie. Tu te mets en travers de la volonté des Dieux.

– Rien n'entrave le Destin, fit doucement et tristement Tirésias. O roi aveugle, remercie-moi de me taire.

– Tu es un perfide! Tu te fais l'ennemi de ceux que tu devrais guider. Tu es responsable de la mort de tous ces êtres qui ne demandaient qu'à vivre.

– Les choses s'accompliront d'elles-mêmes quoique je les taise, dit encore le devin.

La fureur faisait trembler Œdipe. Ses poings se crispaient avec menace. Il s'écria d'une voix si terrible qu'elle emplit toute la place :

— Sois maudit, vieillard, si sachant le crime tu te fais complice par ton silence. Ta cécité elle-même ne te mettra pas à l'abri de ma colère, car celui qui désobéit aux Dieux ne peut être respecté par les hommes. Si tu te tais davantage, c'est toi que je regarderai comme le criminel.

Tirésias eut un gémissement.

— Malheureux, fit-il, c'est toi, toi seul que je défends par mon silence, c'est de toi que j'ai pitié. Tu veux venger le meurtre de Laïus? Alors, sors de Thèbes, va-t'en loin de notre vue, car tu es l'impie qui souille cette terre, tu es celui qui a tué.

— Misérable menteur! s'écria Œdipe au comble de la colère. Oses-tu bien proférer de telles horreurs?

— Je l'ose! Le meurtrier que tu cherches, c'est toi. Et sache, ô homme digne de pitié, que tu apprendras ce que je n'ai pas voulu t'apprendre : les suites funestes de ton premier crime. Époux de ta mère, frère de tes enfants, pleure, pleure le père que tu as tué.

La foudre en tombant aux pieds du roi ne l'eût pas étourdi davantage que ces paroles prononcées à voix véhémente par le vieux devin. Un instant, Œdipe demeura muet de stupeur, ses yeux dilatés contemplaient Tirésias avec une indicible colère. Puis un rire grondant le secoua soudain.

— Ah! ah! cria-t-il, je comprends ta ruse, misérable. C'est Créon qui t'a soudoyé. Ma puissance, ma gloire excitent votre envie à tous deux. Mon beau-frère ne me pardonne pas d'avoir, par mon union avec

Jocaste, occupé ce trône auquel il aurait pu prétendre à la mort du roi. Tu veux me rendre odieux à Thèbes, moi son sauveur, moi qui l'ai délivré du Sphinx par ma perspicacité. Que faisait alors ta science augurale, ô Tirésias, quand ta ville, accablée par l'énigme, voyait périr l'un après l'autre ses meilleurs citoyens? Les oiseaux, les Dieux t'ont-ils révélé le mot vainqueur, misérable devin? Va-t'en de mes yeux! Que la honte t'emporte loin de ma colère. Si tu n'étais vieux et aveugle, cette main t'aurait tué déjà. Menteur! menteur!

Sous les menaces d'Œdipe, la tête blanche ne se courba pas. Nulle crainte n'agitait Tirésias. Il eut un soupir; sa main se posa sur l'épaule de l'enfant qui l'avait conduit jusque devant le roi.

– Partons, dit-il. Le flot du Destin emporte les hommes. Les plus puissants, les plus forts sont aussi aveugles que le faible vieillard que je suis.

Tirésias s'éloigna avec son guide; Œdipe, tremblant de colère, errait à grands pas dans le vestibule de sa demeure. Sur les dalles, son ombre se mouvait comme une autre présence plus noire. Les témoins de la scène qui venait d'avoir lieu s'entretenaient à voix basse, pour ne pas exaspérer la fureur royale.

– Est-il donc vrai, disaient-ils, que notre sauveur soit coupable de ce dont on l'accuse? Non, non, c'est impossible; la sagesse de Tirésias a été trompée par quelque fausse apparence. Peut-être Apollon s'est-il irrité contre le devin et a-t-il voulu infliger à sa

science le châtiment d'une erreur. Cela est plus croyable que la culpabilité du généreux et courageux Œdipe. Nul n'a jamais dit en effet qu'un ressentiment quelconque ait pu exister entre Laïus et le fils de Polybe.

– Chut! firent à ce moment d'autres voix, Créon approche. Sans doute Tirésias lui a-t-il fait part des soupçons que le roi Œdipe a conçus contre lui. Écartons-nous, amis, laissons-le se justifier.

Créon, le sourcil froncé, courait plutôt qu'il ne marchait. En deux bonds il gravit les marches du palais. Œdipe s'élança au-devant de lui. Sa fureur ne s'était pas apaisée; la vue de Créon l'augmenta encore.

– Traître, s'écria-t-il, je t'ai appelé mon frère, par quelle aberration! Tu es au contraire mon ennemi mortel. Quel complot as-tu ourdi avec Tirésias? Tu veux me rendre odieux à mes sujets et me faire chasser de cette ville que j'ai sauvée. Ainsi tu ne crains pas de m'accuser du meurtre de Laïus, que je n'ai jamais vu? Ne m'assurais-tu pas tout à l'heure que c'étaient des brigands qui avaient tué le roi? D'où vient que tu parles à d'autres autrement que tu ne m'as parlé? Penses-tu que les liens qui nous unissent pourraient empêcher ton châtiment? Quelles sont les plaintes que tu as à formuler contre moi? Ne t'ai-je pas donné ici une puissance égale à la mienne et à celle de Jocaste? Et c'est lorsque je te traitais ainsi, avec cette confiance et cette amitié, que tu cherches à me nuire par d'odieux mensonges?

Créon eut un sursaut indigné.

– Qu'est-ce que cette fable? fit-il rudement. Tirésias ne m'est en rien soumis. De quelle traîtrise m'accuses-tu? Si l'on t'a rapporté de moi de faux propos, examine-les avant de t'irriter. Mais tout, voyons, te dit que je ne puis conspirer contre toi. Tout, et même cette puissance que tu m'as donnée. J'ai le pouvoir d'un roi sans en avoir les charges. On m'honore, on m'obéit et nulle responsabilité ne vient troubler mes nuits. Je changerais cette heureuse vie pour les soucis de l'empire? Quelle folie!

Œdipe s'arrêta dans sa marche furieuse. L'évidence que proclamait son beau-frère lui apparaissait. Pourtant il ne voulut pas se rendre.

– Si Tirésias, dit-il, ne s'était point entendu avec toi, il ne m'accuserait pas d'avoir tué Laïus. Souviens-t'en, avant de partir pour Delphes, c'est toi, c'est toi-même qui m'as conseillé d'interroger le devin. Se serait-il trouvé si à propos près du palais s'il n'y avait pas eu entente secrète entre vous?

Créon haussa les épaules.

– Ne m'accuse pas sans preuve, dit-il, et réfléchis avant de te laisser aller au terrible conseiller de la colère. Que demandes-tu? Mon exil, ma mort?

La voix de Créon s'élevait, grondante. Les deux hommes s'affrontaient avec la même hauteur pleine de menace. Autour d'eux leurs serviteurs s'entre-regardaient étonnés, presque hostiles déjà. Hors du palais, le peuple qui avait perçu les éclats de la fureur des deux princes échangeait des murmures terrifiés.

Il y eut un « ah! » de soulagement quand une silhouette vêtue de blanc se montra à la porte du gynécée. La reine Jocaste s'approchait. Elle aussi avait entendu la voix d'Œdipe, et, inquiète, elle était sortie de l'appartement des femmes.

Elle s'avança vivement entre les deux hommes. Son beau visage, malgré la vieillesse proche et les fils d'argent qui parsemaient sa chevelure d'or, gardait encore tout son charme. Sa voix douce s'éleva, persuasive :

– Cher époux, dit-elle, rougis de telles discussions au milieu des malheurs qui accablent notre pays; et toi, mon frère, rentre dans ta demeure, je t'en prie.

– Ma sœur, fit vivement Créon, est-ce ma soumission que tu demandes? Œdipe m'accuse de le trahir, il veut ma mort. Puis-je ne pas protester contre un semblable traitement? Traitement immérité, j'en atteste les Dieux.

– Ce serment est solennel, fit Jocaste avec ardeur en saisissant la main d'Œdipe. Il est impossible que tu n'y croies pas.

Œdipe écarta doucement la reine.

– Si je crois Créon, dit-il, c'est donc à moi de m'exiler ou de mourir. Mais, ô Jocaste, ton regard suppliant m'a remué de pitié. Que ce traître s'en aille librement. Je le permets. Pourtant, où qu'il aille, il me restera à jamais odieux.

– Impitoyable entêtement! s'écria Créon. Oui, je pars. Et tu t'en repentiras. Mais sache que jamais je ne te pardonnerai tes indignes soupçons.

Créon s'éloigna en murmurant rageusement. Jocaste, déchirée par cette querelle dont elle ne comprenait pas la cause, interrogea des yeux les serviteurs.

– Une fausse accusation a irrité l'esprit du roi, fit l'un d'eux à voix basse, mais je n'en sais pas plus, maîtresse.

– Qu'as-tu donc contre Créon, ô cher Œdipe? demanda-t-elle d'une voix implorante. Je ne puis croire à de mauvais desseins de mon frère.

– Vraiment? fit Œdipe avec un peu d'amertume. Tu ne trouves pas que ce soient de mauvais desseins que de m'accuser d'être le meurtier de Laïus et cela par l'entremise de Tirésias l'imposteur? Est-ce bien fraternel, une telle traîtrise?

– Toi, le meurtrier de Laïus! s'écria Jocaste, dont le visage se rasséréna à cette explication. Me voici rassurée sur votre querelle; elle est sans fondements et s'apaisera complètement tout de suite. Je ne sais pour quelle cause Tirésias a parlé ainsi. Il est si vieux qu'il radote peut-être. Il ne faut attacher aucune importance, comme tu vas le voir, à la science de la divination, ni aux prophéties. Ce sont propos absurdes et divagations parfois intéressées, je le sais par expérience. Écoute. Autrefois, alors que j'étais la jeune épouse de Laïus, un prêtre d'Apollon assura au roi qu'il serait tué par le fils que j'allais mettre au monde. Et vois-tu, ce n'est pas son enfant qui l'a tué, ce sont des voleurs à la croisée de trois chemins. Le pauvre enfant ne pouvait d'ailleurs tuer son père, car sitôt

après sa naissance, Laïus me l'arracha pour le mettre à mort. Il le fit abandonner par un serviteur sur une montagne déserte et les fauves se sont chargés de délivrer Laïus de ses craintes. Voilà comment se sont accomplies toutes ces divinations soi-disant fatidiques, et le cas que l'on en peut faire... Mais qu'as-tu, ô roi? pourquoi pâlis-tu?

– N'as-tu pas dit, ô Jocaste, fit Œdipe dont la voix tremblait, que c'est à la croisée de trois chemins que Laius a été tué?

– Oui.

– Et où cela?

– Il y a plus de douze ans, en Phocide. Laïus se rendait à Delphes.

– O Dieux! murmura Œdipe dont la pâleur devint de la lividité. En Phocide!

– Pourquoi cette épouvante? fit avec une soudaine angoisse Jocaste, en joignant ses mains sur l'épaule de son époux.

– Ne m'interroge pas encore. Réponds, haleta Œdipe. Quel était l'âge de Laïus, quel visage avait-il?

Jocaste regarda longuement Œdipe, d'un air pensif.

– Son visage? dit-elle. Son visage – bizarrerie du sort – avait quelque chose du tien. Maintenant que tu me forces à y penser, je revois ses yeux bleus comme tes yeux, sa haute taille, son front impérieux. Mais tes cheveux sont blonds, mon jeune époux, et les siens commençaient à blanchir.

Œdipe, avec un geste d'égarement, porta la main à son front. On aurait dit que, devant lui, se levait le spectre de l'homme assassiné.

– Malheur à moi! murmura-t-il. O Tirésias, pourquoi as-tu parlé? Mais dis-moi, Jocaste, dis-moi encore. Laïus avait-il autour de lui des serviteurs?

– Oui. Des cinq hommes qui l'accompagnaient un seul est revenu sain et sauf.

– Où est-il, où est-il, cet homme? cria Œdipe d'une voix rauque. Qu'est-il devenu? Qu'on l'amène.

– Je vais l'envoyer chercher, dit Jocaste. Il n'est pas dans ce palais. Il y a douze ans, quand tu franchis ce seuil et pris ma main dans la tienne, à la grande joie de Thèbes, ce serviteur m'a suppliée de l'envoyer dans les champs paître les troupeaux. Je l'ai laissé aller. Quoiqu'il fût esclave, j'ai trouvé qu'il méritait cette récompense pour tant d'années de fidèle service.

– Je veux le voir, balbutia Œdipe. O chère Jocaste, je souffre. Je me dis... mais non. Tu m'as assuré, et Créon aussi, que Laïus a été tué par des voleurs... Alors... c'est donc impossible... Qui t'a dit que c'étaient des brigands?...

– Le bouvier dont je parle. Toute la ville l'a entendu.

– Des voleurs! fit Œdipe avec fièvre. Souhaitons que cet homme ait dit vrai. Mais s'il se rétracte, s'il assure qu'un seul homme a frappé... Oh! alors, malheur sur moi, c'est moi qui aurais commis ce crime.

— Oui, poursuivit Œdipe de la même voix ardente. Il y a plus de douze ans, j'errais en Phocide. J'avais quitté Corinthe où régnait mon père Polybe. Un oracle d'Apollon torturait ma pensée. Il m'avait prédit des choses terribles et lamentables : je devais m'unir à ma mère et tuer le père qui m'avait engendré. Épouvanté, j'avais fui le palais paternel et c'est ainsi que je me trouvais par hasard en Phocide. Là, un jour, à la croisée des routes de Delphes et de Daulis, je fus presque renversé par un char dont le conducteur m'injuria. Je ne suis pas patient. Nous en vînmes aux coups. Le conducteur du char, un homme à cheveux gris, me frappa au front avec son double fouet; je ripostai d'un coup de bâton et l'homme roula à la renverse dans la poussière; ses cinq compagnons — des serviteurs sans doute — se ruèrent sur moi. J'en étendis quatre à terre, puis, sans prendre le temps de savoir ce qu'il adviendrait d'eux, je me remis en route. Jocaste, tu comprends maintenant, chère femme, pourquoi je frissonne; si cet homme inconnu a quelque chose de commun avec Laïus je serai chassé de ces lieux, exilé loin des miens et, puisque ma patrie m'est fermée aussi, puisque, selon l'oracle, je n'y reviendrais que pour épouser ma mère et tuer mon père, en quelle contrée trouverais-je un asile? Hélas!

Et Œdipe baissa la tête comme un homme accablé par un trop lourd fardeau.

— Console-toi, ô roi, dit tendrement Jocaste. Les prophéties ne se réalisent jamais, je te l'ai dit. Tu ne

tueras pas plus ton père Polybe que Laïus n'a été tué par mon malheureux fils.

La douce voix de Jocaste ramena un peu de calme dans la pensée inquiète d'Œdipe. Il alla prendre du repos, tandis qu'un esclave était dépêché vers le bouvier, ancien compagnon de Laïus; et Jocaste se dirigea vers le temple d'Apollon afin de supplier le dieu de redonner la tranquillité au cœur de son époux. Elle allait franchir le seuil du sanctuaire, quand un homme l'appela par son nom.

– Est-ce bien toi la femme du roi Œdipe? demanda-t-il. On vient de me l'assurer.

– Oui. Que me veux-tu?

– J'arrive de Corinthe, ô femme. Le vieux Polybe ne commande plus. On veut proclamer Œdipe roi.

– Polybe est mort! s'écria Jocaste. Hélas! messager, je devrais m'attrister de cette nouvelle. Mais je ne le puis, cette mort est une preuve nouvelle du peu de cas à faire des prophéties. Œdipe! Viens! Accours, ô cher époux, t'inquiéteras-tu encore des oracles fatidiques de Delphes? Ton père est mort et tu ne l'as pas tué! Tu peux retourner sans peur à Corinthe.

– Mais ma mère vit toujours, répondit Œdipe. Et l'oracle a dit que je devais épouser ma mère.

– Cet oracle n'est pas plus exact que l'autre, fit Jocaste insouciamment.

Le vieux messager de Corinthe écoutait avec étonnement. Il ne comprenait pas pourquoi le futur roi de sa ville ne témoignait pas plus d'empressement à aller

prendre possession de la couronne qui lui était offerte. Œdipe lui expliqua la crainte qui le tenait toujours au sujet de sa mère. Le vieillard se mit à rire :

– Quoi, fit-il, est-ce la seule crainte qui t'afflige? Rassure-toi : ni Polybe le Corinthien ni Mérope sa femme ne te sont unis par les liens du sang. Ils t'ont aimé et considéré comme leur enfant parce qu'ils n'en avaient jamais eu. C'est moi qui, alors que j'étais tout jeune encore, t'ai trouvé dans les gorges boisées de la montagne Kithairon. Je gardais là les troupeaux quand un faible cri vint m'avertir que quelqu'un m'appelait à l'aide. C'était un vagissement d'enfant.

Le messager s'arrêta : Œdipe et Jocaste l'écoutaient, les yeux agrandis d'horreur.

– Et tenez, ô roi, reprit le Corinthien en désignant un nouveau venu à cheveux blancs lui aussi. Voici celui qui, il y a près de quarante ans, m'aida à sauver de la mort un pauvre innocent.

– Le bouvier! murmura Jocaste. Dieux! vers quels abîmes nous dirigez-vous?

Œdipe tremblait convulsivement. Il leva vers la reine un regard désespéré et tendit sa main vers elle. Jocaste le repoussa avec horreur.

– Ne me touche pas! dit-elle dans un cri presque sauvage. Et garde-toi, malheureux, de chercher à lire plus avant dans le passé. Plaise aux Dieux que tu ne saches jamais qui tu es. Adieu, adieu Œdipe!

L'accent de la reine était empreint d'un tel délire, sa fuite fut si rapide qu'Œdipe n'osa pas l'arrêter.

D'ailleurs une stupeur immense le terrassait. Et le bouvier était depuis longtemps devant lui qu'il n'avait pas encore pu trouver un mot pour l'interroger.

– Homme, lui dit-il enfin, tu étais serviteur de Laïus?

– Oui, roi, fit timidement le vieillard. Je paissais ses troupeaux sur le Kithairon...

– N'avais-tu pas deux troupeaux? interrompit vivement le messager venu de Corinthe; au bout de trois semestres ne les ramenais-tu pas dans les étables de Laïus?

– Si fait, dit le vieux bouvier en regardant le Corinthien avec attention. Mais comment sais-tu?

– Et te souvient-il, poursuivit le messager, qu'un jour, il y a près de quarante ans, tu me confias un enfant pour l'élever comme s'il était à moi?... Oui, n'est-ce pas, tu t'en souviens. Voici, ami, ajouta-t-il en désignant Œdipe béant et muet, l'enfant dont je parle. L'enfant que son père avait condamné à mourir dans la montagne.

Le vieux serviteur eut un sursaut.

– Tais-toi, cria-t-il. Veux-tu donc causer un terrible malheur?

Œdipe s'était levé. Ses yeux lançaient de sinistres flammes où sa raison vacillait comme si elle était prête à s'éteindre. Il dit d'une voix sans timbre, étrangement bas :

– Il me faut la vérité et toi seul la détiens, vieillard. Cet enfant – moi – t'avait été confié par Laïus?

Le bouvier baissa la tête sans répondre.

– Et tu le donnas à cet homme, comme il le dit? Et c'était le fils de Laïus et de... Jocaste.

– Par pitié, ô roi!... commença le vieux serviteur.

– La pitié! fit Œdipe qui grinça des dents. Pourquoi, pour qui? Le Destin en a-t-il eu pour moi? Malheureux! malheureux! qui t'a chargé d'avoir pitié de moi? Lumière, je ne puis plus te voir! Je suis né de ceux dont il ne fallait point naître, je me suis uni à qui je ne devais point m'unir, j'ai tué celui que je ne devais pas tuer.

Sa voix s'éteignit dans un éclat de rire monstrueux. Un instant tout son grand corps vacilla comme saisi de vertige, puis avec une clameur stridente il se rua à travers le palais.

– Jocaste! cria-t-il en courant et renversant tout sur son passage.

Il était parvenu au gynécée. La porte fermée l'arrêta. Un instant seulement. D'un coup d'épaule, hurlant comme un dément, il enfonça cette barrière qui lui résistait. Le corps de Jocaste, surpendu à une corde qui l'étranglait, se montra à lui.

Il eut un gémissement d'agonie et arracha la corde.

– Elle est morte! fit-il dans un sanglot. O Dieux, reprenez-moi ce funeste don : ce regard qui l'a contemplée et qui a vu luire le jour, le jour!

Et saisissant la fibule d'or, qui agrafait le vêtement de la reine, Œdipe se creva les deux yeux.

Quelques mois plus tard, un homme au visage jeune

encore, mais aux cheveux tout blancs, la main appuyée sur l'épaule d'une fillette d'une dizaine d'années, sortait de Thèbes sous les regards apitoyés du peuple.

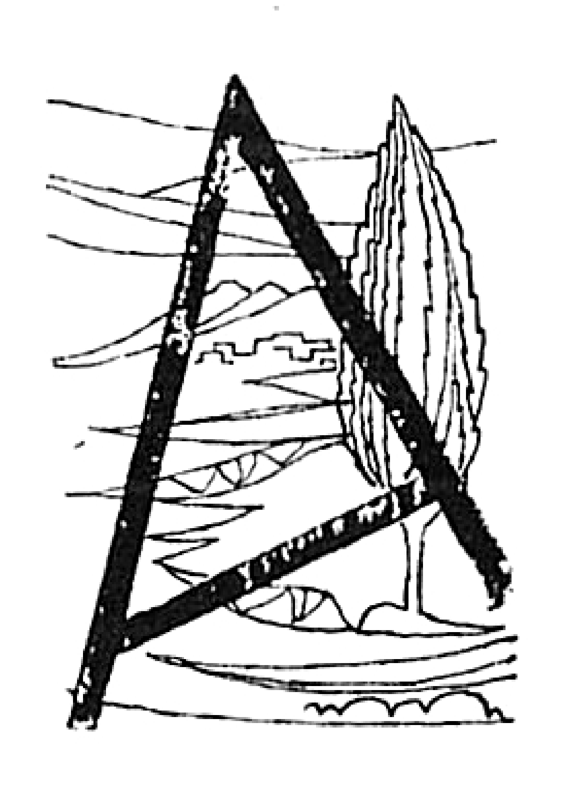
C'était le roi Œdipe, devenu, de par sa propre volonté, un mendiant aveugle qui, guidé par sa fille, la douce Antigone, s'en allait promener au hasard sur la terre la malédiction de son destin.

Et ceux qui voyaient passer l'homme et l'enfant murmuraient craintivement :

– Nous ne dirons jamais qu'un homme né mortel a été heureux jusqu'à ce que nous l'ayons vu mourir sans avoir souffert.



Œdipe à Colone



NTIGONE, Antigone, quelle ville est-ce là? J'entends autour de nous la rumeur des passants, et des chars roulent. Je suis las, mon enfant. La route, ce matin, a été longue et dure. Si tu vois quelque arbre au pied duquel je puisse m'asseoir, guide-moi vers son abri.

– Voici un bois, ô mon père, appuie-toi sur mon bras. Nous allons nous reposer à cette ombre. En effet, nous ne tarderons pas à arriver à une grande ville. J'aperçois là-bas les remparts qui la protègent. Mais voici une pierre chaude de soleil où tu peux t'asseoir.

Le vieil aveugle se laissa tomber sur la pierre. La jeune fille s'assit sur le sol auprès de son père et, tournant ses regards de tous côtés, laissa échapper un soupir de soulagement. Les deux pauvres voyageurs,

dont le visage poudreux et hâlé disait la poussière des chemins et la brûlure du soleil, se trouvaient entourés de lauriers, d'oliviers, de vignes, où les oiseaux menaient grand tapage. Et c'étaient, dans les ombrages parfumés, des poursuites tendres, des chants joyeux qui faisaient battre doucement les cœurs lassés des errants.

– Où sommes-nous? répéta le vieillard. Près d'Athènes, nous ont dit ce matin les passants. Mais comment s'appelle ce lieu-ci? C'est un village sans doute. Oh! j'entends un pas.

– C'est un homme qui s'approche, fit Antigone. Maintenant il arrive tout près de nous. Tu peux lui demander où nous nous trouvons.

L'étranger avait entendu la réflexion de la jeune fille. Il s'arrêta de lui-même et dit rudement :

– Sortez de ce lieu, il est sacré. Il est interdit de s'y arrêter et de l'habiter, car il appartient aux terribles filles de Gaia et d'Érèbe, aux Euménides.

Le vieillard aveugle eut une exclamation.

– Aux Euménides! fit-il en levant vers les cieux avec reconnaissance sa face aux yeux morts. Je suis donc parvenu à la fin de mes maux. Non, non, étranger, il m'en coûte de te résister, mais nul ne pourra me chasser de ce lieu.

Le ton plein de dignité de ce vagabond haillonneux étonna l'étranger.

– Je ne songe pas à te chasser, dit-il, c'est aux principaux de Colone qu'il appartient de décider de

ce qu'il est juste de faire. Ce lieu, où tu t'es arrêté, est triplement sacré puisqu'il appartient aussi au vénérable Poseidon, dont tu entends bruire les flots, et au titan Prométhée, le porteur de feu. Écoute les grondements qu'il tire du sol. Après eux, ces champs, comme les terres voisines et tout ce qui entoure Athènes, appartiennent au roi Thésée.

L'aveugle eut presque un sourire.

– Je voudrais voir ce roi, fit-il simplement, tandis que l'étranger ouvrait de grands yeux indignés en entendant ce pauvre hère souhaiter sans plus de façon la visite du glorieux Thésée. Oui, je vous serais reconnaissant de l'appeler pour qu'il vienne jusqu'à moi. Il tirera grand profit de ce dérangement.

L'étranger contempla l'aveugle avec ahurissement.

– Je vais toujours prévenir les habitants du « dème », pensa-t-il, et ils décideront eux-mêmes s'ils doivent prévenir le roi.

Puis après un bref signe de tête aux deux voyageurs, il reprit à grandes enjambées le chemin par où il était venu.

– Sommes-nous seuls, mon enfant? demanda l'aveugle.

– Oui, père, l'étranger est parti.

Le vieillard leva ses paumes vers le ciel, puis les inclinant vers la terre :

– O Déesses, ô vénérables et terribles, dit-il, daignez m'accueillir puisque l'oracle d'Apollon a marqué sur votre sol la fin de ma vie. C'est là que je dois

entendre trembler la terre et voir luire le tonnerre, chocs annonciateurs de ma délivrance. Accueillez-moi, ô Déesses, j'ai tant expié, j'ai tant traîné mon remords sur les routes d'Hellade! Et toi, ô Athènes, la plus illustre des villes, toi qui eus pour créatrice la déesse de toute sagesse, reçois l'ombre misérable de ce qui fut Œdipe, le puissant roi de Thèbes.

– Père, dit soudain Antigone en saisissant la main du vieillard avec effroi, voici plusieurs hommes vénérables qui se dirigent vers nous. Ne vont-ils pas s'irriter de notre présence dans ce bois sacré?

La jeune fille avait à peine achevé de parler que les vieillards s'approchaient déjà.

– Qui es-tu, audacieux mendiant? cria l'un d'eux en s'adressant à Œdipe. Ce bois ne peut être foulé par un pied humain sans impiété. Si tu veux que nous t'écoutions avec quelque pitié, sors de son ombrage. Ne crains rien. Il ne te sera fait aucune violence, mais nous ne pouvons permettre qu'un vagabond offense les divinités.

A regret, Œdipe sortit du bois, guidé par sa fille. Les anciens de Colone le firent alors asseoir sur un degré de pierre, à quelque distance du bois sacré.

– Qui es-tu? lui demandèrent-ils.

Œdipe hésita une seconde. N'allait-il pas, en avouant qui il était, se priver à jamais de l'hospitalité des habitants du village athénien? Mais il ne put déguiser la vérité.

— Je suis Œdipe, fils de Laïus, dit-il à voix basse et triste.

Les vieillards sursautèrent, saisis d'une soudaine horreur.

— Arrière! crièrent-ils. Fuis de ce pays! Ne souille pas plus longtemps cette terre. Nous craignons la colère des Dieux. Ne l'attire pas sur notre tête.

— O vénérables étrangers, s'écria alors Antigone, dont les belles joues se couvrirent de larmes, hélas! ne chassez pas mon père sans l'entendre. Ses crimes ne sont point de sa faute. Il n'a fait que subir son destin. Un homme peut-il jamais échapper quand un dieu l'entraîne? Oh! par tout ce qui vous est cher, ayez pitié de notre fatigue. Ayez pitié de mon père.

Les sanglots d'Antigone émurent les vieillards. Ils se regardèrent. Œdipe sentit leur hésitation et d'une voix pleine de douceur persuasive :

— Je vous implore, dit-il, et je me confie à vous. Qui pourrait écarter avec mépris un suppliant? Étrangers, je vous adjure par les Dieux de faire prévenir votre roi. Qu'il vienne, non seulement pour mon bonheur, mais aussi pour le bonheur d'Athènes!

— Le bonheur d'Athènes? répétèrent les anciens étonnés.

— Oui, reprit ardemment Œdipe. Ah! courez, courez auprès du roi. Je vous en supplie!

Les anciens de Colone se consultèrent; enfin, ils tombèrent d'accord pour satisfaire l'aveugle. Deux d'entre eux s'éloignèrent aussitôt pour prévenir Thésée.

Pas un instant ils ne doutèrent de voir le roi accourir à leur appel. Le nom d'Œdipe était trop connu pour que la curiosité ne poussât pas le roi d'Athènes à se rendre auprès de l'errant.

Cependant Œdipe avait appuyé sa tête lasse contre l'épaule de sa fille. Il se laissait bercer, dans un soudain apaisement de tout son être, aux roulades du rossignol, au doux murmure de la source qui jaillissait entre les lauriers du bois sacré. Antigone respectait par son silence ce repos inaccoutumé. Mais le pas d'un cheval, sur la route, lui fit lever la tête tout à coup.

– Qui vient là? demanda Œdipe sortant de sa rêverie.

– Une femme, mon père, dit Antigone dont la voix tremblait. Je vois nettement ses longs cheveux bruns sous son chapeau à larges bords. Dieux! n'est-ce pas elle? Mais si! Mais non! Oh! oui, oui, c'est ma sœur, c'est Ismène! Elle me regarde! Elle nous sourit. Mon père, quel bonheur!

Antigone pleurait et riait à la fois. La poitrine d'Œdipe se soulevait en longs soupirs. L'aveugle tendit ses mains tâtonnantes.

– Ma fille! ma fille! cria-t-il.

Ismène avait sauté à bas de son cheval et s'était jetée dans les bras tendus. Durant des minutes la joie de ce père et de ses enfants ne s'exprima que par des soupirs et des sanglots.

– Que les Dieux soient bénis! fit Œdipe en pleurant. Ils me rendent mon Ismène. Je ne demande plus

rien. Nul mortel n'est plus heureux que moi en cette heure où j'embrasse mon enfant, où je touche ses cheveux, sa main, où sa voix cristalline fait battre mon cœur. Mes filles, oh! mes filles, serrez-vous bien contre moi. Que je sente votre présence comme si je vous voyais. Mes filles, les Dieux nous ont réunis.

Ismène sanglotait convulsivement, tandis qu'Antigone écartait avec tendresse les boucles brunes de sa sœur et essuyait son front couvert de poussière.

– Je vous ai tant cherchés tous deux! dit enfin Ismène en appuyant son front contre la poitrine paternelle et en serrant dans ses mains la main d'Antigone. Je vous ai tant regrettés! Mais je ne veux pas vous parler de moi-même, car j'apporte à mon père des nouvelles si graves que la vie et la peine d'une jeune fille sont peu de chose auprès de cela. Mon père, les Dieux ne sont pas las encore de vous frapper dans votre race. Vos fils sont devenus l'un à l'autre de mortels ennemis.

Un long soupir sortit des lèvres d'Œdipe.

– Mes fils! fit-il avec amertume. N'était-ce pas à eux de soutenir leur père dans son malheur? Mais non, ils sont demeurés tranquilles dans Thèbes, indifférents à mes maux, sans rien tenter pour soulager ma bien-aimée Antigone. Ils ont laissé cette enfant user à mon service ses jeunes forces. Pendant des années, elle a guidé ma faiblesse, parcourant les sauvages forêts, pieds nus, souffrant de la faim, de la pluie, du soleil.

Ils t'ont laissée, Ismène, courir tous les dangers pour venir me retrouver. Mes fils! Oh! les lâches cœurs!

– Hélas! mon père, dit Ismène en échangeant un douloureux regard avec sa sœur, mes frères sont bien coupables, je le sais. Mais qu'ils sont punis! Vous savez que, pendant longtemps, tous deux, d'un commun accord, ont laissé à Créon le pouvoir et le titre de roi. Mais l'ambition les a soudain fait changer d'avis et chacun d'eux a voulu régner sur Thèbes à l'exclusion de l'autre. Etéocle, le plus jeune, soutenu par Créon, a chassé de la ville Polynice, notre frère aîné. Celui-ci s'est retiré à Argos et là il a levé une nombreuse armée et formé des alliances. Il a juré d'anéantir Thèbes.

– Les monstres! murmura Œdipe en se couvrant le visage de ses mains. Ils portent bien la flétrissure de leur race, eux qui peuvent songer à détruire pour leur ambition la ville où ils ont grandi.

– O père, reprit Ismène en baisant doucement le front soucieux du vieillard, ne ferez-vous rien pour empêcher un tel massacre?

Œdipe caressa les cheveux de sa fille.

– Je n'ai aucune puissance, dit-il. Je suis un malheureux réprouvé, parvenu maintenant au bout de sa vie. Mais pourrais-je quelque chose que jamais,. oh! jamais, je ne me dresserais devant le destin de mes fils, destin qu'ils précipitent sans excuse, de toute leur volonté mauvaise, vers un abîme. Ismène, je ne puis rien, je ne veux rien.

— Pourtant, père, d'après les derniers oracles rendus à Delphes...

— Que disent-ils, ces oracles?

— Ils assurent — Ismène hésita un peu en voyant se froncer le sourcil de son père — ils assurent que, mort ou vivant, Œdipe peut être le salut de la terre qui le porte.

Antigone tressaillit.

— Père, fit-elle implorante, s'il en est ainsi, nos peines sont finies, nous allons revoir la patrie, notre Thèbes.

— Pauvre enfant, dit Œdipe d'un ton amer, crois-tu qu'un tel bonheur m'est réservé? Et peux-tu imaginer un instant que les cœurs des nôtres oublient, pour notre consolation, leurs sordides intérêts.

— Créon me suit, mon père, fit Ismène. Ses paroles auront plus de poids que les miennes pour vous faire comprendre quel soulagement apporterait à Thèbes votre présence, et...

Un sourire d'incrédulité effleura la bouche d'Œdipe.

— Créon m'offrira une prison dans Thèbes, fit-il lentement. Voilà la seule façon dont cet usurpateur entend rappeler le roi. Je n'oublierai jamais avec quelle hâte il s'est rendu à mon dessein de quitter ma ville. Un frère digne de ce nom aurait cherché à me retenir. Je n'ai qu'une seule reconnaissance à lui devoir, celle de ne m'avoir pas séparé de mon Antigone. Une prison. Oui, c'est là qu'il placerait l'aveugle. Enfants, serrez-vous autour de moi. Défendez votre

père. Oh! pourvu que Créon n'arrive pas sur ce chemin avant le roi Thésée!

Il se tut, prêta l'oreille, une rumeur venait d'Athènes. Bientôt le roulement de plusieurs chars lui fit relever la tête avec espérance.

– C'est le roi, c'est Thésée, dit-il à ses filles. Enfants, conduisez-moi vers lui.

Les Anciens de Colone s'étaient rapprochés du groupe touchant que formaient l'aveugle et les deux jeunes filles. Ils conseillèrent à Œdipe d'offrir des sacrifices aux divinités farouches, gardiennes de la terre qu'il foulait.

– Ainsi, lui dirent-ils, tu te rendras favorables les vénérables Euménides.

– Oui, père, dit vivement Ismène, nous devons des libations à celles qui peuvent t'accueillir et te protéger. Je les ferai en ton nom, tandis que tu descends avec Antigone au devant du roi d'Athènes et celui-ci en recevra ta prière avec plus de bonté.

Quelques minutes plus tard, Thésée, descendu de son char, écoutait la demande d'Œdipe.

– O roi, disait celui-ci, je viens te faire don de mon misérable corps. Les oracles assurent aux bâtisseurs de mon tombeau une gloire et une prospérité dont ta ville te bénira dans l'avenir. J'ai été chassé de ma patrie et mes fils ont pris le parti de l'usurpateur. Ils ne sont plus rien pour moi et la ville que j'ai sauvée naguère est morte à mes yeux. C'est pourquoi, c'est à toi que je demande le repos, la paix de mes dernières heures,

en échange des avantages que les dieux accordent à la cendre d'Œdipe. O roi, les amitiés ne durent pas toujours. En ce moment, Thèbes vit en paix avec Athènes, mais le jour approche où, sous un misérable prétexte, l'alliance sera rompue entre les deux peuples. Alors, mon corps froid et endormi sous la terre boira, si Zeus est Zeus et Apollon véridique, le sang brûlant de tes ennemis.

— Œdipe, fit Thésée amicalement, je ne puis renoncer pour les miens au bienfait des Dieux. Je t'aurais accueilli simple suppliant, juge de mon empressement à recevoir le don d'un ami. Veux-tu venir dans mon palais? Non? Tu préfères demeurer ici? Bien. Je te laisse comme gardes ces sages vieillards. Que la forêt sacrée te soit douce. Au revoir.

Et avant qu'Œdipe ait pu ajouter un mot et mettre Thésée au courant des menaçantes intentions de Créon, le roi d'Athènes sauta sur son char, excita ses chevaux d'un clappement de langue et fut bientôt hors de vue.

— Le roi est parti! s'écria Œdipe avec inquiétude. O mon enfant, dis-moi, les habitants de Colone qui nous entourent sont-ils en nombre assez imposant pour que nous n'ayons rien à craindre de Créon?

Antigone allait répondre quand un bruit de voix connues vint faire tressaillir Œdipe.

— Créon, murmura-t-il. Déjà!

Il tendit les mains d'un geste implorant vers les Anciens de Colone.

– Sois tranquille, dirent aussitôt ceux-ci en se rapprochant de l'aveugle, nous ne te laisserons pas molester, non plus que ta fille.

Cependant Créon était descendu de cheval et, saluant Œdipe avec une affectation de tendresse, il s'était mis à déplorer les maux qui avaient accablé son beau-frère. Ceux qui ne savaient pas quelle langue artificieuse était la sienne se seraient laissé prendre à toute son éloquence, à ses amicales adjurations.

– Thèbes t'attend, cher Œdipe, disait-il. C'est le peuple tout entier qui te supplie de revenir.

– Je sais trop la cause de cette demande, je devine trop le palais qui m'est offert pour accepter, répondit Œdipe avec mépris. La terre où je suis à présent m'est douce. Thèbes m'a chassé naguère. Athènes me gardera à jamais.

– Voilà bien les idées saugrenues de ce fou, s'écria aigrement Créon, jugeant inutile de feindre plus longtemps. Mais de gré ou de force je te ramènerai. (Il eut un sourire de ruse si menaçant pour Antigone que celle-ci s'accrocha au bras de son père.) Oui, reprit-il, j'amènerai du moins à Thèbes le meilleur de toi-même.

Œdipe avait écouté les paroles de Créon avec une inquiétude grandissante. L'accent de triomphe de la fin le fixa :

– Ma fille! cria-t-il. Où est Ismène?

– Ne la cherche pas. Elle est en mon pouvoir, ricana Créon. Je ne suis pas venu seul jusqu'ici et mes soldats ont, à propos pour elle, rencontré ta fille

cadette. Cependant, pour que celle-ci ne s'ennuie pas de sa sœur, je me suis chargé de lui amener Antigone.

Plus vif que l'aigle, le Thébain s'était jeté sur la jeune fille et l'avait arrachée au bras d'Œdipe.

– Père! cria Antigone avec désespoir, luttant de toutes ses forces contre son ravisseur.

– Où es-tu, où es-tu, mon enfant? fit Œdipe qui marchait, butant, chancelant, les mains tendues, et mettant toute son âme dans le bout de ses doigts tremblants. Où es-tu? Habitants de Colone, secourez-moi, je vous en supplie. Ne permettez pas qu'on m'enlève mon enfant, ma joie, ma consolation. Oh! ayez pitié d'un père.

– Lâche cette jeune fille, traître roi, crièrent les vieillards à Créon. Nous ne supporterons pas qu'une injure soit faite à notre hôte. Nous répondons de lui au roi d'Athènes.

Créon ne répondit que par un éclat de rire insolent, et, bousculant ses faibles adversaires, il ordonna à ses soldats d'attacher les mains d'Antigone; il fit placer la jeune fille dans le char qu'il avait prudemment laissé au tournant du chemin et dans lequel sanglotait déjà Ismène.

– Tôt ou tard, dit-il en couvrant Œdipe d'un regard cruel, tu regretteras ta compagne et tu viendras la chercher dans Thèbes. Ce sera alors à moi de voir si je puis t'accorder ta prière.

Le silence d'Œdipe était effrayant. Des larmes lentes roulaient intarissablement sur ses joues blêmes. Ses

défenseurs tordaient leurs mains impuissantes et poussaient des clameurs auxquelles Créon répondait par des sarcasmes.

Mais tous ces cris avaient arrêté Thésée et les siens sur le chemin du retour. Et inquiet, lançant ses chevaux au galop, le roi était revenu sur ses pas. D'un geste, il arrêta la fuite de Créon. Œdipe tendit vers Thésée ses mains tremblantes :

– Ne crains rien, ami, fit l'Athénien avec bonté. La ville où tu es venu honore la justice. Tes enfants te seront rendues. Créon, tu es mon prisonnier jusqu'à ce que les filles d'Œdipe retrouvent leur père. En te dressant contre l'autorité de nos lois, imaginais-tu que je ne saurais pas la faire respecter? Thèbes nous a accoutumés à d'autres usages, mais tu déshonores ta patrie par ta violence insensée. Tu m'as entendu? Commande à tes soldats de ramener ici ces jeunes filles; sinon, les cavaliers athéniens auront tôt fait de les leur reprendre et ce ne sera pas sans grand dommage pour toi.

Créon vaincu, humilié, appela ses Thébains; aucune résistance n'était possible. Antigone et Ismène, toutes tremblantes encore, furent délivrées, descendues du char et amenées à Thésée. Celui-ci les prit par la main et les conduisit à leur père.

A la douce voix de ses filles, le malheureux Œdipe sembla sortir de l'immobilité du tombeau.

Les jeunes filles sanglotaient de joie. Elles balbutièrent :

— Père! père!

— Ce sont elles! s'écria Œdipe en levant vers le ciel des mains qui tremblaient. O Dieux, vous m'avez entendu. Mes enfants! Où êtes-vous? Serrez-vous contre moi que je vous sente, que je vous voie avec mes mains! O mes bien-aimées! Je ne suis plus seul... Vous êtes là!

Thésée avait écouté avec émotion les soupirs, les mots d'extase du père heureux; il s'approcha enfin et mit la main sur l'épaule d'Œdipe :

— Ami, dit-il, je partage ta joie, et je vais veiller plus soigneusement à ta tranquillité. Le perfide Créon a fui. Mes cavaliers le poursuivront jusqu'aux frontières afin d'éviter un retour possible. Ainsi, tu peux te réjouir sans plus de crainte et jouir paisiblement de l'hospitalité d'Athènes.

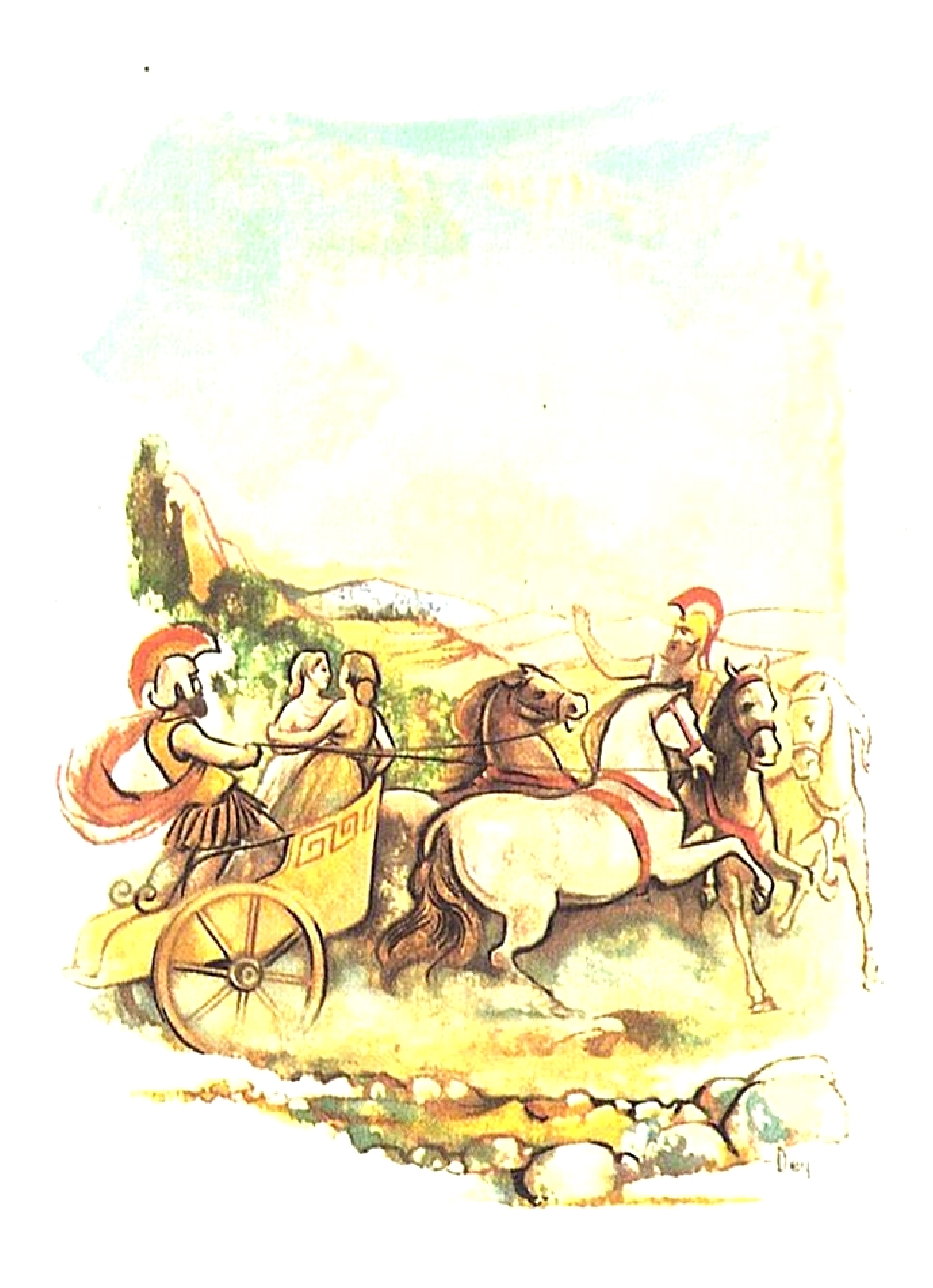
— Que les Dieux te rendent tes bienfaits au centuple, ô roi, fit Œdipe les yeux baignés de larmes heureuses.

— Cependant, reprit le roi d'Athènes avec une légère hésitation, peut-être vais-je faire ton bonheur plus grand encore. J'apprends qu'un Thébain est venu en suppliant s'asseoir à l'autel de Poseidon. Il souhaite te parler. C'est... un de tes parents, je crois.

Œdipe eut une moue pleine de défiance :

— Un ennemi encore, fit-il. Protège-moi, ô roi.

— Cet homme est seul, dit vivement Thésée. Et sa mine n'a rien de redoutable. Il pleure.



« D'un geste, il arrête la fuite de Créon »

Page 95.

— Polynice! s'écria Antigone en voyant s'avancer sur le chemin celui que désignait le roi d'Athènes. O mon frère!

Polynice s'approcha en baissant la tête; des larmes de honte roulaient sur ses joues en considérant les pauvres vêtements de son père et de sa sœur, leur visage maigre, leur allure pleine de lassitude.

— Pardon, ô mon père, fit-il d'un ton qu'on entendait à peine, je suis bien coupable envers toi. Je m'en rends compte à cette heure seulement. Et je m'en rends compte parce que je souffre moi-même, parce que, comme toi, je suis errant, pauvre, exilé, qu'une commune misère nous rassemble. Nous avons les mêmes ennemis. Viens apporter à mon armée le bienfait de ta présence promis par les oracles et je prendrai Thèbes. Tu retrouveras ton trône et ta puissance. Si tu le veux, je puis faire cela. Sans toi, je ne puis même pas vivre.

— Fils indigne, gronda Œdipe d'un ton de colère et de mépris, tu supplies à présent et tu regrettes. Mais depuis tant d'années, qu'as-tu fait pour moi? C'est ta seule ambition qui me rend ton apparente tendresse. Et je traiterais l'injuste comme le juste, le fils ingrat comme les filles dévouées? Non, les Dieux ne le permettraient pas, eux qui sont la suprême justice. Pas de pardon, pas de secours pour les pervers. Tu es maudit par moi. Va-t'en! Cours à la mort, assoiffé du sang de ton frère. Aucun de vous deux, malheureux insensés, ne régnera jamais. Le sombre

Hadès vous accueillera dans la fleur de votre âge. Les oracles vous ont condamnés.

Polynice fixa sur son père un regard plein de trouble et d'épouvante. Le visage d'Œdipe avait une majesté terrible, presque surhumaine. Le jeune homme passa sa main sur son front baigné d'une sueur glacée. Il reculait comme devant une divinité infernale. Antigone courut à lui, l'entoura de ses bras.

— O frère, dit-elle en pleurant amèrement, je te supplie de m'écouter. Ramène ton armée dans Argos. Ne tente rien contre Thèbes, et la malédiction de notre père sera sans effet. Hélas! hélas, cher Polynice, ne te précipite pas à la mort inévitable. Je serais trop malheureuse privée de toi.

— Chère Antigone, fit le jeune guerrier en serrant tendrement sa sœur sur son cœur, je ne puis faire ce que tu me demandes. Mes alliés comptent sur moi. Je serais un lâche si, au moment de combattre, je renonçais à la lutte. Si les Dieux ont décidé ma mort, je mourrai bravement. Je te demande pourtant une suprême preuve de tendresse. Fais-moi le serment de m'ensevelir dans la terre thébaine; ne laisse pas mon corps sans honneurs, donne-lui un tombeau. Et maintenant, quittons-nous, ma sœur. Que les Dieux te fassent plus heureuse que moi...

Antigone, la tête dans les mains, la poitrine secouée de sanglots, écouta longtemps décroître sur le chemin les pas de Polynice. Elle savait qu'elle ne le reverrait plus vivant. Une douleur infinie remplissait son cœur.

Tout à coup, elle eut un sursaut : un violent coup de tonnerre venait d'ébranler la terre. Il se répercuta le long des collines voisines et le sol sembla en emporter l'écho jusque dans ses profondeurs.

– Ma fille, cria Œdipe dressé, presque transfiguré, voici les signes annonciateurs. Je vais mourir. Zeus me prévient par son tonnerre.

Antigone, Ismène, Thésée se précipitèrent vers l'aveugle. Un calme surnaturel se répandait sur son visage. Les jeunes filles épouvantées se laissèrent aller sur le sol en pleurant.

– O mon père! fit Antigone. Faut-il donc vous quitter?

– Oui, ma fille, oui, douceur de ma vie, fit Œdipe tendrement. La mort m'appelle. Mais Thésée, approche-toi. Je dois te dire un secret avant de m'en aller, un secret que nul autre que toi ne doit connaître, même pas mes filles bien-aimées. Quand tu seras à la fin de ta vie, confie ce secret à ton seul héritier, et que celui-ci ne le dise qu'à celui qui commandera après lui. Ainsi ta ville sera inexpugnable. Mais viens, accompagne-moi. Non, ne prends pas mon bras. Antigone, Ismène, ne me soutenez pas : l'ordre des Dieux est formel. Je dois trouver seul la place de mon tombeau. Qu'aucun de vous, pour la prospérité et la sauvegarde d'Athènes, n'en révèle l'existence aux hommes. Marchez! ne me touchez pas!

D'un pas ferme, comme si, dans ces derniers instants, la vue lui avait été rendue, Œdipe s'enfonça dans la

colline. Le roi d'Athènes avait peine à suivre sa marche rapide. On vit les deux hommes s'arrêter un instant; Thésée écoutait avec respect. Dans le ciel enflammé par des éclairs incessants, Antigone et Ismène, serrées l'une contre l'autre, croyaient entendre une immense voix qui appelait leur père.

Tout à coup il y eut un fracas horrible. La terre sembla s'entrouvrir sous les pas d'Œdipe. Une épaisse colonne de poussière monta vers l'azur pâli. Quand elle retomba, il n'y avait plus à sa place que Thésée, qui cachait sa tête dans ses mains pour ne pas voir.



Antigone



NTIGONE et Ismène se promenaient à pas lents dans le jardin ombragé de lauriers. Le court crépuscule noyait déjà d'ombres bleuâtres les tours de la ville. Seuls les sommets des collines rocheuses se détachaient sur l'azur assombri comme des dentelures aux tons fauves. Thèbes allait s'endormir dans la paix du soir. Mais cette paix n'existait que pour les choses; et les deux jeunes filles qui, au bras l'une de l'autre, passaient sous les arbres, minces silhouettes blanches, ne la sentaient pas dans leur cœur.

La lamentable destinée d'Œdipe se poursuivait à travers sa race : ses filles se sentaient promises au malheur. Vainement elles avaient essayé d'empêcher la lutte fratricide qui, pour une misérable question

d'ambïtion, avait dressé face à face Polynice et Etéocle. Elles n'avaient rien pu. Leur retour à Thèbes, après la mort de leur père, ne leur avait apporté que désillusions et souffrances nouvelles. Du haut des remparts, elles avaient vu leurs deux frères s'affronter avec la même rage et se transpercer l'un l'autre, accomplissant ainsi leur destinée selon les prédictions fatales des oracles. La race d'Œdipe s'éteignait dans le sang.

Et pourtant, parmi tant de ruines, quelque chose avait fleuri : un amour; celui d'Antigone et d'Hémon, le fils de Créon. Leur hymen avait toujours été envisagé par leurs pères, au temps de leur enfance. Quand la jeune fille était revenue à Thèbes, Créon avait jugé utile pour lui de renouer ces projets. C'est ainsi que, timide et tremblant comme une fleur maladive dont les racines ont peine à se faire jour dans un sol bouleversé, l'amour avait grandi entre ces deux êtres promis, séparés, redonnés l'un à l'autre, courbés toujours sous la despotique volonté de Créon.

– Antigone, fit tout à coup Ismène en regardant fixement sa sœur, que roules-tu dans ta pensée? Je te sens bien loin de ce jardin. Parle. A qui te confierais-tu, sinon à moi? Nous sommes seules au monde désormais.

Antigone se serra plus étroitement contre Ismène, et après avoir regardé autour d'elle pour voir si elles n'étaient point épiées :

– O ma sœur, fit-elle à voix basse, connais-tu l'édit

de Créon qui défend, sous peine d'être lapidé, de donner un tombeau à Polynice? Quand, pour la dernière fois nous avons vu notre frère, ne nous a-t-il pas demandé d'enfouir son corps avec honneur dans la terre thébaine? J'ai promis. Et voilà que Créon, pour assouvir sa haine, n'a permis les honneurs de la sépulture que pour Étéocle. Ma sœur, peux-tu supporter cette pensée que le corps sanglant de Polynice soit déchiré par les oiseaux de proie, dans la puanteur d'un charnier? Non, n'est-ce pas? Cette nuit, nous enterrerons de nos mains les restes de notre frère.

Ismène tressaillit. Et d'une voix tremblante :

– Non, Antigone, il ne faut pas désobéir à Créon, dit-elle. Nous sommes faibles, que pouvons-nous contre des hommes forts? Nous soumettre, et c'est tout.

– Quoi! fit Antigone avec indignation, c'est ainsi que tu remplis ton devoir envers les tiens? L'ordre de Créon est inhumain et ne peut qu'être en horreur aux Dieux. Je le braverai. Seule, s'il le faut; seule si tu n'as pas le courage de m'aider.

Ismène frissonna et rougit, mais la crainte de la colère du tyran fut plus forte que la honte qu'elle éprouvait, et elle murmura :

– Je ne puis t'aider. Pardonne-moi. Je voudrais...

Antigone retira son bras de l'étreinte du bras d'Ismène. Un sourire de dédain, apitoyé, se montrait sur sa bouche aux lèvres volontaires; puis un éclair orgueilleux fit étinceler ses yeux bruns.

— Je serai seule, dit-elle. Les Dieux me secourront.

Elle s'enfonça dans la nuit, tandis qu'Ismène, appuyant sa tête au creux d'un arbre, étouffait ses sanglots.

Antigone, rapide comme la biche au bois, courait à travers la ville; elle se glissa hors de la porte de Thèbes juste au moment où celle-ci roulait sur ses gonds et, sans hésiter (ne savait-elle pas bien, hélas, où avait eu lieu le combat meurtrier de la veille?), elle se dirigea vers l'endroit où gisait le corps de Polynice.

Sur sa robe blanche elle avait revêtu une manteau sombre, qui confondait sa silhouette avec la nuit. Elle marchait à pas si légers que le trottinement d'une musaraigne était plus perceptible. Un moment, en approchant du corps, elle s'arrêta : deux ombres se tenaient debout dans la plaine. C'étaient celles des gardiens que Créon avait postés près du cadavre pour empêcher qu'on ne le dérobât pendant la nuit.

Ces gardiens allaient-ils donc veiller ainsi longtemps? Le cœur d'Antigone battait à l'étouffer. Mais bien vite elle respira : s'encourageant l'un l'autre au repos, les deux hommes s'assirent sous un bouquet d'oliviers et, pour abréger la longueur de la nuit, burent à même une outre pansue qu'ils avaient apportée, puis, se couchant sur le sol, ils fermèrent les yeux.

Antigone s'approcha alors du corps de son frère,

et, à genoux, se pencha vers la face si pâle. Le regard vitreux était tourné vers le ciel. La jeune fille appuya sa main contre la terre; elle était dure et séchée de soleil : jamais les faibles muscles d'une femme ne parviendraient à la creuser. Et les instants passaient.

Silencieusement, Antigone accomplit les rites funéraires. Trois fois, du cratère qu'elle avait emporté, la poussière tomba en libations aux divinités infernales sur l'homme immobile. Puis, fouillant toujours le sol à l'aide du vase d'airain, elle enfouit sous une mince couche d'humus ce corps de guerrier. Haletante, épuisée de son effort, elle ne s'arrêta que lorsqu'il fut entièrement recouvert, à l'abri de l'avidité des bêtes de proie. Le jour paraissait; les gardiens allaient sortir de leur sommeil d'ivresse; Antigone s'éloigna.

Créon, en apprenant par les gardiens, honteux de leur manque de surveillance, que les honneurs funèbres avaient été rendus au cadavre de son ennemi, entra dans une colère effroyable, et peu s'en fallut qu'il ne fît payer cher à ses serviteurs leur sommeil inopportun. Il commanda d'enlever au corps de Polynice son linceul de terre et il aposta la nuit suivante plusieurs soldats avec ordre de se saisir de tous ceux qui tenteraient de s'approcher.

Antigone, trompée par le silence qui régnait dans la plaine, crut pouvoir aller parfaire sa besogne de la veille; les gardiens semblaient plongés dans la torpeur; la jeune fille s'avança. Mais quand elle vit

de nouveau exposé à l'air ce corps où la putréfaction commençait son œuvre, la douleur la saisit. Pleurant, gémissant tout haut, elle se laissa tomber sur le sol.

Des mains brutales la saisirent.

– Je suis perdue, pensa-t-elle.

Mais elle ne résista pas. Un immense découragement s'était emparé de sa pensée. Sans un geste, sans un mot, elle se laissa conduire devant Créon.

– Créature indigne, qui désobéis à ton roi! s'écria celui-ci. Quoi, tu donnes un tombeau à l'ennemi de ta ville? Tu as osé violer ses lois?

– C'est que Zeus ne les a point faites, répondit Antigone d'un ton lassé mais calme, elles ne peuvent donc l'emporter sur les lois immuables de la nature que respectent les Dieux eux-mêmes.

– Tu es bien la fille de cet Œdipe au caractère inflexible, reprit Créon. Mais sache-le : le cheval le plus indompté trouve son frein.

– La mort seule me courbera, fit simplement Antigone.

Elle avait fermé les yeux, attendant vaguement le coup mortel; une voix près d'elle la tira de son immobilité : Ismène tendait les bras à sa sœur. Son visage était pâle et ses yeux pleins de larmes.

– Ismène, fit Créon d'une voix dure, je t'ai fait venir pour te confronter avec cette misérable. Le trouble dont tu as fait preuve depuis hier montre que tu connaissais et que tu as peut-être aidé son crime. Que dois-je croire? Réponds.

– Antigone est-elle menacée de mort? demanda Ismène.

– Oui.

– Alors, je suis coupable aussi.

– Ce n'est pas vrai! cria Antigone. De quel droit, ô ma sœur, viens-tu prendre ta part du supplice quand tu m'as laissée seule dans la tâche? Je ne te permets pas de te condamner ainsi. Vis, Ismène. Toi qui as respecté la volonté des vivants, reste avec les vivants. Je n'ai songé qu'aux morts, je vais avec les morts.

– Que ferais-je sans toi, ma sœur? fit Ismène en pleurant.

Autour des jeunes filles, les rudes soldats du tyran retenaient leurs larmes avec peine. Créon fronça les sourcils :

– Je pense, dit-il, que l'une de ces jeunes filles a perdu l'esprit et que l'autre est née insensée.

– O Créon, fit Ismène en tournant vers lui son visage implorant, pardonne à ma sœur. N'oublie pas qu'elle est la fiancée de ton fils. Songe à la douleur que tu vas causer à Hémon. Aie pitié!

Créon regarda les jeunes filles avec froideur.

– Mon fils m'obéit, dit-il. Son cœur ne bat que si je le permets. Gardes, qu'on aille le chercher. Je veux lui montrer moi-même, entourée de gardes et promise au supplice, celle qui a osé me braver.

Ismène se jeta en pleurant aux pieds du tyran. Quoi, la faible lumière qui brillait encore dans la maison d'Œdipe, sur la fin de sa race, allait-elle aussi

s'anéantir? Les sanglots de la jeune fille retentissaient lugubrement, mais ils ne troublèrent ni l'impassible Créon, ni Antigone qui regardait ses bourreaux avec fermeté.

Des pas rapides se firent entendre sur les dalles de la salle voisine. Salué par les gardes, Hémon parut sur le seuil et s'approcha du trône de son père.

Son visage avait la pâleur de la mort et un léger tremblement l'agitait tout entier; pourtant ses yeux ne se portèrent pas un instant sur sa fiancée, ni sur Ismène. On eût dit qu'il se trouvait en présence de deux étrangères et qu'il était indifférent au terrible drame qui se jouait dans le palais.

– Viens-tu en ennemi, ô mon fils? demanda Créon dont la voix dure s'adoucit pour parler à son unique enfant. Ou, quoi que je fasse, respecteras-tu la volonté de ton père?

– Je la respecterai, fit Hémon simplement.

Créon regarda les deux sœurs avec une joie farouche.

– Mais, reprit le jeune homme dont les yeux bruns eurent un éclair vite réprimé, il est impossible, ô mon père, que toi tu songes à braver la volonté de Thèbes. Ignores-tu ce que disent les citoyens? Ils plaignent bien haut la fille d'Œdipe, ils la louent d'avoir voulu ensevelir son frère mort en combattant, et ils te blâment de ta sévérité. Père, je suis bien jeune pour oser te conseiller. Cependant, je ne puis te laisser commettre un tel crime sans te dire qu'une autre mort suivra la mort d'Antigone. Rien ne m'est plus

à cœur que ta gloire et ce serait une flétrissure pour ta gloire que de te laisser emporter par la colère.

Créon s'était levé de son trône, palpitant.

– Tu me menaces? cria-t-il à son fils, tu me conseilles? Sors d'ici. Sache bien qu'aucune prière ne peut fléchir ma volonté. J'avais ordonné. Cette jeune fille m'a désobéi, et je dois me montrer d'autant plus sévère que je ne veux point me parjurer aux yeux de mon peuple. Ce n'est pas parce que le coupable est de ma famille qu'il est moins coupable. Hors d'ici! ou elle mourra devant toi.

Hémon chancela. Un instant il hésita, mais le visage de son père avait une expression si implacable qu'il fit un pas en arrière. Déjà un garde élevait au-dessus de la tête d'Antigone son large glaive.

– Que les Dieux soient avec toi, Hémon, murmura la jeune fille en fermant les yeux.

Hémon jeta un cri déchirant et s'enfuit. D'un geste, Créon commanda au garde de remettre son glaive au fourreau.

– Ce n'est pas ainsi qu'elle doit mourir, fit-il. Son sang ne souillera point ce palais, ni la ville. Holà, soldats, entourez la captive. Menez-la, à travers Thèbes, jusqu'à la tour en ruines qui domine la cité et dont il ne reste plus que les fondements. Là, vous la descendrez dans ce cercueil de pierre; vous lui donnerez une urne pleine d'eau et un gâteau de froment, afin que la mort ne vienne que lentement pour elle. et que l'expiation de son audace soit plus longue.

Elle mourra de faim dans ces ténèbres et ce silence. Et ainsi, son supplice apprendra à tous que, lorsque le roi commande, il faut obéir.

Ismène poussa un faible gémissement; elle se cramponna aux genoux de Créon.

– Doit-elle partager le supplice? demanda un garde.

Créon eut un regard pour la pâle jeune fille prosternée à ses pieds.

– Non, dit-il. Qu'on l'enferme dans le palais. Sa sœur est seule coupable.

Puis, se tournant vers Antigone :

– Tu ne me demandes pas grâce, reprit-il, cœur indomptable? Es-tu donc si satisfaite de penser qu'en mourant ton frère t'a tuée?

Antigone fixa sur le tyran ses yeux limpides et fiers.

– Je sais qu'il faut obéir aux lois, fit-elle. Mais les lois des morts ont parlé dans mon cœur plus haut que celles des vivants. Je savais ce à quoi je m'exposais; rien pourtant n'aurait pu m'empêcher de faire ce que j'ai fait, car il s'agissait de mon frère. Même pour un époux, même pour un enfant je n'aurais pas enfreint ainsi la loi de la cité. Car on peut avoir un autre époux, un autre enfant, mais jamais un autre frère ne me serait né, ô mon père, ô ma mère, ombres diaphanes du royaume d'Hadès!

La voix de la jeune fille sombra dans une plainte; elle mit sur son visage ses deux mains enchaînées, puis, sans plus de résistance, se laissa emmener.

Créon était monté à cheval; Antigone fut placée sur un char et au milieu du silence épouvanté de la ville, le cortège se dirigea vers le lieu du supplice.

Créon regardait les groupes avec menace, comme si ces hommes qui s'assemblaient ici et là avaient comploté de lui enlever sa victime. Mais nul cri de révolte ne se faisait entendre. On plaignait Antigone, on pleurait sur sa fin si prompte; cependant, l'autorité de Créon courbait trop les Thébains pour que leur pitié pût se faire jour plus ouvertement que par des regards et des soupirs furtifs.

– Pauvre jeune fille, murmurait-on quand, le cortège passé, on ne craignait plus d'être entendu, mourir dans la fleur de son âge et de sa beauté, sans avoir connu la douceur de l'hymen ni l'orgueil de la maternité... Hélas! en quoi a-t-elle offensé la justice des Dieux pour subir un sort semblable à celui de tant de grands criminels? Hélas! pleurons sur le tragique destin de celle qui fut la fiancée d'Hémon.

A la nuit tombante, Créon regagna la ville. Sa vengeance était satisfaite, pourtant il n'éprouvait pas l'âpre joie à laquelle il se serait attendu. L'absence de son fils l'inquiétait aussi. Comment Hémon supporterait-il la nouvelle de la mort d'Antigone? Il n'avait rien fait pour entraver la volonté paternelle et n'avait pas paru au lieu du supplice. Mais une telle douleur le laisserait-elle sans un mot?

Des gardes étaient restés près de la tour dans les profondeurs de laquelle avait été descendue la fille

d'Œdipe; ils avaient pour mission d'empêcher toute approche, toute tentative de délivrance.

– Où est Hémon? se demandait Créon en jetant autour de lui, à chaque instant, des regards inquiets.

Soudain il tressaillit et arrêta son cheval : une ombre se dressait devant lui. C'était celle du devin Tirésias qui, appuyé sur l'épaule de l'enfant qui lui servait de guide, s'était placé sur la route du roi de Thèbes.

– Ah! c'est toi, Tirésias, dit celui-ci d'une voix frémissante. Que veux-tu de moi? Et pourquoi demeures-tu ainsi sans mot dire?

– Il arrive à tous de faillir, fit le vieillard d'un ton solennel, mais si celui qui a failli persiste dans son erreur, c'est un fou; ne sois pas ce fou, ô Créon. Écoute-moi.

Créon s'inclina avec respect.

– J'ai toujours suivi tes conseils, ô sagesse, dit-il, et toujours je me suis applaudi de les avoir suivis. Dans les cris des oiseaux, dans le battement de leurs ailes, dans la graisse qui fume et pétille sur la cendre chaude, tu sais lire le destin des hommes, c'est pourquoi tu es respecté de Créon, ô Tirésias.

– Eh bien, reprit le vieux devin avec force, puisque ma science t'a convaincu déjà, qu'elle te convainque encore. Ou sinon... Ne refuse pas plus longtemps au fils d'Œdipe la sépulture que réclame sa vaillance. Les chiens et les oiseaux de proie se disputent son cadavre. Arrache-le à cet ignominieux destin.

Créon éclata d'un rire sardonique plein de haine.

– Je ne me soucie pas de mon ennemi, cria-t-il. Tais-toi donc si tu ne veux pas m'irriter. Sans doute t'a-t-on payé pour te faire me donner ce conseil. Combien as-tu reçu, Tirésias? Car la race des devins est l'amie de l'argent.

Tirésias leva bien haut son front auréolé de cheveux blancs.

– Ne parle pas ainsi, dit-il d'une voix lente et triste. L'argent me corrompt-il donc quand je t'annonce ceci : le temps est proche où ta demeure retentira de lamentations. Les Erinnyes te dresseront des embûches; tu n'éviteras pas leur colère. Tes mains sont rougies du sang familial. A cause de toi, l'âme d'un vaillant guerrier erre sans paix, sans avoir pu trouver le repos honoré du sépulcre. O Créon, tu payeras ces crimes par tout ce que tu as de plus cher.

L'accent de Tirésias était tel que le roi se mit à frissonner. Il voulut interroger le vieillard sur ces menaçantes paroles, mais déjà le devin et l'enfant, son guide, s'éloignaient. Créon demeura un instant immobile et silencieux. Ses yeux erraient avec anxiété sur les frêles silhouettes qui s'enfonçaient dans la nuit et sur ses serviteurs qui chuchotaient entre eux.

– Que faire ô Dieux, que faire? dit-il tout haut, plein d'angoisse.

Un vieux serviteur s'approcha. Il avait vu naître Créon et ne l'avait jamais quitté.

– Daignes-tu demander un conseil à ton esclave, ô

roi? fit-il. S'il en est ainsi, écoute Tirésias, je t'en supplie. Car depuis que mes cheveux noirs sont devenus blancs, il n'a jamais rien prophétisé qui ne fût vrai.

– Ainsi, dit le roi avec effort, il faudrait, pour empêcher les malheurs qui me menacent, que j'arrache Antigone, cette morte vivante, à son sépulcre, et que je donne un tombeau à celui qui gît délaissé? Faire cela, moi, moi!

– Le temps presse, fit ardemment le serviteur. Et les châtiments envoyés par les Dieux ont des pieds rapides. Hâte-toi.

Créon hésitait, partagé entre la crainte et son ressentiment. Enfin, il se décida.

– J'obéirai, dit-il d'une voix brusque, j'obéirai à ce qui est l'ordre des Dieux, à ce que je ne puis méconnaître. Je renoncerai à ma vengeance. Holà, vous tous, apportez des torches et courons à la plaine élever un tombeau à Polynice. Puis...

Créon fit tourner bride à son cheval. Derrière lui couraient serviteurs et soldats; la plaine du combat où gisait le cadavre du fils d'Œdipe s'illumina de lumière. Au bord de la fosse que les esclaves creusaient à grands coups de pioche dans la terre dure, le tyran de Thèbes regardait, pâle et angoissé. Ces pauvres restes que les vautours et les chiens déchiquetaient la veille furent pieusement enfermés dans un linceul et offerts à la flamme fumeuse d'un brasier fait de jeunes rameaux de myrte. Un tertre fut élevé au-dessus des cendres.

Créon, à mesure que passaient les instants, sentait une impatience et une anxiété grandissante lui étreindre le cœur. Quand le dernier chant funèbre monta en l'honneur de Pluton vers le ciel de la nuit, il ne put se contenir davantage.

– A la tour! cria-t-il. Et qu'Antigone vive!

Et de nouveau, sur la terre obscure, le galop de son cheval mit son bruit précipité.

– O roi, cria soudain dans l'ombre une voix lugubre, où cours-tu si vite? Tu n'arracheras pas ton fils au tombeau.

– Mon fils? balbutia Créon tremblant.

Il était parvenu à la tour en ruines. Avec des leviers ses serviteurs arrachèrent la dalle qui fermait le caveau où, quelques heures auparavant, Antigone avait été emmurée. Créon se pencha et poussa un cri terrible : aux pieds de sa fiancée morte, Hémon, le cœur percé de son propre glaive, gisait livide et sanglant. Ses yeux sans regard semblaient faire peser sur son père un reproche muet et terrible.

La nuit s'emplit de clameurs désespérées. Créon, serrant dans ses deux mains son front qui le brûlait, s'éloigna en chancelant, insensible à ce qui l'entourait. Une seule pensée le soutenait, l'obligeait à marcher. Il songeait que sur le seuil du palais, il allait trouver cette femme, cette mère qui attendait et qu'il lui faudrait raconter la chose épouvantable, la mort de l'enfant, leur unique orgueil.

Mais nul n'attendait sur le seuil. Le palais semblait

vide. Créon s'arrêta, les yeux hagards. Autour de lui, les serviteurs, haletants de leur course rapide, demeuraient sans un mot.

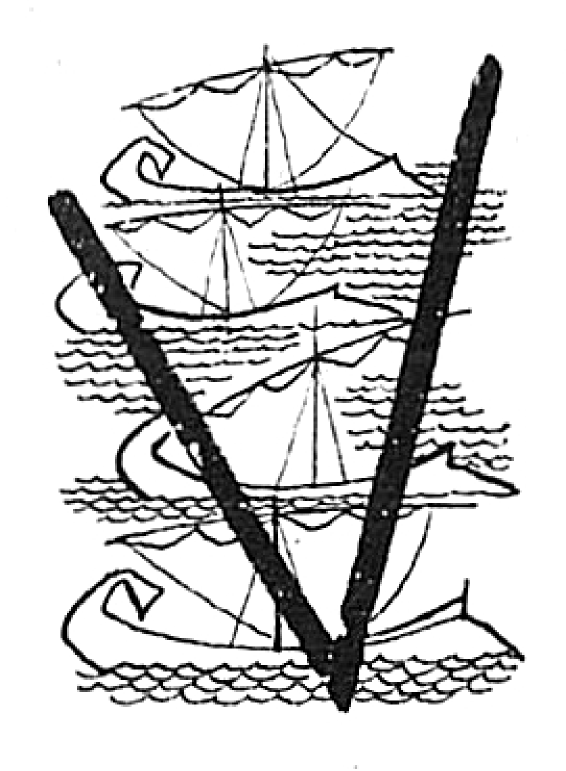
Lentement, le roi de Thèbes franchit ce seuil désert et silencieux. Et alors, il comprit que les Dieux ne l'avaient pas frappé à demi et que la malédiction d'Œdipe ne laissait plus un seul refuge à sa douleur : la mère d'Hémon était morte elle aussi. Le poignard dont elle s'était percé le cœur avait roulé, sanglant, au pied de l'autel des ancêtres, des protecteurs séculaires du foyer. Le dernier cri de cette mère mourant de la mort de son fils avait été une imprécation contre le tyran impitoyable.

Créon soupira; la folie tournoyait dans son cerveau; elle aussi montrait sa vie à venir comme une route aride où il allait marcher sans trêve et sans espoir, seul avec ses remords; ses jambes plièrent sous lui et il s'abattit, inconscient, entre les bras de ses serviteurs.



EURIPIDE

Iphigénie à Aulis



IENS! fit Agamemnon à voix basse en soulevant la toile de la tente où dormaient ses esclaves.

– Que veux-tu, grand roi? répondit l'un de ceux-ci, un vieillard un peu courbé, qui se leva aussitôt et frotta ses yeux ensommeillés.

Il sortit en hâte de l'abri et contempla avec étonnement le roi d'Argos dont les premières lueurs de l'aube rosissaient la silhouette majestueuse. Qu'avait donc Agamemnon en ce matin si pareil à tant d'autres matins? Un instant le serviteur, en entendant l'appel de son maître, avait espéré recevoir l'ordre du départ. Depuis trois mois que les vaisseaux des Grecs étaient arrêtés dans la passe d'Aulis par le manque de vent,

depuis trois mois que chaque jour l'armée entière s'interrogeait sur ce caprice des Dieux, qui lui fermait la route de la mer vers la lointaine Troie, toujours en s'endormant, chacun, des rois jusqu'aux esclaves, s'était dit qu'à son réveil un cri le saluerait :

– Le vent!

Mais les lendemains étaient pareils aux veilles : sur la mer sans murmure ne passait aucune brise.

Agamemnon secoua tristement sa tête ceinte d'un ruban de pourpre.

– Non, dit-il, répondant à la question muette du vieillard, les Dieux ne se laissent pas attendrir par nos prières. Et ce que j'ai à te dire, ce n'est pas le roi des rois qui te le dit, c'est un homme au cœur souffrant, déchiré... Écoute. Tu étais au service de Tyndare. Tu as suivi chez moi sa fille Clytemnestre lorsqu'il me l'a donnée comme épouse. Tu nous es attaché.

– Certes, seigneur, dit le vieux serviteur avec émotion. C'est moi, qui, avant tous, ait fait faire à tes enfants leurs premiers pas. Mais tu parles de souffrance, ô mon roi, et je la lis sur ton visage. Cette nuit, quand tout dormait, la lueur d'une torche veillait dans ta tente. Quelle est donc la cause de tes soucis?

– Tu vois cette lettre, dit Agamemnon en tendant au vieillard des tablettes en bois de pin alourdies de son sceau, porte-la à Argos, mais en secret. Que nul ne puisse t'apercevoir. Tu remettras ma missive à la reine Clytemnestre. Et comme elle pourrait s'étonner de recevoir un contre-ordre à ce que je lui mandais

avant-hier, dis-lui bien que seule compte ma lettre d'aujourd'hui. Dis-lui que l'union d'Iphigénie et d'Achille, le fils de Thétys, est remise à des temps plus propices et si déjà ma fille est en route, je t'ordonne de faire tourner bride aux chevaux de son char et de les ramener dans Argos.

– Mais, osa dire le serviteur, le glorieux Achille ne va-t-il pas s'irriter d'apprendre que son mariage avec ta fille est retardé?

– Achille n'est pas même au courant de ces projets de mariage, soupira Agamemnon. C'est une feinte que mon frère Ménélas m'avait conseillée pour appeler Iphigénie à Aulis. Tu t'étonnes? Mais c'est que tu ignores la réponse que le devin Calchas nous fit au nom de la déesse Artémis, à moi, à Ulysse et à Ménélas. Il nous dit : « Pour que les vents soufflent de nouveau sur l'Aulide et qu'ils gonflent les voiles de vos vaisseaux jusqu'à Troie, il faut que le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, coule sur l'autel de la déesse. Sinon, jamais vous ne pourrez aller venger l'injure faite à l'un de vous. » Comment ai-je pu me laisser arracher par Ménélas la promesse de faire venir mon enfant dans cette Aulis qui doit lui être fatale? Je l'ai fait cependant. Mon frère, pour me convaincre, a invoqué le serment que se firent naguère tous les prétendants à la main d'Hélène. Nous nous étions juré que quel que fût l'époux qu'elle choisirait, tous nous nous unirions pour défendre son foyer. Le choix d'Héléne tomba sur Ménélas. Puis Pâris le Troyen enleva Hélène.

Et presque toute la Grèce se leva pour défendre la cause de l'époux abandonné. Tant que je n'ai eu à apporter à cette tâche que mes biens, mes vaisseaux, mes soldats, j'ai été le premier à crier : « sus à Troie ». Mais on me demande ma fille, ses quinze ans, sa beauté, sa tendresse, tout ce qui fait mon orgueilleuse joie. Je ne puis accorder un tel don. Mon serment de naguère, je l'enfreindrai. Mon cœur se fond de douleur à la pensée de perdre ma fille et d'être son bourreau. Tu sais maintenant mon tourment. Pars vite. Le jour se lève. Sache convaincre Clytemnestre de ne pas quitter Argos.

Le vieux serviteur, tout tremblant du secret qu'il emportait, s'éloigna aussitôt. La campagne s'animait déjà. Des groupes de femmes et de jeunes filles, curieuses d'apercevoir le plus célèbre des chefs grecs — Achille, les Ajax, Diomède, les Atrides — se pressaient vers le camp. Parfois l'une d'elles questionnait ce vieillard, qui passait si vite, mais celui-ci ne s'arrêtait pas. Son dévouement pour la reine d'Argos lui faisait oublier la rapide lassitude de l'âge. Il fallait qu'il arrivât assez tôt pour empêcher l'odieux sacrifice.

— Où cours-tu si vite, vieillard? demanda à ce moment une voix rude et hautaine. Et Ménélas, le roi de Lacédémone, saisit le messager par le bras.

Dans la nuit, il avait épié son frère et il l'avait vu, avant le jour, confier une lettre à son serviteur. Rejoindre celui-ci avait été pour Ménélas un jeu d'enfant. Avant que le vieillard ne fût revenu de sa surprise, la

missive d'Agamemnon avait changé de main. Il se précipita vers Ménélas, suppliant, s'accrochant à lui, les yeux pleins de larmes.

Le roi de Lacédémone ne se laissa pas arrêter par ces cris; il fit sauter le sceau qui retenait les tablettes et lut :

— Ah! s'écria-t-il — et ses dents grincèrent rageusement, mon frère revient sur sa promesse et veut désobéir aux Dieux! Quelle heureuse idée j'ai eue de me méfier de son courage! Je veux le féliciter de ses adroits mensonges et de l'intérêt qu'il me témoigne.

Ménélas secoua ses longues boucles blondes avec colère et marcha à grands pas vers la tente d'Agamemnon. Le vieux serviteur le suivait en gémissant, tentant parfois de lui reprendre sans succès la missive dérobée.

— Quels sont ces cris? demanda Agamemnon en voyant son frère apparaître au seuil de sa tente.

Il pâlit, il avait reconnu sa lettre entre les mains de Ménélas.

— Où as-tu pris cela? s'écria-t-il, les sourcils froncés. Quoi, tu n'as pas craint, impudent, de briser le cachet!

— Non, fit Ménélas avec ironie, puisque cela m'a permis de connaître ton âme sans fermeté, sans fidélité, ton âme qui ne sait être que platement ambitieuse. L'as-tu assez cherché, ce commandement de l'armée grecque! As-tu été assez persuasif pour convaincre tous les rois que le sort d'Hélène et la gloire de la Grèce

étaient intimement liés! Tu quêtais les bonnes volontés, les enthousiasmes de telle façon que j'ai été dupe de ton affectation de tendresse fraternelle. Ce que tu voulais, ce n'était ni mon bonheur, ni ma vengeance, c'était la satisfaction de ton ambition. Être le roi des rois!... Quand nous sommes arrivés à Aulis, tu t'es montré le plus désolé, le plus impatient de nous tous. « Que faire pour fléchir les Dieux?... » répétais-tu. Tu avais tellement de hâte de remplir du bruit de tes armes la terre de Priam! Le sacrifice qui t'était demandé, tu l'as accueilli d'abord sans trop te faire prier; et tout à coup tu fais volte-face. Est-ce avec aussi peu de fermeté de cœur que tu te crois capable d'exercer le pouvoir suprême et de commander aux rois? Les puissants de la terre ne peuvent obéir à leurs sentiments comme le commun des hommes. Ils ont d'autres devoirs. Pauvre Grèce, comme les Barbares vont rire de toi!

Les reproches et les sarcasmes de Ménélas blessaient le roi d'Argos jusqu'au cœur, mais la pensée de sa fille se dressa devant lui et il répondit avec calme :

— Ne méprise pas tant la faiblesse de mon cœur, toi qui ne rougis pas de pleurer une femme qui t'a fui. Remercie plutôt les Dieux de t'avoir délivré d'une compagne indigne. Ce n'est pas pour t'aider à la ravoir et à te venger que je désolerai mon foyer, que je tuerai mon enfant préférée.

— C'est donc là toute l'amitié que tu as pour moi? cria Ménélas frémissant de fureur. Et tu te dis mon frère! Que me feront alors mes ennemis?

– Je veux bien t'aider, reprit Agamemnon d'un ton plus doux, mais non pas au prix de mon bonheur, non pas en versant le sang de ma fille innocente pour ta femme coupable.

Ménélas allait répliquer, quand le bruit d'un pas rapide vint l'interrompre. Un messager haletant accourait vers Agamemnon.

– Grand roi, fit-il en portant respectueusement la main à son front, à ses lèvres et à son cœur, la reine me suit avec la princesse Iphigénie et le petit Oreste. Dès la réception de ta lettre elle a quitté Mycènes, et son char, traîné par de blanches cavales, est tout près d'ici. Avec ses femmes, elle se repose un instant près de la source avant d'entrer au camp. Déjà toute l'armée connaît l'arrivée de ta fille et elle se porte à sa rencontre. On parle de son union et on se demande quel est l'heureux prince à qui tu la destines. Seigneur, tous se réjouissent du futur hymen...

Le messager eût pu parler longtemps encore, Agamemnon l'écoutait dans un silence fait d'écrasement. Ménélas commanda d'un signe au soldat de s'éloigner, puis il s'approcha de son frère. La pitié avait remplacé la colère sur son visage. Il prit la main d'Agamemnon.

Celui-ci parlait comme en rêve, d'une voix sourde et hachée :

– L'ambition! disait-il. Oh! comme elle m'a pris au piège, mais pourquoi m'a-t-elle laissé mon cœur! Je voudrais pleurer, moi le roi qui ne doit pas pleurer. Mon enfant! mon enfant! Je vais donc te jeter entre

les bras du sombre Hadès! Tu me diras : « Pourquoi me tuer, père? » O Dieux, tu me diras cela. Et mon petit Oreste, de ses balbutiements me semblera s'unir à toi pour me supplier. Mon enfant!

Les larmes roulaient sur ses joues pâles. Ménélas pleurait aussi.

– J'en jure par Atrée qui nous donna la vie, ô mon frère, dit-il, tu n'as plus rien à craindre de moi. Je rétracte mes paroles de tout à l'heure. Je m'imagine être à ta place; non, ne tue pas ton enfant. Je ne suis pas le bourreau de mon frère. Pour Hélène, pour mon mauvais génie, je n'irai pas sacrifier un ami précieux, le dernier à qui je puisse faire du mal. J'ai parlé comme un jeune homme insensé jusqu'à présent, je n'avais pas compris ce que c'est que de tuer ses enfants! Ne pleure pas, mon frère, je ne te demande plus rien de cela.

Agamemnon essuya ses yeux. Il regarda Ménélas avec tristesse et reconnaissance.

– Sois loué, fit-il, de ton affection fraternelle. Mais le destin est inéluctable et le sang de ma fille ne peut plus être épargné. Toute l'armée des Grecs est rassemblée et Calchas divulguerait les oracles parmi les troupes, s'il me voyait faire reprendre à Iphigénie le chemin d'Argos. Toute cette engeance de devins est une plaie. De plus Ulysse, l'homme rusé et ambitieux par excellence, dressera tous les Grecs contre nous. N'oublie pas qu'il connaît l'oracle rendu par Calchas, qu'il sait que, tout d'abord, je l'ai accepté. Oserais-tu résister

à toute la Grèce coalisée? Nous verrions nos villes prises d'assaut, ravagées. C'est impossible. Je ne puis t'entraîner dans une pareille ruine. Je suis acculé au malheur. Frère, je te supplie seulement d'empêcher que Clytemnestre n'apprenne le terrible arrêt de la Déesse avant que j'aie livré mon enfant au bourreau.

Ménélas étreignit son frère et sortit de la tente. Une foule de soldats, d'habitants d'Aulis se pressait dans le camp avec des rumeurs de joie et d'admiration. Le char de la reine de Mycènes arrivait près des tentes des Argiens.

La reine était radieuse de joie. L'orgueil d'unir sa fille au fils d'une déesse, à un guerrier aussi réputé que le jeune Achille, la transportait. Iphigénie n'était pas moins heureuse, mais elle cachait son joli visage empourpré de confusion derrière le voile qui couvrait ses boucles brunes.

Clytemnestre sourit à la foule, puis se tournant vers ses serviteurs :

– Portez dans les tentes, leur dit-elle, les présents que j'apporte pour la dot de la fiancée. Aidez ma fille à descendre; les chevaux sont fougueux, tenez-vous à leur tête. Et toi, nourrice, prends bien garde d'éveiller mon doux enfant, mon petit Oreste, qu'a bercé le roulement du char. Oh! ma fille, quel charmant et joyeux accueil; il est de bon augure pour ta félicité à venir. Mais voici ton père; allons le saluer et lui rendre grâce d'avoir accordé ta main au fils de la déesse des ondes.

– Mère chérie, fit vivement Iphigénie, ne sois pas fâchée que je te quitte pour courir au-devant de mon père. Il y a si longtemps que je ne l'ai embrassé.

– Va, mon enfant, dit la mère en déposant un tendre baiser sur le front de la jeune fille, tu as raison, cours embrasser ce père si chéri et si bon.

Iphigénie, légère comme la brise, avait couru à Agamemnon qui, escorté de Ménélas, s'avançait vers les voyageuses.

– O père, quelle joie de te voir! fit-elle en se suspendant à son cou. Que tu as bien fait de m'appeler près de toi!

Agamemnon frissonna sous les baisers de sa fille. Il la serra contre son cœur en étouffant un sanglot. Mais malgré le sourire qu'il s'efforcait de garder sur ses lèvres, le regard de ses yeux était si triste, si chargé d'angoisse, qu'Iphigénie s'en aperçut. Elle se pressa plus fort contre son père.

– Qu'as-tu, père? dit-elle. Pourquoi ce front soucieux? Et pourquoi, pourquoi ces larmes?

– Bien longue est la séparation qui s'apprête pour nous, ma bien-aimée.

Iphigénie se méprit au sens de ces mots; elle eut un délicieux sourire et répondit en rougissant :

– Je ne sais pas ce que tu veux dire, père chéri. Ou du moins je ne le sais... qu'un peu. Mais, dis-moi, la traversée que tu vas entreprendre après m'avoir quittée t'emmènera-t-elle bien loin?

Cette voix si douce tordit le cœur paternel.

– Une traversée t'attend, toi aussi, balbutia Agamemnon.

– La ferai-je seule? demanda la jeune fille avec timidité.

Le roi d'Argos la regarda comme si déjà la mort la lui avait prise.

– Seule, toute seule, dit-il d'une voix déchirante. O mon enfant, mon enfant!

Les sanglots le secouaient. Iphigénie se troublait devant une telle douleur, mais elle l'attribuait à cette union qui l'emporterait loin du père qu'elle aimait. Elle redoubla ses baisers comme pour le payer d'avance de tant de jours où elle ne l'embrasserait pas. Enfin Agamemnon reprit assez d'empire sur lui-même pour écarter doucement sa fille.

– Va te reposer sous ta tente, commanda-t-il. Il faut, avant notre départ pour la Phrygie, que nous offrions un sacrifice en ces lieux. Plus tard nous reprendrons cet entretien.

Et tandis qu'Iphigénie gagnait l'abri de la tente où l'avaient précédée ses femmes, Agamemnon se tourna vers Clytemnestre, qui le regardait avec une surprise inquiète.

– O fille de Léda, fit-il, ne sois pas étonnée de mon émotion. Je vais me séparer de mon enfant, et malgré l'honneur et l'avantage de l'alliance qui se prépare pour elle, je ne la perds pas moins...

Il s'interrompit : sa voix s'étranglait dans sa gorge.

– Certes, dit doucement Clytemnestre. Je pleurerai

le départ de notre fille, moi aussi, mais si elle est heureuse, que souhaiter de plus? Nous savons la noble origine d'Achille, la sage éducation qui lui fut donnée par le centaure Chiron, et sa valeur. Tout cela est rassurant. Quand aura lieu l'hymen? As-tu déjà offert à la déesse le sacrifice qui doit le précéder?

– Pas encore, balbutia Agamemnon, dont les regards fuyaient ceux de sa femme.

– Quand donneras-tu le festin nuptial? reprit celle-ci. Et moi, où donnerai-je le repas réservé aux femmes?

Agamemnon regarda Clytemnestre presque durement.

– Ne t'occupe de rien, dit-il, et retourne dans Argos. C'est moi qui me charge de tous les détails du mariage.

Clytemnestre, habituée pourtant à obéir, eut un cri indigné.

– Comment! dit-elle, ce n'est pas moi qui, selon l'usage ancien, élèverai le flambeau d'hyménée au-dessus de mon enfant? Non? Pourquoi? N'ai-je pas le droit d'assister, moi la mère, aux noces de ma fille?

– Pars à l'instant, reprit Agamemnon d'un ton de commandement sans réplique. Tes autres filles sont seules dans Argos. Va les rejoindre.

Clytemnestre joignit les mains avec supplication, mais déjà Agamemnon s'éloignait après un regard sévère. Cependant, si la reine avait pu lire dans ce cœur déchiré, elle n'eût pas accusé son époux d'odieuse tyrannie.



« Arrête, reprit Clytemnestre... » *Page 129.*

Elle allait rentrer dans sa tente, quand un bruit de pas la retint sur le seuil : Achille, accompagné d'une troupe de ses Myrmidons, s'avançait vers la tente du roi d'Argos. Impatienté de la trop longue attente de l'armée grecque dans Aulis, il venait reprocher aux Atrides leur lenteur dans les décisions. En apercevant Clytemnestre, il s'arrêta surpris. La présence de cette femme, dont la beauté pleine de majesté et de fierté disait qu'elle n'était pas une esclave, l'étonnait dans ce camp plein de soldats en armes.

— Qui es-tu? demanda Clytemnestre. Peut-être le noble fils de Thétys et de Pélée. Je suis, moi, la fille de Léda, l'épouse d'Agamemnon.

Achille salua la reine d'Argos avec respect et fit trois pas pour se retirer.

— Arrête, reprit Clytemnestre en lui tendant la main. Je suis heureuse de te voir, ô toi, le futur époux de ma chère Iphigénie.

— Moi? s'écria Achille interdit. Moi, l'époux de ta fille? Que veux-tu dire? Jamais les Atrides ne m'ont parlé de cet hymen.

— Comment? fit Clytemnestre au comble de la surprise. Tu ignorais ces projets? Mais c'est impossible! Ai-je donc été indignement abusée?

— Peut-être quelqu'un s'est-il plu à se jouer de nous deux, s'écria le bouillant Achille, indigné.

— Seigneur, fit à ce moment une voix basse et émue, par grâce écoute-moi.

Achille et Clytemnestre regardèrent du côté d'où

venait cette voix : un vieil esclave que la reine d'Argos reconnut aussitôt, sortait avec précaution d'une des tentes du cantonnement d'Agamemnon.

– Pardonne-moi, vaillant guerrier, reprit le vieillard après s'être courbé humblement, d'oser t'adresser la parole. Je suis esclave, mais j'aime mes maîtres et je me refuse à laisser couler leur sang sans appeler à leur aide. Me reconnais-tu, ô maîtresse?

– Oui, dit Clytemnestre, que l'émotion du vieillard faisait frissonner sans qu'elle sût pourquoi, tu es un vieux serviteur de ma famille. Mais tu parles d'un meurtre?... Explique-toi vite.

– Eh bien, dit l'esclave dont les yeux se remplirent de larmes, sachez... ô Dieux, n'empêcherez-vous pas ce crime?... Sachez que, tout à l'heure, le roi Agamemnon va égorger sa fille de sa propre main. Oui, poursuivit-il, tandis que Clytemnestre, défaillante, les yeux démesurément ouverts et la bouche béante d'horreur, tendait vers l'azur ses mains convulsives, la déesse Artémis demande la mort d'Iphigénie. A ce prix seulement elle fera souffler des vents propices pour emporter les Grecs aux rivages de Phrygie. Et c'est pour te faire amener ta fille à Aulis, ô reine, que ton époux a prétexté ce projet d'union. Oui, l'autel est dressé, paré d'offrandes et le prêtre attend, mais c'est pour un sacrifice et non pour un hymen.

Clytemnestre chancelante s'abattit aux pieds d'Achille et embrassa ses genoux.

– O fils de la déesse, sanglota-t-elle, viens à mon

secours, viens au secours de celle qui, pour illusoire qu'il soit, n'en a pas moins porté le titre de ta fiancée. C'est ton nom qui nous a amenées ici, abusées et joyeuses. Tu es notre seul asile, notre seul ami dans ce camp en armes. Étends sur nous ta main protectrice, ou nous sommes perdues.

Achille releva doucement la reine. La pitié remplissait son cœur, mais ce qu'il éprouvait avant tout c'était de l'indignation et de la colère. En se servant de son nom sans l'en prévenir, Agamemnon et Ménélas ne témoignaient-il pas du peu de cas qu'ils faisaient de lui? Était-il donc un Grec d'obscure naissance, un nom? Il gronda :

– Par les Dieux qui m'ont engendré, je te le promets, ô reine, nul ne touchera ta fille. Mon épée fera couler le sang grec avant le sang phrygien, dussé-je combattre seul contre tous. Tu m'as prié ainsi qu'un dieu tout-puissant; je ne suis pas un dieu mais je le deviendrai!

Des larmes de joie et d'espoir ruisselèrent sur le visage de Clytemnestre. Elle ne put dire un mot, mais ses regards parlaient pour elle. Achille reprit :

– Essayons encore de ramener Agamemnon à des sentiments plus paternels. Supplie-le, ô reine, de ne pas tuer son enfant. Et s'il ne se laisse pas convaincre, si la raison et la tendresse n'ont pas d'empire sur ce cœur, alors j'interviendrai. Aie confiance en moi.

– Ah! soupira Clytemnestre avec déchirement, je n'obtiendrai rien de mon époux. C'est un faible cœur

qui redoute trop l'armée. Mais pour t'obéir, noble Achille, je tenterai cet impossible.

– Aie confiance, répéta le guerrier, je veille.

Il s'éloigna, tandis que la reine d'Argos rentrait lentement dans la tente où l'attendaient ses enfants et ses suivantes. Mais elle ne put longtemps cacher sa douleur à Iphigénie. Ne devait-elle pas aussi préparer la jeune fille à son destin, l'instruire de l'attitude qu'elle devait avoir envers son père?

Bientôt la tente s'emplit de gémissements et de sanglots. Les cris du petit Oreste, effrayé de voir pleurer sa sœur, se mêlaient à ceux que l'épouvante arrachait à la jeune fille. Et ce fut au milieu de cette souffrance et de ces larmes que parut Agamemnon. Clytemnestre s'élança au-devant de lui :

– Je sais tout, lui cria-t-elle. Je suis informée de ce que tu prépares. Approche, approche, ma fille. Prends Oreste dans tes bras. Que votre père contemple son œuvre : notre douleur. O barbare Atride, comment peux-tu songer à sacrifier notre fille pour une femme sans honneur? S'il faut une victime pour que l'armée des Grecs puisse voguer vers la Phrygie, pourquoi ne pas choisir Hermione, la fille d'Hélène, la fille de l'épouse coupable? Pourquoi me prendre mon enfant à moi qui te suis fidèle, qui t'ai donné ces filles, ce fils? Ne rachetons pas ce qu'il y a de plus odieux au prix de nos plus chers trésors. Ne me force pas à de la cruauté envers toi par cette cruauté envers ton sang. Imagine ce que seront mes jours quand je verrai vides

les sièges où s'asseyait cette enfant, vide sa chambre virginale, quand je demeurerai seule, prostrée dans les larmes, répétant cette éternelle plainte : « Il t'a tuée, ma petite fille, le père qui t'avait donné la vie! C'est lui qui t'a tuée! C'est sa main, ce n'est pas une autre! Voilà comme il aime les siens! »

La voix de Clytemnestre s'éteignit dans un sanglot rauque. Agamemnon cherchait à ne pas entendre les cris de cette mère, à ne pas voir Iphigénie qui s'accrochait désespérément à ses genoux. Tandis qu'Oreste, comme s'il eût compris que la seule volonté de son père pouvait ramener la joie dans les cœurs, tendait vers lui ses bras suppliants.

— O père, ne me fais pas mourir avant l'heure, sanglotait Iphigénie, par pitié laisse-moi la lumière! La première, je t'ai nommé mon père et j'ai reçu tes baisers. Et tu me tuerais? Oh! regarde-moi! Regarde cet enfant qui te supplie avec moi. Ils comprennent, ces tout-petits, ils devinent le malheur. Sans pouvoir parler, père, il te crie pitié pour sa sœur. Laisse-moi vivre!

— Hélas, fit Agamemnon d'une voix éteinte, je ne puis rien, je ne puis rien pour toi, mon enfant. Si je résiste aux ordres de la déesse, les Grecs exaspérés nous tuerons tous. C'est non pas à Ménélas, mais à la Grèce qu'il faut, que je le veuille ou non, te sacrifier.

Et s'arrachant aux mains suppliantes de sa fille, le cœur brisé, la pensée délirante, le roi, courant plutôt

qu'il ne marchait, s'enfuit hors de la tente. Iphigénie était tombée dans les bras de sa mère, à demi morte.

– Femmes infortunées, s'écria Achille qui accourait, suivi de quelques serviteurs en armes. Une rumeur sinistre circule dans le camp où tous réclament le supplice d'Iphigénie. Mes propres soldats se sont révoltés contre moi quand j'ai parlé de ma volonté de défendre ma « fiancée ». On menace à grands cris de me lapider.

Clytemnestre poussa des clameurs lamentables. Iphigénie, immobile et pâle, écoutait le jeune homme sans un mot.

– Je combattrai donc seul l'armée, reprit Achille avec une âpre résolution. Et lorsqu'Ulysse se présentera pour venir prendre sa victime, il nous trouvera devant lui, moi et mes esclaves. Quant à toi, reine, fais de ton corps un rempart à ta fille.

– Mère, dit Iphigénie d'un ton étrangement calme, et toi, vaillant fils de Pélée, écoutez tous deux mes paroles. Cette mort à laquelle on veut me traîner, j'y vais aller de moi-même. La patrie attend mon sacrifice. Quoi, lorsque des milliers d'hommes se dressent contre les ennemis, offrant leur vie au hasard des combats, je refuserais la mienne? C'est impossible. Ma seule existence ne mettra pas un obstacle à ces milliers de bravoures et il n'est pas juste, ô Achille, que tu meures pour me sauver. La déesse le veut, j'offre mon sang à la gloire de la patrie. Le Grec doit commander au Barbare et non pas le Barbare

au Grec. Que Troie soit détruite! Voilà le monument que je lèguerai à la mémoire des siècles. Cela me servira d'enfants, d'hymen, d'amour.

– Fille d'Agamemnon, s'écria Achille, le cœur palpitant d'admiration, ton langage est digne de notre patrie et tu es digne de mon amour. Ou je te sauverai et je t'arracherai malgré toi à ta sublime résolution, ou je mourrai. Toi morte j'aurais horreur de la vie.

Et Achille s'éloigna à grands pas vers l'autel d'Artémis, autour duquel montait la rumeur immense de l'armée assemblée.

Iphigénie le suivit du regard et soupira, puis, se tournant vers sa mère :

– Ne m'enlève pas mon courage, lui dit-elle avec tendresse. Mère, je t'en supplie, ne pleure pas ma mort puisque mon tombeau sera l'autel d'une déesse. Ne coupe pas les boucles de ta chevelure, ne revêts pas de sombres habits. Et ne garde aucune haine à l'égard de mon père. C'est malgré lui qu'il me tue. Embrasse mes sœurs pour moi; dis-leur d'être heureuses. Et toi, mon frère chéri, qui, autant que tu le pouvais, es venu au secours de ta grande amie, adieu, deviens un homme robuste et doux, un roi puissant et aimé.

Elle jeta un dernier regard sur sa mère, qui gisait inanimée, et appelant quelques serviteurs :

– Menez-moi, leur dit-elle, au lieu du sacrifice, et marchons en chantant un péan de gloire en l'honneur d'Artémis, la chaste fille de Zeus. Apportez pour

mon front les bandelettes sacrées. O terre des Pélasges, ô Mycènes, tu m'as nourrie pour faire luire sur la Grèce des aubes d'espérance! Je ne refuse pas de mourir. Adieu, adieu, douce lumière!

La jeune fille s'éloigna, légère et rapide, comme emportée par un souffle divin. Autour d'elle la foule répandue dans le camp se pressait en cortège, mêlant ses hymnes à ceux des Argiens. Jamais sacrifice humain n'avait été accompagné de tant d'allégresse et cependant jamais plus belle victime n'avait été offerte au couteau mortel. Entre les bras de ses femmes, Clytemnestre revenait lentement à la vie.

— Maîtresse, cria tout à coup un serviteur qui accourait hors d'haleine, essuie les larmes de tes yeux. Ta fille n'est pas descendue aux sombres séjours, elle s'est envolée avec les Dieux.

— Que dis-tu? cria la mère qui chancelait sous le poids de l'étonnante nouvelle. Tu veux apaiser ma douleur? Hors d'ici!

— Non, maîtresse, reprit l'esclave, qui pleurait et riait à la fois, et voici le roi Agamemnon qui te confirmera mon récit. Au moment où Calchas, le glaive en main, s'apprêtait à égorger ta fille et où le fils de Pélée, portant la corbeille et l'eau lustrale, faisait le tour de l'autel, nous avons tous été témoins d'un prodige. Et voici. A la place où s'était tenue Iphigénie, devant l'autel, il n'y avait plus qu'une grande biche blanche; son sang ruisselait de sa gorge ouverte. Calchas, joyeux, s'est écrié : « La déesse n'a pas voulu

souiller son autel d'un sang si généreux. Et voyez! le vent souffle. La victime qu'elle a choisie a suffi pour désarmer sa colère. Courons aux nefs!» Maîtresse, je l'ai vu de mes yeux. Ton enfant est au séjour des Immortels.

Haletante, Clytemnestre n'osait ajouter foi au récit du serviteur, mais le roi d'Argos apparaissait au seuil de sa tente. Sur son visage joyeux se lisait aussi l'immense soulagement d'un cœur paternel. Clytemnestre n'eut plus aucun doute : sa fille n'était pas morte. Perdue pour la terre, elle n'en vivait pas moins dans le royaume divin. Autour de la tente royale, l'armée poussait des cris de victoire; chacun apprêtait ses armes pour un prompt départ; un vent frais et vif enflait les voiles des galères. Derrière leur roi, les troupes argiennes descendaient vers la plage. Clytemnestre, son fils dans ses bras, essuyait ses larmes.

Et au-delà des nues, dans ce lieu inconnu des hommes, souriait l'immortelle et douce vierge, Iphigénie.



Hécube



NE ombre flottait, presque aussi vaporeuse que la brume de ce matin d'été; pourtant, si les sentinelles grecques qui gardaient le camp des vainqueurs de Troie avaient apporté à leur ville plus d'attention, elles auraient remarqué que ce brouillard avait l'apparence humaine, et si elles avaient prêté l'oreille, elles auraient entendu des plaintes et des sanglots s'exhaler de cette bouche immobile.

La Chersonèse de Thrace étendait ses larges prairies que piquetaient, ici et là, des bouquets d'arbustes. Sous les tentes des Grecs, pressées les unes contre les autres, les Troyennes ressemblaient à un pitoyable troupeau qu'a parqué la main du bouvier. Lentement le camp s'éveillait et l'ombre, lentement, frôlait le sol

davantage, comme si la venue de l'aube la rejetait vers cette terre d'où sortent les fantômes.

Hécube, malheureuse reine de Troie, ton amour maternel l'aurait reconnu, ce spectre, et dans cette face si pâle il aurait ressuscité le bleu et tendre regard de Polydoros, le dernier de tes fils, celui que Priam, au moment où il sentait faiblir sa ville, avait voulu sauver en le confiant à Polymestor, roi de Thrace.

Depuis trois jours, à chaque aurore, l'âme de l'enfant, immolé par un hôte traître et cupide, flottait sur le rivage dans l'espoir d'approcher la triste esclave qu'était devenue sa mère. Tandis que le corps privé de vie, ballotté par les vagues, errait sur la vaste plaine des eaux, sans sépulture. Et les sanglots montaient dans l'air léger, mêlés au clapotis de l'onde, au murmure de la brise, et le cœur de la mère, le cœur déchiré, ne les percevait qu'à travers les voiles du songe.

Au moment où le soleil teintait de rose les monts de Thrace, l'ombre légère disparut et Hécube s'éveilla avec un soupir.

Elle passa ses doigts, qui tremblaient, sur son front ridé. Une inexprimable angoisse tordait son cœur. Des songes terrifiants avaient hanté son sommeil et elle ne parvenait pas à les repousser loin de sa pensée. Combien elle aurait souhaité voir paraître devant elle son fils Hélénos ou sa fille Cassandre, tous deux inspirés des Dieux et qui auraient pu, par la science de leur divination, lui expliquer le sens de ces songes qui la faisaient frissonner encore. Mais Hélénos était

captif aux mains de Pyrrhus, le fils d'Achille, et Cassandre, devenue l'esclave d'Agamemnon, se trouvait sous la tente de son maître.

Aussi Hécube, le cœur battant d'incertitude, interrogeait-elle vainement les Troyennes qui l'entouraient, Troyennes captives comme elle et, comme elle, ignorantes des volontés secrètes de leurs vainqueurs et de l'avenir que leur réservait le sombre Destin.

– Mon fils, ma fille! murmurait la vieille reine avec accablement, quel malheur vous menace? Pourquoi ce songe m'a-t-il montré un loup lacérant de sa griffe sanglante une biche morte étendue à mes pieds? Pourquoi tout ce sang qui coulait de votre visage, ô Polyxène, ô Polydoros, dernière consolation de mon malheur?

La toile de la tente s'écarta vivement, une captive troyenne parut; elle était pâle, elle balbutiait; et tombant aux pieds d'Hécube :

– O reine, s'écria-t-elle d'une voix épouvantée, je suis une messagère de deuil auprès de toi. Je t'apporte une nouvelle affreuse. Tu sais que si les Achéens ont abordé aux rives de Thrace avant de regagner la Grèce, c'est que leurs devins assuraient avoir vu l'ombre d'Achille se dresser sur le tertre de sa tombe et réclamer sa part du butin pris à Troie, réclamer une captive, la plus belle...

– Je sais, fit sourdement Hécube en fixant sur la messagère ses yeux dilatés par une horrible crainte.

– Et les Grecs ont choisi celle qui doit être offerte

au guerrier mort, reprit la captive qui osait à peine, c'est... c'est ta fille Polyxène. Ils vont l'immoler sur le tombeau d'Achille.

La vieille reine ne poussa pas un cri. Elle était tombée lourdement assise sur les coussins de sa couche et elle restait là, prostrée, écoutant sans mot dire le récit de la Troyenne. Celle-ci racontait les longues discussions des chefs grecs, mis enfin d'accord par le persuasif Ulysse et les efforts d'Agamemnon pour sauver du supplice la sœur de la captive qu'il aimait, de Cassandre. Efforts vains : tous les autres Grecs s'étaient prononcés contre l'avis de leur chef suprême. Le trépas de Polyxène était décidé.

– Dieux! s'écria enfin Hécube d'une voix si lamentable que ses compagnes de captivité se pressèrent autour d'elle en gémissant. Qui me secourra? On me tue! on me tue! O mon enfant!

Ces cris horribles, qui mirent des échos dans tout le camp, tirèrent de son sommeil la belle Polyxène.

– Ma mère, s'écria celle-ci, courant vers Hécube avec angoisse, quelle douleur nouvelle t'accable? Pourquoi ces cris qui te déchirent le cœur, ces larmes coulant de tes yeux, qui en ont tant versé déjà? Oh! je tremble, ma mère.

Hécube avait saisi sa fille dans ses bras, elle la couvait de ses yeux hagards. Quoi! ce visage rosé au divin sourire, aux yeux profonds et doux, ce corps harmonieux, cette âme fière et tendre, tout cela allait périr!

– Ma mère, reprit Polyxène qui pleurait, parle, ne me regarde pas ainsi. Je t'en conjure.

— Tu dois mourir, ma fille chérie, ils vont te tuer! fit Hécube qui parlait d'un ton saccadé comme en rêve. Tu expireras sur le tombeau d'Achille, et le sang jailli de ta gorge blanche empourprera la terre brune.

Polyxène poussa un cri d'horreur et se serra plus étroitement contre sa mère. Les larmes coulaient à flots de ses beaux yeux; enfin jetant sur Hécube un regard d'infinie tristesse :

— Ce n'est pas sur moi que je pleure, fit-elle, la mort me paraît préférable à la honte de l'esclavage. C'est sur toi, Mère, sur toi qui subiras le joug, sans la consolation de t'appuyer à mon cœur. Oh! quelle infortune est la tienne, pauvre mère!

Un bruit de pas et d'armes fit relever la tête aux femmes qui pleuraient. Ulysse, fils de Laërte, escorté de soldats pénétrait dans la tente. Le long panache de son casque descendait sur ses épaules en ondoyant à chacun de ses pas. Sa bouche mince et rusée se serrait en un pli dur. On le sentait décidé d'avance à repousser tout apitoiement.

— Femme, dit-il d'un ton rude, tu sais la décision de l'armée; ta fille doit être immolée aux mânes d'Achille. Soumets-toi à l'inévitable. Ne m'oblige pas à employer la force.

— Ulysse, fit Hécube qui se jeta aux pieds du Grec, par tes genoux que j'embrasse, écoute-moi. Ne t'ai-je pas sauvé la vie en ce jour où tu vins espionner dans Troie? Malgré ton déguisement et les plaies que tu t'étais faites au visage, Hélène te reconnut et me pré-

vint. Je pouvais te perdre, mais tu t'agenouillas à mes pieds, et je t'ai sauvé. Je te demande de me payer ta dette et de sauver ma fille. Ne me la tuez pas; c'est assez de tous ceux qui sont morts; elle est ma joie, la protectrice de mes cheveux blancs; par elle j'oublie tous mes maux. Aie pitié! Apaise les Grecs. Ma Polyxène n'a fait aucun mal à Achille. C'est Hélène qu'il devait réclamer pour sa sépulture en offrande, car c'est bien elle qui l'a fait périr en l'amenant à Troie. Aie pitié, Ulysse, aie pitié!

Les sanglots étouffaient la pauvre mère. Elle s'accrochait aux genoux d'Ulysse. Polyxène s'était aussi agenouillée, cherchant à saisir la main droite du guerrier, ainsi que le font les suppliants aux dieux immortels. Mais le Grec demeura impassible. Il estimait avoir bien agi en demandant pour le plus illustre des guerriers morts une vie humaine en sacrifice. Vivant, Achille eût obtenu sans peine Polyxène pour captive; mort elle lui appartenait de droit. Le tertre d'un guerrier devait être chargé d'honneurs. Il repoussa la jeune fille.

– Je vais donc te suivre, dit Polyxène, qui se releva fièrement et essuya les larmes qui couvraient son visage. Mais ce n'est pas parce que tu m'y obligeras que je te suivrai, c'est parce que je souhaite la mort. Je suis fille de roi, fiancée à un roi, un palais m'attendait, des respects, des honneurs; et moi, la sœur d'Hector et de tant de héros, je serais devenue une esclave, courbée sur une tâche obscure, me pliant aux

caprices d'un maître. Jamais! O mort, mort qui me délivres de cette odieuse destinée, je te souhaite, je cours vers toi. Emmène-moi, Ulysse, et jette un voile sur ma tête, car je veux épargner à ma mère la vue de mes larmes qui la brisent. Mère, mère chérie, ne me retiens pas. Ces hommes sont forts, ils te feraient du mal. Mère, à toi mes derniers regards et mes dernières paroles.

Polyxène détacha doucement les bras qui se nouaient autour d'elle et, sans tourner la tête, elle s'éloigna, serrant ses lèvres pour ne pas crier vers sa protectrice de toujours, vers la douce femme aux cheveux blancs qui gisait, prostrée, le visage contre le sol.

Autour d'Hécube, les Troyennes gémissaient et se lamentaient sur le sort de leur reine et sur leur propre sort. On entendait au loin le grand murmure de la foule qui s'enflait ou décroissait comme le tumulte des flots mobiles. Hécube, l'oreille tendue, écoutait mourir son enfant. Lentement, elle se releva, la rumeur lointaine s'était éteinte : tout était fini.

Soudain une ombre se dressa à l'entrée de la tente. C'était celle d'un vieillard. Il avait les yeux pleins de larmes.

— Reine, dit-il à voix basse, je suis un serviteur du roi Agamemnon et je viens te chercher de sa part pour ensevelir ta fille. Elle est morte avec un sublime courage, sans permettre qu'on la liât ou qu'aucune main osât la saisir : «Je veux mourir libre», dit-elle. Et offrant sa poitrine nue au coup mortel elle tomba

ainsi, sereine et belle. Reine, il n'est pas, dans l'armée, un cœur qui n'ait tressailli de pitié devant un si fier courage.

Hécube leva vers l'azur éclatant un regard de douleur et d'orgueil :

– O vertu! fit-elle, ô grandeur des belles âmes! Les Phrygiens savent mourir. Mais quoi, c'était mon enfant! Est-ce que la pensée de son héroïsme peut être un apaisement pour sa mère? Homme, ajouta la vieille reine en se tournant vers le serviteur, retourne vers Agamemnon et dis-lui que personne ne doit porter la main sur le corps de ma fille, qu'il écarte d'elle la foule. Toi, fidèle nourrice, prends ce vase et puise de l'eau dans la mer afin que je puisse laver de mes mains le cadavre de mon enfant.

La servante obéit, pendant qu'Hécube et les captives troyennes rassemblaient les quelques joyaux qu'elles avaient pu arracher à l'avidité des vainqueurs, pour en parer le corps de Polyxène. Mais arrivée sur la plage et au moment où elle se penchait pour emplir d'eau son urne, la servante poussa un cri : elle venait d'apercevoir, reconnaissable à ses longs cheveux blonds et à ses vêtements phrygiens, le corps sans vie de Polydoros, le plus jeune fils de Priam.

– O malheureuse mère! s'écria la servante en sanglotant, tu n'avais pas encore atteint le fond de la douleur.

Pieusement, elle enveloppa le jeune corps de son voile et, moitié le portant, moitié le traînant, elle

l'amena à la tente d'où Hécube et ses compagnes allaient sortir.

– Quoi? fit la vieille reine étonnée, Agamemnon a-t-il renoncé au bûcher que l'armée apprêtait pour le corps de Polyxène? D'où vient que tu le portes jusqu'ici?

– Hélas, ma bonne maîtresse, s'écria la servante en sanglotant et en écartant le voile, qui cachait à la reine la vue de son fils. Rien ne t'a été épargné. Regarde!

– Mon fils! hurla Hécube en arrachant ses cheveux blancs à poignées. Mon fils! Oh! il n'y aura donc jamais un jour sans larmes. Et l'on envie les rois! Et un jour suffit, une heure, pour les précipiter dans les abîmes. Mon fils!

Elle se jeta sur le corps livide, pressant dans ses mains cette tête sans regard, cherchant avec fièvre sur la chair meurtrie par les vagues la blessure, explication de cette mort.

– Oh! fit-elle tout à coup, montrant aux Troyennes la plaie béante qui s'ouvrait dans la poitrine du jeune homme. On l'a tué! Le voilà, le voilà, mon songe! Et le loup aux griffes aiguës, meurtrier de la biche, c'est le faux ami, le Thrace à qui l'enfant fut confié en même temps que tant de trésors. Forfait abominable!

A genoux devant le cadavre de son fils, Hécube le contemplait sans larmes. Une effroyable colère s'emparait de son cœur. Elle vengerait l'enfant assassiné. Mais comment? avec quelles armes, quelles ruses? Une voix la tira de ses réflexions sanglantes.

– Hécube, disait Agamemnon, selon ton désir nous t'attendons pour ensevelir ta fille. Mais presse-toi. Qui te retient ici, quand un pieux devoir te réclame là-bas... Que vois-je?... Quel est ce corps? Un Troyen, si j'en juge d'après ses vêtements.

– Agamemnon m'écoutera-t-il? se demandait Hécube, tournant alternativement ses regards vers le cadavre de son fils et vers le roi grec. Ou me traitera-t-il comme une esclave, comme une ennemie? O Dieux, rendez-le bienveillant pour cette mère accablée. Sans lui je ne puis espérer venger mon malheureux enfant... Agamemnon, ô roi, reprit-elle tout haut en entourant de ses bras tremblants les genoux du roi grec, celui que tu vois ici est mon fils, le dernier de mes enfants. Pour le sauver de la ruine de Troie, Priam, naguère, l'a confié au Thrace Polymestor, qui lui promit de le traiter comme son propre enfant. Hélas! tu vois ce qu'il en a fait.

– Pauvre femme! fit Agamemnon le cœur plein de pitié, fut-il jamais créature plus malheureuse? Pauvre enfant! Il a l'âge de mon Oreste. Oh! Destin, Destin impitoyable aux hommes, quand te fatigues-tu de frapper?

– Je suis à genoux devant toi, reprit Hécube d'une voix suppliante. Plains mon malheur. J'étais reine jadis, me voici esclave; j'avais de beaux enfants, ils sont morts; une patrie, je n'en ai plus. Ne me repousse pas! ne t'éloigne pas! Songe que ma fille Cassandre a trouvé grâce devant tes yeux. On dit que tu la traites

non en esclave mais en femme chérie. O grand roi, aie pitié de la vieille femme qui se traîne à tes pieds. Songe qu'elle a enfanté celle que tu aimes. Songe que je n'ai plus rien à aimer, que je mourrai, désespérée, dans l'exil, et que cette fumée que je vois monter dans les airs, c'est ma ville qui se consume là-bas.

– Relève-toi, pauvre femme, dit Agamemnon ému. Que souhaites-tu? Me voici prêt à t'exaucer.

Hécube se redressa; son visage avait une expression d'inflexible résolution.

– Que Polymestor subisse le châtiment de son crime, dit-elle. Si souvent il s'est assis à ma table, nous offrant son amitié, sa vie. Et pour la possession de quelques trésors, voilà qu'il a tué mon fils. Laisse-moi le punir.

Agamemnon hésita. Le roi thrace était considéré par les Grecs comme un ami. Permettre que la vengeance d'Hécube pût s'exercer contre lui n'était-ce pas risquer de paraître complice d'un acte que réprouverait l'armée? Pourtant la pensée du meurtre froidement exécuté par Polymestor lui fit secouer cette crainte de l'opinion. D'ailleurs, il ne pouvait pas traiter avec indifférence la mère de Cassandre.

Hécube lut ces pensées contradictoires dans les regards incertains du roi; elle redoubla de supplications, en ayant soin de bien établir d'avance, et pour elle seule, la responsabilité de son acte de vengeance. Ceci décida Agamemnon.

– Mais comment pourras-tu, faible et âgée, venir

à bout de cet homme robuste? dit-il enfin. Ta main saurait-elle tenir un glaive?

Hécube montra d'un geste la troupe de Troyennes qui, assises à même le sol dans un coin de la tente et la tête basse, semblaient des statues douloureuses, pauvres créatures déracinées pleurant à jamais le désastre d'Ilion et l'exil de la patrie.

– Voilà mes partisans, fit la vieille reine avec amertume, voilà les seuls soutiens de ma faiblesse. Mais tels qu'ils sont, la ruse et la volonté peuvent les rendre invincibles, peuvent les faire triompher d'un homme armé. Permets seulement qu'on avertisse Polymestor que celle qui fut la reine de Troie le demande ici avec ses enfants pour leur faire part d'un secret d'importance. Il s'agit de trésors... Voilà où se bornera ton action en tout ceci, le reste me regarde.

Une heure plus tard, le roi de Thrace, accompagné de ses deux fils, beaux enfants de huit et dix ans, et d'une troupe d'esclaves armés, se présentait devant Hécube.

Polymestor était d'une taille gigantesque. Dans sa forte main, il tenait une lance aiguë et son glaive à pommeau de bronze sonnait sur sa cuirasse. Il salua Hécube en dissimulant une gêne : le fantôme du jeune Polydoros s'unissait pour lui à la présence de la reine déchue.

– Respectable Hécube, fit-il avec une affectation d'amitié, j'ai pleuré sur tes malheurs et si je ne suis pas venu te dire plus tôt la peine que j'en ai ressentie

c'est que, lorsque l'armée des Grecs a débarqué en Thrace, je me trouvais au cœur du pays. C'est au moment où je franchissais le seuil de ma demeure que j'ai rencontré l'esclave que tu m'as envoyé. Et je suis accouru aussitôt. Que souhaites-tu de moi? Que souhaites-tu de mes enfants, dont tu as réclamé la présence?

Hécube maîtrisa la colère et la haine qui gonflaient son cœur.

– Ordonne à tes gens, fit-elle, de sortir de cette tente, car ce que j'ai à dire ne doit être entendu que de toi et de tes enfants.

Une vague défiance envahit Polymestor à l'air contraint de la vieille reine. Cependant, il était armé, il se sentait fort, il n'y avait là qu'une vingtaine de femmes timides et cette captive à cheveux blancs. Il fit signe à ses gardes de se retirer.

– Dis-moi, reprit-il en accentuant son ton de bonhomie, en quoi je puis venir en aide à mes amis malheureux?

– Je vais te le dire, fit Hécube qui gardait ses yeux baissés afin de ne pas laisser son ennemi lire au dedans d'elle. Mais je veux que tu me dises avant tout si mon fils est en bonne santé, s'il pense à moi, et si le trésor que nous t'avons envoyé en même temps que lui est toujours en sûreté dans ton palais.

– Certes, s'écria Polymestor avec vivacité, cachant son embarras sous plus de chaleur amicale. L'enfant se porte à merveille. Il voulait venir te trouver en

cachette, mais je l'en ai dissuadé par prudence. Quant au trésor, il est toujours à sa place, attendant que Polydoros ait l'âge d'homme et qu'il puisse en user.

– Tu es un vrai ami, dit Hécube d'une voix un peu rauque, et je te rends grâce de ta paternelle bonté pour mon fils. Cela m'incite davantage à te confier mon secret. Je désire que tes enfants l'entendent aussi car tout homme est mortel et, si tu venais à mourir, il ne faudrait pas qu'ils fussent frustrés du trésor que je veux mettre entre tes mains. Écoute. Priam a enterré une masse d'or considérable dans Ilion, dans la cella du temple d'Athéna. Une pierre noire qui fait saillie en indique l'emplacement.

Les yeux de Polymestor flambèrent d'une lueur cupide. Hécube la vit et reprit :

– Je veux aussi confier à ta garde les objets précieux que j'ai pu sauver de Troie, cachés sous mes vêtements. Suivez-moi dans cette autre tente, toi et tes fils, c'est là que nous avons dissimulé mes bijoux. Quand je te les aurai remis, alors tu pourras aller rejoindre mon fils au foyer que tu lui as accordé.

Hécube avait si bien réussi à donner à sa voix une expression de calme, bien que son cœur bouillonnât d'horreur, que Polymestor fut complètement dupe. Il suivit la reine jusqu'au fond de la seconde tente, et s'assit sur les coussins qu'elle lui désigna.

Hécube, pour occuper l'attention de son hôte, lui narrait la chute de Troie, tandis que les captives troyennes, feignant de prendre plaisir à fêter un ami

de leurs anciens souverains, entouraient le roi thrace de leur essaim faussement joyeux.

Elles l'assaillirent de mille compliments sur le tissu de son manteau, les ciselures de ses armes; les plus jeunes s'extasiaient sur l'adresse des fileuses édônes et des artisans de Thrace, tout en se passant de main en main, et sous le prétexte de les admirer, la lance et l'épée du roi. Les plus âgées se récriaient sur la beauté des fils de Polymestor et les faisaient sauter dans leur bras en les éloignant peu à peu de leur père. Soudain, à un signal donné par Hécube, toutes les femmes qui entouraient le roi thrace et lui souriaient se ruèrent sur lui, s'accrochant à ses cheveux, à ses bras, à ses jambes et lui labourant le visage de la pointe de leurs fibules d'or.

Polymestor poussa une clameur atroce; de deux coups secs, Hécube et ses compagnes avaient crevé les yeux du géant. Il se secoua, comme un sanglier blessé à mort, qui cherche à échapper à une meute hurlante. Deux cris plus faibles répondirent à sa clameur : ses fils expiraient sous le poignard d'Hécube.

– Souviens-toi de Polydoros, misérable! s'écria alors la vieille reine d'un accent sauvage de haine satisfaite. Et songe comme ton crime t'a réussi! Ces trésors pour lesquels tu as tué et pour lesquels tu t'es parjuré ne profiteront ni à toi, ni à tes enfants. Jamais plus tu ne verras ce soleil dont tu as privé mon fils.

– A moi! à moi! cria lamentablement Polymestor, les mains tendues au-devant de lui et marchant au hasard

à travers les tentes. A moi, Grecs! Par les Dieux, venez à mon secours! Ce sont vos prisonnières qui m'ont assassiné. Justice! faites-moi justice!

Aux terribles cris qui mettaient tout le camp en rumeur, Agamemnon s'approcha. Il eut un sursaut de pitié et de terreur à la vue du visage sanglant du roi de Thrace. Près de celui-ci, mais se dérobant à ces mains qui la cherchaient, Hécube souriait, cruelle et triomphante. Les corps des deux enfants gisaient sur le sol.

– Polymestor, malheureux! s'écria Agamemnon. Qui t'a mutilé ainsi, qui a tué tes enfants? Réponds-moi.

– Hélas! gémit le Thrace, c'est Hécube qui s'est vengée. Oui, grand roi, voilà ce qu'il m'en coûte d'avoir voulu aider les Achéens. J'ai voulu vous débarrasser d'un ennemi qui aurait pu restaurer Troie et vous obliger à une seconde lutte. Et, par amitié pour les Grecs, j'ai tué le fils de Priam. Je...

– Ah! ah! ah! fit Hécube avec un rire sinistre, le bel ami des Grecs! Et pourquoi donc, Polymestor, avoir attendu pour les aider que les Atrides n'aient plus besoin de toi? Pourquoi n'avoir tué mon fils, l'héritier de Priam, qu'au moment où la cité de celui-ci était en cendres, où nous n'avions plus de place au soleil? Réponds, ami fidèle. Pourquoi n'avoir pas apporté aux Grecs qui souffraient de mille privations devant Troie, cet or – l'or d'Ilion – que tu confisquais dans ton palais? Agamemnon, grand roi, ne prête pas l'oreille

aux mensonges de cet homme. Il était coupable, je l'ai puni. Ne prête pas ton appui à ce traître, à cet hôte sans foi, à ce monstre d'injustice.

Agamemnon jeta sur Polymestor vaincu un dédaigneux regard :

– Tu t'es résigné à commettre le crime, lui dit-il. Tu l'avoues : il faut te résigner au châtiment. Ce n'est pas l'intérêt des Grecs qui t'a fait assassin, c'est ton âpreté, cela est trop visible. Les Barbares se font peut-être de l'hospitalité une autre conception que nous autres Grecs, qui regardons un hôte comme sacré. Tu es coupable, Polymestor. Les Grecs me blâmeraient d'en juger autrement.

Le roi thrace grinça des dents :

– Ah! c'est ainsi, hurla-t-il, et la vie est finie pour moi! Mais tremblez à votre tour, toi la meurtrière, la vengeresse, et toi, le complaisant. Le Destin pèse sur vous, tragiquement. Déjà sa main s'ouvre pour vous prendre, pour vous écraser. La nuit d'Hadès va vous engloutir comme moi!

– Qu'importe! pauvre fou! ricana Hécube, qui regardait avec une sorte d'ivresse cet homme aux yeux morts, délirant et sanglant, qu'importe, je me suis vengée!

– La mort t'attend, Hécube, les vagues s'ouvrent déjà pour te recevoir, gronda le Thrace. Avant que le soleil de demain ne se lève, emportée par la folie qui taraude ton crâne, ton corps roulé par la mer se déchiquètera à la pointe du cap rocheux. Et ta fille, celle

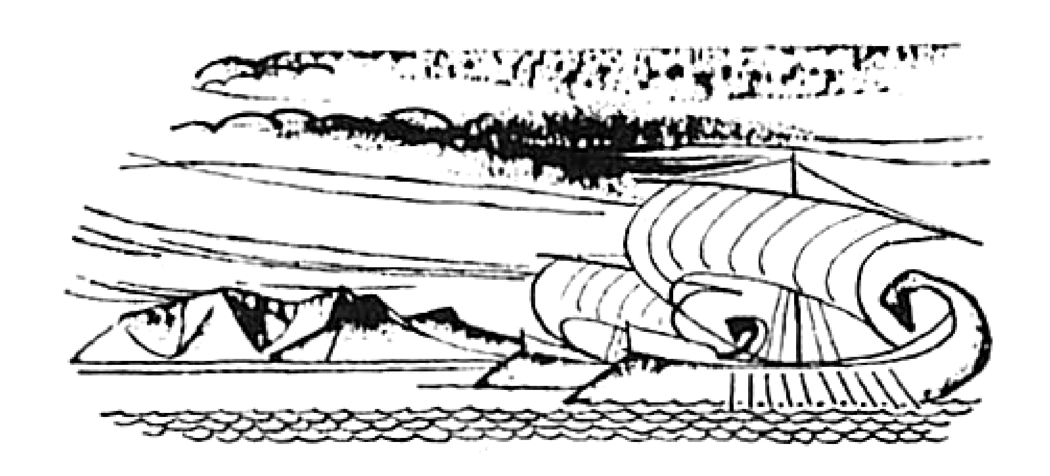
qui te reste, cette Cassandre qui t'a valu l'aide d'Agamemnon, tombera sous les coups d'une femme pleine de rage.

– D'une femme! s'écria le roi d'Argos en saisissant le poignet de Polymestor. Quelle est cette femme?

– Celle qui te tuera, celle qui te plongera dans un bain de sang! cria Polymestor, cherchant à échapper à cette main puissante. Celle qui t'attend dans Argos pour t'y sacrifier.

– Esclaves! appela Agamemnon courroucé. Muselez ce chien et jetez-le hors d'ici, loin de cette côte. Que nul n'entende plus ses paroles impudentes. Et nous, vainqueurs et captives, Grecs et Troyennes, tandis que montera vers le ciel la flamme du bûcher funèbre du fils et de la fille d'Hécube, songeons au départ. La brise s'élève, les voiles s'enflent. Elles nous porteront vers la patrie.

Des acclamations retentirent, mais, dans l'ombre, le Destin qui mène les hommes souriait, ironiquement.



Les Bacchantes



ES palais de Thèbes, la Ville aux Sept Portes, semblaient flamber dans le couchant. Et devant le tombeau de Sémélé, la fille du roi Cadmos, la vierge aux cheveux dorés, belle comme le jour, une femme agenouillée priait.

Une femme? On l'eût prise pour telle, cette silhouette voluptueuse; vêtue d'une longue robe lydienne, qui cachait ses chevilles, et dont les boucles blondes auréolaient des joues roses, mais la vigueur du poing qui se fermait sur un thyrse aigu entouré de lierre aurait révélé à des yeux attentifs une présence masculine. Et c'était en effet, sous un déguisement propre à bien le cacher aux mortels, le Dieu Dionysos, venu d'Asie à Thèbes pour y instaurer son culte.

Sa première halte dans la ville de Cadmos avait été la tombe de sa mère, cette Sémélé dont la beauté par-

faite avait enflammé d'amour le cœur de Zeus tout-puissant. Dionysos était né de cette union du dieu et de la femme, et Sémélé avait payé tragiquement l'amour du roi des Immortels. La foudre d'Héra, l'épouse irritée, avait ravi à la terre la fille de Cadmos, et les cieux avaient gardé l'enfant de celle-ci, Dionysos, le dieu de la joie, de l'ivresse, au front couronné de pampres.

Des pampres aussi couraient sur le tombeau et le chargeaient, comme d'une moisson d'abondance, de grappes noires; et, contemplant l'étincellement des fruits sur le marbre glacé, le dieu songeait, une flamme de colère dans ses yeux sombres.

Cette ville où sa mère ne respirait plus, il allait y régner. Il écarterait par n'importe quel moyen Penthée, le petit-fils de Cadmos et son héritier sur le trône. Il avait puni tous les calomniateurs de sa mère, et d'abord les sœurs de Sémélé, Agavé, Inô et Antonoé, qui, jalouses d'elle, de sa beauté et de l'amour qu'elle avait inspiré à Zeus, avaient osé proclamer que Dionysos n'était pas le fils du Tout-Puissant.

Sur ces femmes que la rage rendaient ennemies de leur sœur, Dionysos avait lancé le taon de la folie. Et la bête bourdonnante, harcelante, avait arraché les filles de Cadmos à l'abri du palais; elle les avait jetées délirantes dans les rues de la ville, sur les chemins pierreux de la montagne, sous la voûte sombre des sapins, au bord glissant des précipices. Nues, les reins ceints d'une peau de faon, une courte lance à la main, les

calomniatrices erraient, sans abri, au milieu des rocs, accrochant aux épines leurs cheveux dénoués, leur chair que le délire rendait insensible.

Et, sur les pas des folles errantes, toutes les femmes de Thèbes s'étaient précipitées, emportées par une fureur sans but, échappant aux hommes qui voulaient les arrêter, les enfermer dans les demeures. La montagne retentissait de leurs cris, de leurs danses, de leurs chants sauvages, épouvantant par leur véhémence toute la cité. Jamais pareille frénésie n'avait secoué Thèbes et, devant ce spectacle, les anciens se regardaient anxieux et parlaient de volonté divine.

C'était en effet la volonté d'un dieu qui avait troublé la raison des Thébaines, qui avait fait de ces femmes respectables, hautaines, parées, des Bacchantes sans pudeur et sans frein : Dionysos, le dieu d'ivresse, vengeait sa mère.

– Evohé! Evohé!

Le cri exaltant des Bacchantes retentissait dans les bois, éveillant de longs échos dans les montagnes d'alentour et dans la cité même. Et à cet appel de joie discordante, tous les êtres sentaient monter en eux un délire inhabituel. Les rues s'emplissaient d'hommes inquiets, qui tendaient l'oreille à la grande clameur des femmes de la forêt. Des mains presque inconsciemment agitaient des tambourins en un rythme saccadé qui faisait trembler les cœurs, des jeunes gens dansaient, emportés malgré eux par les vibrations exaltantes, des vieillards secouaient leur tête chenue dans un

geste d'ivresse. Le vin, jaillissant des grains pressés, coulait des cratères sans cesse remplis dans les gorges humaines sans cesse altérées.

Cadmos, le vieux Cadmos, n'avait pas échappé à la contagion de folie et Tirésias, le devin aveugle, avait lui aussi senti s'allumer dans ses veines l'oubli de sa sagesse et de ses cheveux blancs.

Revêtus de peaux de faon, couronnés de rameaux de lierre, frappant avec entrain le sol de leur thyrse, les deux vieillards, la main dans la main, descendaient les degrés du palais et s'encourageaient à suivre, dans leur course vers la montagne des Bacchantes, les groupes avinés qui passaient, tout chantant.

Au moment où ils allaient s'éloigner, un jeune homme au manteau royal, au front ceint d'un bandeau de pourpre et qu'escortait une garde nombreuse, leur barra le passage. Sur son visage hautain se lisait la colère. Il saisit Cadmos par le bras.

— Père de ma mère, dit-il, qu'est cela? Où t'en vas-tu vêtu de cette étrange sorte? Et toi, devin Tirésias? Quoi, vous avez, vous aussi, pris le costume des adorateurs de ce soi-disant dieu? de ce Dionysos, divinité tout au plus bonne pour des Barbares voluptueux non pour des hommes sages? Je rougis de honte de voir votre vieillesse à tous deux perdre ainsi la raison. Est-ce pour t'adonner avec plus d'insouciance à ce nouveau culte, ô père, que tu m'as cédé ton sceptre? Jette ce lierre, jette ce thyrse. Donne aux Thébains un exemple raisonnable. A quoi servirait que je fasse la

guerre à tous les fauteurs de trouble de la ville si tu es le premier à les suivre? Rentre dans ton palais, tandis que je veille au calme de Thèbes. J'ai pu me saisir déjà de nombreuses femmes qui s'en allaient rejoindre les Bacchantes sur le Cythéron. Je les ai fait lier et emprisonner. Je mettrai bientôt fin à ce culte offensant pour les anciens dieux de la cité. Ce Dionysos, ce fils de ta fille Sémélé, était un imposteur. Ma mère me l'a dit souvent avant d'avoir été frappée de folie. Il n'y a donc pas lieu de lui rendre un culte. Je l'interdis. C'est toi, Tirésias, qui entraînes ainsi Cadmos. Tu veux introduire une nouvelle divinité à Thèbes pour augmenter les bénéfices que tu tires des sacrifices. Si tes cheveux blancs et ton infirmité ne désarmaient pas ma colère, tu irais rejoindre dans les prisons les femmes insensées.

Tirésias leva la main avec solennité.

– Ne blasphème pas, jeune homme, dit-il, et ne parle pas de Dionysos avec légèreté. Tu ne sais pas quelle place va prendre son culte, en Grèce. Oui, il vient d'Asie, où il fut honoré avant de l'être chez nous, et cependant il appartient plus à notre sol qu'à aucun autre. Tu souris avec dédain, tu doutes. Tu te dis que la foudre qui anéantit Sémélé tua aussi le fils né d'elle. Mais non. Zeus a pris l'enfant dans son Olympe; il l'a caché à la jalouse Héra, et Dionysos a vécu pour notre gloire et pour notre joie. Il est, avec Déméter, la déesse des moissons, la divinité qui doit tenir le premier rang chez les hommes. Déméter nourrit les mor-



La montagne retentissait de leurs cris, de leurs danses, de leurs chants sauvages.

Page 158.

tels, Dionysos les abreuve. Le jus de la grappe, qui délivre les hommes de leurs chagrins, qui leur donne l'oubli, le sommeil, voilà son présent à la Terre. Quand la rouge liqueur de la vigne a pénétré dans notre corps, quelle puissance ne sentons-nous pas? Les pensées se pressent dans notre esprit et les paroles sur nos lèvres, les timides deviennent hardis et ceux qui tremblaient, qui fuyaient, reviennent à l'assaut. Honneur à Dionysos, qui accorde le rire aux tristes hommes. Louange éternelle lui soit donnée pour le présent qu'il leur a fait!

– Mon fils, fit Cadmos avec instance au prince, dont les lèvres tremblaient de colère, écoute le sage devin et écoute le père de ta mère : viens avec nous célébrer Dionysos. Ne te laisse pas arrêter par une jalousie mesquine. Sois fier au contraire d'être le parent d'un tel dieu à qui ta race devra tant d'éclat. Viens, que je couronne ta tête de lierre, prends ce thyrse, cesse de te dresser contre la joie de la cité comme un sévère despote. Il faut obéir aux Dieux, il faut prendre ta place dans le cortège bachique, et boire, et danser, et chanter, en hommage au plus humain des Immortels. Mon fils, crains de déraisonner en te croyant seul raisonnable.

– Insensés! cria Penthée hors de lui, fuyez ma colère, car je ne sais à quelles extrémités elle pourrait me jeter. Ne m'approchez pas, ne venez pas me salir de votre folie. Le faux dieu sera démasqué. J'arrêterai ses prêtres et pour commencer cet étranger, ce charla-

tan, qui se promène par la ville en robe lydienne, avec ces boucles blondes parfumées, ces yeux noirs qui affolent nos femmes. Si mes gardes parviennent à mettre la main sur lui, il cessera de marteler la terre de son thyrse, je le jure. Je rendrai le calme à Thèbes.

– Que les Dieux ne te punissent pas de blasphémer ainsi, dit tristement Cadmos. Mais partons, Tirésias, laissons ce jeune homme à sa tentative impie de lutte contre un dieu. Je crains pour lui un sort funeste. Nous, allons honorer Dionysos.

Les deux vieillards s'éloignèrent et Penthée resta seul avec sa rage. Il crut s'apaiser en commandant à quelques-uns de ses serviteurs de courir chez le vieux devin et de tout bouleverser dans sa demeure. Puis, le sourcil froncé, il s'assit sur son trône, cherchant à ne pas entendre la joie bruyante de Thèbes, que ne parvenaient point à dompter les patrouilles brutales de soldats.

Sa rêverie morose fut interrompue par l'arrivée d'une troupe de ses gardes qui amenaient Dionysos enchaîné. Mais l'attitude du prisonnier était si pleine de calme joyeux et celle des soldats si remplie d'incertitude et d'une sorte de terreur que Penthée se dressa, stupéfait.

– O roi, dit un des gardes, voici celui que tu nous as commandé de mettre entre tes mains. Il n'a fait aucune résistance et il nous a suivis comme si nous le conduisions à une fête. Pour ce qui est des femmes que tu avais fait saisir et mettre en prison, elles n'y sont

plus. Les liens qui serraient leurs mains et leurs pieds sont tombés d'eux-mêmes. Les verrous et les battants des portes se sont ouverts sans aide mortelle. Cet homme a accompli ici une telle foule de miracles que nous ne savons que croire. Que faut-il en faire?

– Qui es-tu? fit Penthée en s'approchant de Dionysos, et que viens-tu faire à Thèbes?

– Y porter le culte de Bacchos, le dieu du vin et de la joie, répondit l'Immortel de sa voix harmonieuse. Et rien ne peut empêcher mon dessein.

– Même si je te jette en prison, couvert de chaînes? gronda Penthée. Allez, gardes, ne soyez pas troublés par de faux prodiges. Votre roi commande. Menez cet étranger à la grotte que ferme une triple porte. Demain j'ordonnerai son supplice.

Dionysos regarda le jeune roi avec ironie et dédain :

– Pauvre fou, dit-il, tu payeras cher le poids de ces chaînes.

Puis se tournant vers les gardes qui se regardaient les uns les autres, hésitants :

– Obéissez, dit-il, je le veux...

La nuit était complète et, dans la grotte obscure, le dieu enchaîné attendait l'heure qu'il s'était fixée pour sa libération. Et, tout à coup, sa voix joyeuse et dominatrice résonna dans Thèbes.

– Io! io! criait-elle. Bacchantes, entendez-moi! voici votre maître, le fils de Sémélé et de Zeus! Regardez! la pierre de la grotte se fend, les portes tombent en poussière, les soldats armés sont aspirés par le sol

et le palais du tyran vacille et s'écroule. Evohé! Les colonnes se disjoignent, les murs s'embrasent. O Ménades, ô Bacchantes, prosternez-vous devant le fils de Zeus!

Sur les ruines du palais bouleversé, Dionysos, éclatant de beauté et de force, se tenait en souriant, tandis que des chœurs de femmes remplissaient la nuit de leurs longs cris bachiques.

– Io! io! le maître est là! Io! io! il nous appelle. Nous l'adorons, io! io!

Penthée, les yeux égarés, contemplait son prisonnier avec hébétude. L'incendie de son palais avait été si rapide qu'il n'avait eu que le temps d'en sortir sans pouvoir sauver ses biens. Mais ce désastre, comme aussi la miraculeuse délivrance de Dionysos, n'avaient pas abattu son orgueilleuse incroyance. Ces prodiges qui frappaient ses yeux, il ne voulait pas les reconnaître pour tels. Il ne s'abaisserait pas à se déjuger, à proclamer que Dionysos était véritablement fils de Zeus.

Loin de céder, il voulait au contraire frapper plus durement les adeptes du culte bachique. Ses gardes avaient reçu l'ordre d'investir la montagne du Cythéron où s'étaient réunies les femmes de Thèbes et de ramener prisonnières, de tuer au besoin, les Bacchantes. Agavé, la mère du roi, devait être la première pourchassée. N'avait-elle pas été la plus coupable en résistant doublement aux ordres qu'il avait donnés : il était son fils et son roi.

Mais les gardes revenaient; non pas en vainqueurs. Ils fuyaient comme un gibier harassé, gardant au fond de leurs yeux un reflet de l'épouvante ressentie. Les Bacchantes s'étaient ruées sur eux, miraculeusement insensibles aux coups qu'ils leur portaient. De leurs thyrses brandis, elles les avaient forcés à s'enfuir tout sanglants.

– Et nous voici, ô roi, murmuraient ces hommes avec honte, nous voici vaincus par des femmes. Par des femmes? Non, par un dieu. Il faut le reconnaître pour tel et lui ouvrir la ville.

– Jamais! hurla Penthée. Vous êtes des lâches qui avez pris votre peur pour des prodiges et vous vous êtes blessés vous-mêmes afin de m'en imposer. Je ne vous crois pas. A la tête de mes cavaliers, je vais partir moi-même pour le Cythéron. Nos piques et nos arcs videront la montagne des insensées qui la hantent.

– Sois sage, Penthée, fit alors Dionysos qui s'approcha du roi écumant. Ne prends pas les armes contre le dieu; il ne supportera pas que tu chasses les Bacchantes des montagnes dionysiennes.

– Et toi, prends garde, rugit Penthée, je saurai t'enfermer dans une prison d'où l'on ne sort pas. Sot esclave, bouffon qui ne sais même pas faire rire!

Dionysos jeta sur le roi un regard presque triste. Il venait de condamner cet insensé à la mort.

– Tu n'arriveras pas à dompter les Bacchantes, reprit-il. Tes cavaliers ne pourront pas plus contre elles que

tes gardes, même s'ils étaient cent mille. Veux-tu un conseil?

– Un conseil de toi? s'écria Penthée. Mais tu es mon ennemi!

Dionysos eut un sourire amer. Il lui en coûtait de mentir, mais la ruse était nécessaire à ses projets.

– Habille-toi en femme, fit-il; sous ce déguisement tu te glisseras au milieu des Bacchantes en toute sécurité et, quand tu seras parmi elles, tu sauras, par ton éloquence et ton autorité, les décider à revenir dans la ville. Ainsi, nul sang n'aura été versé et ton pouvoir de roi n'aura subi aucune atteinte. Il n'en serait pas de même si tes troupes essuyaient une seconde défaite.

Penthée hésita un instant. Dionysos, qui trouble les esprits, envoyait vers cette pensée incertaine des effluves de doux égarement, pareil à celui qu'apporte le vin au goût puissant. Et le roi cessait de voir un adversaire dans cet étranger, il cessait d'avoir une confiance unique dans sa sagesse, il s'abandonnait à la main puissante du plus terrible et du plus bienfaisant des Dieux.

La pensée du déguisement qui lui était conseillé ne blessait pas son jugement où la raison s'estompait. Et cependant il devrait traverser la ville. A la lueur des flambeaux de la joie populaire, il allait être reconnu mille fois et devenir, lui le roi aux sévères édits, un objet de risée. Mais rien ne l'arrêtait.

En quelques instants il fut prêt. Revêtu de la robe lydienne aux longs plis, coiffé de la mitre, sa cheve-

lure flottant librement sur ses épaules, le thyrse à la main droite, la «nébride» serrant ses reins, il ressemblait à l'une des filles de Cadmos. Béants d'étonnement, ses gardes et ses serviteurs contemplaient leur roi ainsi accoutré.

– A merveille! cria Dionysos qui se mit à rire en étalant plus largement les boucles de l'insensé, tu es une véritable femme, et je puis te dire maintenant que c'était pour toi la seule façon de pouvoir t'approcher vivant de la célébration des mystères bachiques d'où les hommes sont exclus. Vêtu comme tu l'es, tu ne crains plus rien.

– Est-ce que je pourrai porter sur mes épaules le mont Cythéron avec les Bacchantes elles-mêmes?

– Tu le pourrais si tu le voulais, répondit Dionysos d'un ton sarcastique, en soutenant le jeune homme qui titubait et qui regardait autour de lui avec des yeux troubles, tu es dans les dispositions qu'il faut. Tiens, prends mon bras, nous allons traverser ta ville afin de te faire admirer par tous.

– Tu es un véritable ami, étranger, fit Penthée avec une effusion pleine de larmes. Et je veux bien aller avec toi et nous ferons enrager les Bacchantes... Elles seront toutes dépitées que nous les apercevions quand elles sont ivres... Car elles sont ivres, ces femmes... absolument ivres...

– Marchons, marchons! commanda Dionysos en entraînant le roi avec rapidité à travers les rires et les

danses. Io! io! et que le jus de la vigne coule des cratères!

Ils s'engagèrent tous deux dans le ravin du Cythéron; ils étaient sortis des limites du pays thébain, ils franchirent le cours de l'Asôpos aux eaux murmurantes.

– Nous voici arrivés, dit tout bas Dionysos, marchons avec plus de précaution pour que le bruit de nos pas ne nous trahisse point. Vois-tu dans ce repli de la montagne entouré de hauts rochers à pic, arrosé de ruisseaux et ombragé de sapins, la folle troupe des Bacchantes? Regarde! les unes dansent en bondissant comme des biches, d'autres tressent des couronnes de lierre, d'autres se poursuivent à travers les buissons comme des enfants échappés à l'œil sévère du pédagogue. Jeunes, vieilles, belles, laides, elles ne sentent plus peser sur elles le joug de l'homme. Comment Bacchos ne serait-il pas leur dieu préféré puisqu'il leur accorde, du moins pendant ces fêtes, le don si précieux de la liberté? Vois-tu?

– Non, je ne vois rien, fit Penthée qui fixait en vain ses yeux troubles sur le feuillage.

– Attends, je vais te placer de façon à ce que tu puisses voir parfaitement ce que je te décris.

Dionysos tendit la main, il attira la branche maîtresse du sapin et, courbant l'arbre jusqu'à terre, il plaça le roi inconscient sur une des fourches de la cime; puis, doucement, il laissa le sapin se redresser. Alors, d'une voix éclatante :

– Io! io! femmes, regardez l'espion de vos mystères! Celui qui se rit de vous, de moi et de mon culte. Io!

Il tendit la main vers le ciel noir et aussitôt celui-ci s'illumina de lueurs d'éclairs. La silhouette de Penthée juché sur le sapin apparut aussi nette qu'en plein jour. Les Bacchantes poussèrent une terrible clameur.

– Un homme! crièrent-elles. Le sot! Il a cru nous abuser par un déguisement. Vengeons-nous, sœurs, vengeons le dieu offensé. Il ne sera pas dit qu'on aura violé impunément le mystère de nos fêtes.

En un clin d'œil un millier de femmes échevelées entoura le sapin avec des cris si discordants que la voix effrayée de Penthée, qui appelait sa mère et la suppliait de reconnaître en lui son fils, ne parvenait pas à se faire entendre. Agavé, la mère, était la plus folle de rage.

– Qu'on le tue! s'écriait-elle sauvagement. C'est une bête fauve qui s'est embusquée là-haut. Mes sœurs, c'est un lion. Je vois sa crinière se dresser à la lueur des zigzags de feu.

– Mère! mère! criait lamentablement Penthée. Je suis sans armes. Aie pitié de moi!

Mais Dionysos l'impitoyable avait chargé de vapeurs les yeux de la Bacchante en courroux et elle continuait à hurler d'une voix stridente :

– C'est un lion! Armez-vous de vos thyrses! Tuez la bête fauve!

A coups de pierres, les femmes furieuses tentèrent

d'étourdir l'homme, qui se cramponnait, puis voyant qu'elles perdaient leurs peines elles s'unirent toutes pour déraciner le sapin. Celui-ci tomba sur le sol avec un craquement. Penthée, blessé, ne put se relever. Malgré ses cris, ses supplications, Agavé, abusée par l'étrange vision que lui envoyait Dionysos, prit son thyrse et le plongea dans le cœur de son fils.

Alors ce fut une horrible mêlée. La vue, l'odeur du sang montèrent comme un vin aux fumées étranges dans ces cerveaux de femmes déchaînées. Le corps de Penthée vola en pièces et Agavé ficha sur son thyrse la jeune tête aux boucles blondes.

– Io! io! cria-t-elle avec une joie farouche. Voilà le mufle du lion. Nous avons tué le dévorant ennemi des troupeaux et des bergers! Mes sœurs, je vais aller recevoir les félicitations de Thèbes.

En un long cortège hurlant, Agavé, ses sœurs, ses compagnes redescendirent vers la ville, chantant des hymnes à Dionysos et agitant joyeusement des branches vertes. Aux portes de Thèbes deux hommes les arrêtèrent. C'était Cadmos et Tirésias.

– Où vas-tu, où vas-tu, ma fille? cria le vieillard en chancelant d'horreur. Que portes-tu là comme un trophée?

– La tête du lion que j'ai tué, père! répondit Agavé qui souriait avec fierté. J'ai fait une heureuse chasse.

Et sa main caressa orgueilleusement les boucles

blondes comme si, en effet, il se fût agi là d'un gibier royal.

Cadmos se tordit les mains avec désespoir.

– O douleur sans mesure! s'écria-t-il. Hélas! hélas! Dieux, comme vous frappez fort! Comme vous courbez les hommes quand ils osent vous regarder en face et se mesurer à vous. Voici que vous m'avez pris l'héritier de ma race, cet enfant que je ne verrai plus, qui ne m'embrassera plus en disant : « Qu'as-tu, père? » Sa voix est éteinte, et mon cœur est mort. Dieux, qui pourrait ne pas croire en vous!

Cadmos se laissa tomber la face contre terre; sur ses joues ridées, les larmes coulaient intarissablement. Agavé, les yeux dessillés, contemplait la tête de son fils sans comprendre, éperdue, anéantie. Et Dionysos l'impassible, appuyé sur son thyrse avec sérénité, montrait à ces deux êtres accablés le long chemin de misères qui s'ouvrait devant eux, le chemin d'exil où ils marcheraient, portant leur deuil.

Sémélé était vengée.



Médée



DIEUX, pourquoi avoir permis l'amour de Médée pour Jason? Pourquoi après tant d'aventures où sa science de la Magie a aidé si puissamment l'époux choisi par son cœur, le père de ses enfants, pourquoi lui avoir fait abandonner son pays et suivre un ingrat? Dieux, n'entendez-vous pas les sanglots de l'abandonnée? Chère maîtresse, comme tu pleures! Tes larmes tombent ainsi qu'une pluie d'amertume que rien ne peut arrêter sur le cœur de ta vieille nourrice. Pauvre femme, toi la savante, l'admirée de toute la Colchide, tu n'es plus dans cette triste maison de Corinthe qu'une créature délaissée. Pleure! pleure! Oh! si le flot qui coule de tes yeux pouvait emporter la sombre colère que je sens palpiter sous ton front, cette colère pleine de menaces mortelles, mortelles même pour tes enfants.

L'esclave sanglotait, la tête sur ses genoux. Et devant elle, le grand ciel de Grèce étendait son azur presque argenté. La vaste maison fleurie de colonnes, où la veille encore s'épanouissait le rire de Médée l'Asiatique, au regard de flamme luisant dans son visage ambré, aux boucles bleutées sous le voile de gaze, retentissait de cris déchirants : Jason, l'homme ardemment aimé, oublieux de tous ses serments, venait d'abandonner celle qui lui avait sacrifié son pays, sa famille; il avait épousé Glaucé, la blonde Glaucé, la fille de Créon, roi de Corinthe.

– Sèche tes larmes, femme, fit soudain une voix compatissante. Hélas, cela ne changera rien. Mieux vaut se résigner. Et j'apporte des nouvelles – je les ai entendues devant la fontaine où je m'étais assis sans avoir l'air d'écouter – qui nous feront déplorer bien d'autres maux.

La vieille nourrice releva la tête et regarda avec anxiété l'esclave qui lui parlait. Elle connaissait assez son attachement à ses maîtres – n'était-il pas le gouverneur des deux fils de Jason et de Médée? – et elle savait quelle confiance on pouvait lui accorder. Elle frémit. A quelques pas d'eux Merméros et Phérés, charmants enfants de quatre et cinq ans, se poursuivaient avec des rires et des cris joyeux. Leur gouverneur les regarda et hocha la tête en soupirant :

– Ils ne se doutent de rien, les pauvres petits! dit-il. Et pourtant! Hier, ils étaient des enfants choyés, entourés de l'amour de leurs parents. Demain où seront-ils?

La nourrice eut un gémissement de terreur. Cette question venait s'ajouter à celle qui la torturait au sujet de la colère de Médée.

– Tu crois aussi?... balbutia-t-elle.

– Je ne sais qu'une chose, fit l'esclave étonné en regardant sa compagne, ce que j'ai ouï dire. Créon va chasser du royaume de Corinthe notre maîtresse et ses enfants.

– Dieux! s'écria la nourrice, mais Jason laissera-t-il ainsi traiter ses fils? Ils sont innocents de ses désaccords avec leur mère. Sais-tu s'il a essayé de fléchir Créon? Non! Ah! que dira Médée?

Ils se turent. De l'intérieur du palais les plaintes et les cris s'élevaient lugubrement, sans trêve. Les deux enfants cessèrent leurs jeux et vinrent se serrer tout angoissés contre leurs humbles amis.

– Chers enfants, dit la vieille nourrice en baisant leurs joues roses et en tâchant de leur cacher ses larmes, rentrez vite et ne faites pas de bruit. Votre mère a de la peine et elle est fâchée. Si elle vous voyait elle vous gronderait. Restez bien dans votre chambre, n'allez pas jouer autour d'elle. Je vous le recommande.

Et comme la voix de Médée, sanglotante et farouche, retentissait tout près de là, derrière le lourd battant de la porte, le gouverneur, saisissant la supplication muette des yeux de la nourrice, prit les enfants dans ses bras et fit rapidement le tour de la maison pour pénétrer par une autre issue. La nour-

rice poussa un soupir de soulagement. Assise sur le seuil, elle écoutait, tout en frissonnant, s'exhaler la douleur sauvage de la femme blessée dans son amour et dans son orgueil.

– Malheureuse! malheureuse! criait Médée. Oh! que je souffre! Pourquoi vivre? Que la mort me délivre! Je veux, je veux mourir! Dieux! je brûle! Quelle plaie dans mon cœur! Zeus, à quoi servent donc les serments redoutables faits devant toi? Une femme passe, et tout s'écroule! Infâme, puissé-je vous voir un jour, toi et elle, couchés sanglants sur les dalles de votre palais!

– Maîtresse, cria la nourrice, ouvrant la porte et tendant les bras à l'ombre farouche qui se dressait devant elle, aie pitié de toi! Apaise ton cœur! Ne t'en vas pas te consumer de ton chagrin pour un ingrat. Songe aux amis qui t'aiment. Tu es jeune et belle. Devant toi, la vie s'étend, elle peut t'apporter d'autres amours, d'autres bonheurs. O Maîtresse, écoute la voix de celle qui t'a nourrie, qui a guidé tes premiers pas, qui a reçu tes premiers baisers. Viens, que j'essuie tes larmes.

Médée se laissa faire, inconsciente. Ses yeux fixés sur les dalles semblaient, tant ils étaient tragiques, contempler un spectacle de sanglante horreur. Ses lèvres entr'ouvertes sur ses dents aiguës donnaient à son visage l'expression du rictus d'une panthère.

– Heureuses femmes, murmurait-elle avec amertume, quel lot que le vôtre! Votre dot vous acquiert

un époux. Bon ou mauvais, vous êtes sa chose. Vous devez rester au foyer tandis qu'il se mêle librement à la vie active de la cité dont seuls les racontars des esclaves vous apportent les échos. Et après tant de jours et d'années passés chastement dans le gynécée, une main brutale ouvre la porte et l'on vous dit : « va-t'en ! »

Elle eut un rire plus déchirant qu'un sanglot.

– On élève des fils, reprit-elle d'une voix plus basse, on les aime, on en est fière, on s'enivre des fossettes de leur sourire, de leur regard si pur, de leur douce haleine, et un jour vient où on les hait, parce que l'homme a trahi !

Un bruit de pas l'interrompit. Le roi Créon, entouré de serviteurs en armes, s'approcha de Médée. Il était de haute taille et ses longs cheveux gris encadraient un visage plein d'autorité.

– Femme, dit-il, il te faut partir sans tarder. Tes menaces sont venues jusqu'à moi. On me dit que tu veux te venger du dédain de Jason non seulement sur lui, mais sur ma bien-aimée Glaucé et sur moi-même. J'ai peur de toi, je l'avoue. Tu es habile dans l'art de la magie. Je défends ma fille et son bonheur. Sors à l'instant de mon royaume. Je ne rentrerai dans mon palais que lorsque je vous aurai vus vous éloigner, toi, tes fils et tes serviteurs.

Médée, par un prodigieux effort de dissimulation, éteignit la flamme d'atroce haine qui s'était allumée dans ses yeux; elle baissa la tête et forçant sa voix

frémissante de colère à se faire humble et triste, elle dit en tombant aux genoux de Créon :

– O roi, aie pitié d'une femme malheureuse que la douleur a égarée, ne me chasse pas. Que peux-tu craindre de moi? Est-ce parce qu'on m'appelle «la Magicienne»? Combien mon pouvoir est exagéré par les ignorants! Et comme on a su me nuire par cette réputation de science! Non, Créon, ne me retire pas ta main. Crois-tu donc que je puisse vraiment te haïr? Tu ne m'as rien fait, ta fille non plus. Seul mon époux est coupable. Mais même contre lui, je ne me sens plus de colère.

Créon regardait la jeune femme avec méfiance : la crainte qu'il avait de cette intelligence asiatique, si souple et si rusée, l'empêchait de se laisser attendrir par les supplications de la voix séduisante. Médée adoucit encore son regard.

– Généreux roi, dit-elle en gémissant, je ne sais où aller, je suis sans ressources. Laisse-moi le temps de réfléchir, et aussitôt que j'aurai pu prendre un parti, je te le promets, je partirai. Laisse-moi quelques jours... un jour, oh! je t'en supplie par les Dieux.

– Un jour, soit! dit enfin Créon avec répugnance. Il ne sera pas dit que j'aurai refusé une prière faite au nom des Dieux. Et je fais une faute, peut-être... Mais je t'en préviens. Si demain, toi et tes fils, vous êtes là encore au lever du jour, tu mourras. J'ai dit.

Créon s'éloigna après un regard sévère jeté sur la

femme agenouillée. Médée attendit pour se relever qu'il eût disparu. Une joie effrayante tordait sa bouche.

– Insensé, dit-elle, tu proclames ton arrêt de mort. Ta sottise te condamne. Il ne me reste qu'à bien employer le temps qui m'est accordé. Comment les tuer? c'est la seule question. L'incendie, le poignard? Mais on peut me surprendre avant la réussite. J'ai une seule ressource : le poison. Je sais m'en servir, c'est ma vraie arme; c'est elle qui me vengera... Mais eux morts, que deviendrai-je? quel sera mon asile? Oh! il faut que je réfléchisse, que j'entasse ruse sur ruse. Heureusement, je suis une femme. Nous naissons hypocrites et fourbes. Heureusement!

Médée s'assit sur le banc de marbre adossé à la maison et demeura immobile et silencieuse, toute à ses réflexions, à ses calculs. Quand elle releva la tête, elle poussa un cri : Jason était devant elle, Jason, l'époux infidèle que, depuis des heures elle haïssait avec autant de véhémence et de passion qu'elle l'avait aimé. Elle se dressa, pâle, les yeux étincelants, les narines palpitantes, sa main se crispait sur son cœur plein de fiel comme pour l'empêcher d'éclater dans sa poitrine.

– Te voilà! fit-elle d'une voix rauque, monstre! tu oses me regarder en face. Ah! tu vas m'entendre. Non, non, tu ne m'empêcheras pas de parler... Te souviens-tu que je t'ai sauvé, que pour toi j'ai trahi mon père, que j'ai tué mon frère, que j'ai aban-

donné ma patrie, livré mes amis. Et tu m'as trahie, moi qui t'avais donné des fils. Si encore j'avais été stérile, tu aurais eu une excuse, mais rien, rien ne peut diminuer ton crime. Perfide! Je me suis fait l'ennemie de tous ceux qui m'aimaient. Je suis proscrite, sans appui, seule avec mes enfants, abandonnée! Zeus, où sont les serments faits devant toi!

Jason avait frémi. Cette explosion d'indicible rage ne le touchait pas – il n'aimait plus – mais elle éveillait une crainte dans son cœur. Il avait compté sur son pouvoir sur Médée, il se flattait de réveiller en elle l'attachement dont elle lui avait donné tant de preuves, et il ne trouvait plus devant lui qu'une femme exaspérée de haine. Le sourire disparut de sa bouche voluptueuse; ses yeux bleus cillèrent; il passa la main d'un geste plein d'incertitude sur ses cheveux cuivrés.

– C'est toi, c'est ta colère, répliqua-t-il d'une voix mal assurée, qui ont obligé Créon à vouloir ton exil. Si tu t'étais montrée raisonnable... Songe, Médée, que nous avons abordé ici, pauvres et sans amis. Créon m'a offert sa protection; il a voulu sceller par mon union avec sa fille un pacte de durable affection. Ce pacte nous était profitable à tous et tu aurais pu demeurer ici sans inconvénient... Mais non, tu as fait éclater ta colère jalouse et si dangereusement que, malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu obtenir pour toi la faveur de demeurer à Corinthe. Femme, estime-toi heureuse de n'avoir que l'exil à redouter. Créon voulait ta mort. Tu me dois de vivre, à moi que tu

accuses. Ton sort n'est pas si malheureux. Je t'ai donné une rivale? Mais ne l'ai-je pas fait beaucoup pour mes enfants? En m'assurant, dans ce pays, une situation puissante, je pourrai les établir, les protéger, et toi-même...

– Tais-toi, misérable, tu me fais horreur! s'écria Médée avec un regard d'inexprimable mépris. Ce n'est pas l'intérêt de tes fils qui t'a guidé, c'est ton propre intérêt ou ce que tu crois tel. Arrière! Ne salis plus ce seuil. Va rejoindre ta femme. Donne-lui tous les baisers que tu m'as volés.

– Pourtant, essaya de dire Jason, je suis prêt à t'aider dans ce malheur. Je puis distraire des biens que je tiens de Créon de quoi vous adoucir l'exil, à toi et à nos fils, je...

– Garde tes dons! cria Médée en reculant comme devant une vision infernale. A quoi peuvent servir les présents des méchants? Va-t'en! Tu es pressé de la retrouver. Un jour viendra – si les Dieux m'entendent – où tu regretteras cet hymen!

Jason n'en voulut pas entendre davantage. Il se disait qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour réparer les conséquences de son abandon. La colère de Médée, qui bouleversait ce visage aux traits purs, aidait l'homme ingrat et léger à s'absoudre plus facilement.

– C'est une Barbare, se disait-il. Ses sentiments ont toujours été entachés par son origine et hostiles aux miens.

Médée était demeurée debout à la même place, regardant s'éloigner celui qui emportait avec lui tant de son passé, et il avait disparu que ses yeux cherchaient encore à apercevoir la taille svelte et l'allure hautaine qui l'avaient ravie naguère.

Elle tressaillit en entendant marcher auprès d'elle. Une seconde elle eut l'espoir que c'était lui qui revenait, que le rêve affreux était fini, que le bonheur allait recommencer.

Mais l'homme qui s'arrêtait devant elle et la saluait n'était pas Jason. C'était le roi d'Athènes, Egée. Son visage aux traits graves était éclairé par des yeux pleins de bonté. Il s'approcha de Médée, surpris par le trouble qu'il lisait dans son regard.

— Médée, salut à toi, dit-il; j'arrive de Delphes où j'ai consulté les oracles et ce qu'ils m'ont dit m'a laissé dans une telle incertitude que je me rends à Trézène consulter mon savant ami, le roi Pitthée. Je suis heureux de te voir en passant, mais pourquoi ce regard si triste, ce visage bouleversé? Aurais-tu quelque deuil à déplorer?

— Un deuil cruel, fit Médée avec amertume. J'ai perdu mon époux.

— Il est mort?

— Mort pour moi. Il a épousé la fille du roi Créon, il m'a abandonnée, il me chasse de ce pays, il condamne mes enfants — ses fils! — à errer en mendiant.

Egée eut un mouvement d'indignation et il tendit la main vers Médée avec apitoiement. La jeune femme

lut ces sentiments sur son visage et, prise d'un soudain espoir, elle s'agenouilla devant le roi.

– Par tes pieds que j'embrasse, fit-elle ardemment, ne me laisse pas sans secours. Accueille-moi dans ton pays, dans ta demeure. On dit que tes unions n'ont pu te donner la joie d'un héritier. Si tu le veux je mettrai ma science à ton service. Mes philtres sont puissants. Cet enfant que tu n'as pu avoir jusqu'ici, grâce à mon pouvoir sur les ressources secrètes de la Nature, celles qui sont cachées aux ignorants mortels, tu l'auras. Ce sera la récompense de ton hospitalité envers moi. Tu consens? O joie! Cependant, jure-moi que, si mes ennemis veulent m'arracher de ton royaume, tu me défendras.

– Je te le jure par les Dieux, s'écria Egée, les yeux brillants de joie. Que le malheur m'accable si je n'observe pas mon serment. Viens donc à Athènes quand tu le voudras. Tu auras ta place dans mon palais.

– O Zeus! ô Justice! s'écria Médée quand elle fut seule, vous me donnez la victoire. Je désespérais et cet homme m'est apparu. Oh! tout se précise, tout s'enchaîne dans ma pensée. Il ne me faut plus qu'un peu de ruse et mes ennemis sont dans ma main!

Elle s'arrêta, une pensée soudaine lui tordait le cœur. Son plan, celui que la venue d'Egée avait achevé d'établir en elle, prévoyait dans le nombre des morts qu'il allait occasionner, celle de ses enfants.

Quoi! elle allait envoyer à un trépas horrible ses bien-aimés, les fruits de son amour, à qui elle avait

donné tant de veilles inquiètes et de contemplations heureuses? Ils mourraient dans des supplices, eux les inconscients, les innocents complices de sa vengeance? Elle eut un tremblement, puis avec violence :

– Non, dit-elle, ils ne tomberont pas vivants entre leurs mains. C'est moi, c'est moi-même qui les délivrerai du sort qui serait le leur. Ce poignard tranchera leurs jours. Je leur avais donné la vie, je la leur reprends. N'est-ce pas juste, ô mon orgueil?

Elle appela sa nourrice :

– Va chercher Jason, commanda-t-elle. Trouve les mots qui le décideront à revenir. Hâte-toi.

Tandis que l'esclave courait exécuter ses ordres, elle songea longuement, cruellement. Parfois un soupir gonflait sa poitrine, quand sa main tâtait à travers l'étoffe de sa robe le poignard aigu qui finirait ces petites vies fraîches et douces, dont elle avait tiré tant d'extase et de fierté. Mais ses yeux demeuraient secs. Plus forte, plus invincible que tout amour, la haine l'emportait. Jason verrait périr non seulement sa jeune femme, le somptueux présent, non seulement l'avenir, sa future postérité, mais le passé, ce à quoi il aurait pu raccrocher son espoir, dans l'effroyable solitude de sa vie.

– Sotte que j'étais, murmurait Médée, j'avais rêvé ta mort comme une vengeance. Je me venge mieux, je te laisse vivre! Ah! comme tu pleureras!

Et dissimulant mieux que jamais, ce fut d'un visage triste mais doux qu'elle accueillit Jason.

— Je n'ai plus de colère, lui dit-elle avec une feinte soumission. Pardonne-moi. La pensée que mes fils connaîtraient les misères de l'exil a fait tomber mon orgueil et vaincu mon ressentiment. Pardonne-moi mes folles injures. J'aurais dû être plus sage et songer à l'avenir de mes enfants. Reste un instant ici, je vais les chercher. Je voudrais... oh! je t'en supplie, intercède pour eux auprès de ton épouse et de son père... je voudrais tant qu'il leur fût permis à eux de demeurer à Corinthe. Je m'en irai d'un cœur moins triste, si je les sais en sûreté auprès de toi.

Cette attitude nouvelle plut à Jason et il promit d'user de tout son pouvoir auprès de Créon pour faire rapporter l'arrêt qui exilait ses fils. Il lui semblait ainsi apaiser définitivement les cris de sa conscience, cris étouffés mais distincts pour lui cependant.

Médée revint au bout de quelques minutes accompagnée de ses deux fils, et portant avec soin un voile transparent presque arachnéen et un diadème en or ciselé du plus beau travail. Elle mit ces deux objets entre les mains de ses enfants.

— Chers petits, dit-elle d'une voix qui s'étranglait, portez ces présents à celle qui commandera désormais pour vous, à celle qui remplace votre mère. Que ces dons faits par les plus habiles artisans de la Colchide aident les prières que votre père fera pour vous à sa femme. Oh! puissiez-vous grandir heureux, honorés, puissé-je vous voir, pleins de vigueur et devenus des hommes, vaincre mes ennemis. Mes enfants!

Elle éclata en sanglots convulsifs, baisant avec une passion désespérée les petits visages levés vers elle.

– Pourquoi cette douleur, fit Jason surpris, pourquoi tant de larmes après des paroles si raisonnables? Et à quoi bon ce présent? Glaucé a tant de ces parures!

La crainte de s'être trahie calma aussitôt Médée; elle essuya ses yeux.

– Comment empêcher une mère de s'attendrir quand elle quitte ses enfants? fit-elle en reprenant son empire sur elle-même. Je les perds. Quant à ce diadème et à ce voile, j'ai bon espoir qu'ils sauront mieux parler au cœur d'une jeune femme, malgré toutes les riches parures qu'elle peut posséder déjà, que bien des paroles pleines d'éloquence. En remettant ces présents à la princesse, enfants, suppliez-la de ne pas vous exiler. Puissiez-vous réussir, ô mes fils!

Médée demeura seule, le visage plongé entre ses mains; le cœur débordant d'inquiétude, elle attendit. Pris de soupçon Jason ou Créon n'empêcheraient-ils pas les petits porteurs de mort de faire leur office? Elle respirait à peine. Ce fut seulement à la voix joyeuse de ses enfants qu'elle sentit son cœur reprendre son tictac habituel.

Merméros et Phérès lui contèrent dans leur doux gazouillis qu'ils ne s'en iraient plus jamais de Corinthe et que la belle princesse avait été si contente de son diadème qu'elle s'en était tout de suite parée. Le gouverneur des enfants, qui les avait accompagnés, compléta leur récit.

Médée ne lui répondit que par un triste soupir et commanda au gouverneur et à ses fils de rentrer aussitôt à la maison. Son cœur se brisait; des lueurs fulgurantes traversaient sa pensée. Au moment d'agir, au moment de commettre l'épouvantable crime, le seul qu'elle se reprochât comme tel, la mort de ses enfants, une pitié – son amour maternel – semblait paralyser son bras.

– Épargne tes fils, lui criait une voix venue des profondeurs de son être, laisse-les vivre, malheureuse. Ils vivront là-bas avec toi, ils seront ta joie!

Pourtant une vision aussitôt les lui montrait défigurés par les supplices, aux mains des Corinthiens jaloux de venger sur ces complices sans le savoir la mort de leur princesse.

– Mais est-elle morte au moins, est-elle morte? s'écria Médée tout à coup.

– Oui, maîtresse, fit la nourrice qui accourait les yeux remplis d'horreur. Elle est morte, la fille de Créon, ta rivale. Je l'ai vue de mes yeux, brûler, noircir, s'éparpiller en lambeaux, comme calcinée par un feu que rien ne pouvait éteindre. Tes fils étaient à peine sortis du palais que nous l'avons vue changer de couleur, se plier en deux, s'écrouler sur le sol en poussant des cris affreux; l'écume sortait de sa bouche. Le diadème d'or posé sur sa tête lançait un torrent de feu qui brûlait sa chair et ses os, et son corps semblait fondre au contact du voile léger. Créon prévenu est accouru. Tandis que Jason, éperdu d'hor-

reur, fuyait en chancelant, le père s'est jeté sur sa fille, cherchant à lui arracher la funeste parure. Mais quand s'apercevant qu'il n'étreignait plus qu'un cadavre, il a voulu se relever, alors le voile si fin qui s'était collé à lui a fait sur son corps la même atroce besogne que sur celui de Glaucé. Horrible spectacle! Maintenant les deux corps sans vie reposent à côté l'un de l'autre, unis dans la mort.

– Adieu, mes fils! s'écria Médée d'une voix sans timbre.

Et le poignard à la main, s'arrachant à l'étreinte de sa vieille nourrice qui se cramponnait à elle, la mère au désespoir, défaillante de haine et d'amour, s'élança dans la maison.

Deux faibles cris retentirent dans le silence. Et Médée reparut. Un char léger, un char flamboyant traîné par des dragons ailés, venu on ne sait comment, l'attendait sur le seuil. Elle y jeta les corps sans vie de ses enfants et y monta.

– Arrête! cria à ce moment Jason qui accourait, précédant une foule furieuse de Corinthiens armés. Arrête, femme abominable, monstre vomi par l'Érèbe! Gardes, qu'on se saisisse d'elle. Elle va payer la mort de vos princes. Mais non, attends, dis-moi. Où sont mes enfants? Que je les sauve, eux, les innocents, des mains des serviteurs de Créon. Qu'ils n'expient pas pour toi!

– Tes fils sont morts, fit Médée d'une voix morne. Morts! Je les ai tués. Tu ne les verras plus.

D'un geste elle montra les corps étendus à ses pieds. Jason poussa un cri effroyable. La foule des gens armés envahissait la place. Médée prononça quelques mots magiques et le char s'envola.

— Je veux mes fils, hurlait Jason follement. Je veux leur corps, c'est tout ce qui me reste! Je veux pouvoir pleurer sur leur tombeau.

Il tendit les bras, vainement. Du char qui maintenant atteignait les nuages, un rire descendit, dédaigneux et terrible.

Jason vacilla, arbre arraché par la tempête. Il lui sembla que la terre s'ébranlait sous ses pieds, que le ciel s'écroulait sur sa tête, et il tomba lourdement sur le sol.

De l'Olympe, les Dieux se penchaient vers ce point imperceptible, inutile, qu'est une douleur humaine, et la balance où se pèsent les Destins oscillait avec indifférence.



ARISTOPHANE

Les nuées



LE soleil du matin va briller sur Athènes, et bientôt la vie se met en mouvement. Esclaves et marchands se hâtent vers l'agora où, dès que les éventaires sont déployés, les riches citoyens viendront examiner, critiquer ce qui leur est offert.

Dans une des rues les plus tranquilles, deux maisons se font vis-à-vis : l'une est celle du riche et avare Strepsiade, l'autre appartient au philosophe Socrate. Mais tandis que dans la demeure du sage tout repose encore, chez Strepsiade, le maître du logis ne tient pas en place. Il s'agite dans son lit, se lève, se recouche, se tourne de tous côtés et soupire longuement.

Strepsiade est un rustre enrichi qui, pour son malheur, a épousé une fille de la ville, la nièce du

célèbre Mégaclès, descendante de l'adversaire de Pisistrate. Cette union n'a pas dégrossi le villageois, qui sait mal s'adapter, malgré le temps écoulé, à la façon d'être des cités. Et le fils qu'il a eu de son mariage ne lui ressemble en rien. C'est un jeune homme voluptueux, adonné au plaisir, qui a pensé que les drachmes de son père ne devaient pas moisir dans un bahut et qui les fait rouler joyeusement. Cela au grand dam du rechigné Strepsiade.

– Quel malheur! fait pour la centième fois le vieux rustre qui s'agite fébrilement, de ne pouvoir dormir, alors que mes serviteurs ronflent à qui mieux mieux et que mon fils repose avec autant de calme que si les dettes qui me tourmentent provenaient de mon fait et non du sien. Je suis sûr qu'en ce moment il rêve à quelque course de chevaux. C'est là où file tout mon argent. Les chevaux, les chevaux, toujours les chevaux, il n'a que ce mot à la bouche, que cette pensée en tête. Cela lui vient-il de ce que sa mère a voulu que son nom eût une terminaison qui signifie cheval? Elle proposait Xanthippe et moi Phidonide et nous sommes tombés d'accord enfin pour Phidippide. Il est certain que, tout enfant, il aimait déjà les chevaux. Ah!... quelles nuits je passe avec ces maudites échéances! Voyons, combien y a-t-il de créances... Douze mines à Pasias, trois mines à Amynias... Hélas! Où prendre l'argent! Je me moque bien d'être le père d'un champion de course! Cela me coûte trop cher.

Une tête blonde ébouriffée se montre dans l'entre-

bâillement de la porte de Strepsiade. Phidippide regarde son père, non sans ironie.

– Pourquoi te lever si tôt? demande-t-il. Ne pourrais-tu nous laisser reposer un peu?

– C'est facile à dire, répond Strepsiade d'un ton aigre. Si je ne m'étais donné un fils ayant des goûts aussi aristocratiques, qui tôt ou tard doivent me conduire à la ruine, je mènerais aux champs une vie fort agréable, qui sentirait le fumier, le marc d'olives, le suint des brebis, mais qui n'empoisonnerait pas mon sommeil.

Le jeune homme se met à rire et s'apprête à regagner sa couche, mais Strepsiade l'arrête.

– Pas si vite! dit-il, j'ai quelque chose à te proposer si tu ne veux pas envoyer ton père au tombeau. Ah! tu m'embrasses. Bon. Je sais que tu n'es pas un mauvais fils. Mais il faut que tu me le prouves. On dit que la nuit porte conseil et cela doit être puisque j'ai eu tout à l'heure une idée merveilleuse.

– Et quelle est cette idée? demande Phidippide.

– Tu vois cette petite maison de l'autre côté de la rue?

– Oui, mon père.

– On appelle ça – les gens qui l'habitent – le « pensoir ». C'est la maison d'un certain Socrate. Beaucoup le disent fort habile à disserter de tout et de rien. Il paraît qu'il peut vous démontrer que le ciel est une grande calotte qui nous enveloppe ou quelque chose comme cela. Enfin, il peut vous apprendre, et

c'est là ce qui m'intéresse, à faire triompher, par toutes sortes de raisonnements appropriés, le juste et l'injuste.

– Et qu'as-tu besoin du triomphe de l'injuste, Père?

– J'ai un fils qui fait des dettes, déclare sèchement Strepsiade, et il y a des choses justes, telles que le fait de rendre l'argent que l'on doit, qui me semblent particulièrement pénibles à exécuter. J'aimerais, mon fils, que tu renonces, pour un temps du moins, à faire de l'équitation et que tu te livres aux philosophes. Tu apprendras d'eux ce qu'ils enseignent et avant qu'il soit longtemps tu seras en mesure, à force de raisonnements, de rendre injustes toutes les dettes que j'ai contractées pour toi. Ainsi personne n'aura une obole de ma main.

– Mais, dit Phidippide avec ennui, si je deviens philosophe il faudra que j'aie un teint jaune et que je marche nu-pieds comme Socrate. Grand merci pour l'épouvantail!

– J'ai dit, commande plus durement Strepsiade. Si tu n'acceptes pas ma proposition, je te coupe les vivres. Et tu pourras donner tes chevaux de course aux corbeaux.

– Fais comme tu veux, répond le jeune homme avec humeur. Je suis sûr pour moi que mon oncle Mégaclès ne supportera pas de me voir éliminer, faute d'argent, des épreuves du cirque.

Et fermant brusquement la porte derrière lui, le



— « Celui-ci?... c'est lui, c'est Socrate. » *Page 194.*

jeune homme s'éloigne à grands pas vers la demeure de son oncle.

– La peste soit des fils! gronde Strepsiade. Ils se permettent d'avoir leur volonté. Mais au fait, qu'ai-je besoin d'envoyer Phidippide à l'école des philosophes? Je n'ai qu'à y aller moi-même... Holà! mon voisin, holà! m'entendez-vous?

Le vieil avare frappe à coups redoublés à la porte de Socrate. Une tête se penche à une croisée.

– Que voulez-vous, bonhomme? demande le disciple du philosophe. Grâce à vos coups malencontreux, je viens de laisser choir une pensée.

– Ah! une pensée? fait Strepsiade un peu ahuri et tournant la tête de tous côtés comme pour apercevoir sur le sol la pensée perdue. Je regrette, mais je suis un homme de la campagne et ne suis pas encore au courant de ce qu'il convient de faire vis-à-vis d'une pensée. Quelle était la vôtre? Vous pouvez me la dire, je viens ici comme disciple.

– Si tu es un disciple, c'est différent, reprend l'autre d'un ton de mystère. Eh bien! voilà à quoi je réfléchissais : Socrate demandait hier à Chéréphon combien de fois une puce sautait la longueur de ses pattes. Tu vois que la question est d'importance.

– Oui... c'est-à-dire...

– Et voilà qu'à cause de toi, je ne me souviens plus de la réponse. Il faudra que je refasse de nouveaux calculs. Mais entre, puisque te voilà.

Strepsiade pénètre dans la demeure de Socrate et

ce qu'il aperçoit tout d'abord dans le jardin c'est une dizaine d'hommes qui, courbés vers la terre, la grattent avec ardeur.

— Est-ce qu'ils vont récolter des oignons? demande le villageois étonné.

— Non. C'est beaucoup plus grave. Ils sondent les ténèbres de l'Erèbe, et les profondeurs du Tartare.

— L'ouvrage est de longue haleine, fait Strepsiade en secouant la tête, car je t'assure, l'apprenti philosophe, que les trous qu'ils creusent sont tout juste assez profonds pour y planter des oignons. Et quel est celui-ci?

Il montre une corbeille suspendue à une corde au toit de la maison; un homme y est installé, un homme laid et barbu, au nez épaté.

— Celui-ci? fait le disciple avec vénération, c'est lui, c'est Socrate. Il se met dans cette corbeille afin de juger les astres mieux que s'il les voyait de la terre. S'il demeurait en bas il ne ferait jamais aucune découverte, non aucune, car la terre attire toute l'humidité de la pensée.

— Bon, je vois ce que c'est, dit Strepsiade, désireux de prouver qu'il a compris, c'est exactement ce qui arrive pour le cresson qui... Mais, Socrate, bon philosophe, ne descendras-tu pas vers moi? Je viens te demander de m'apprendre à parler et même à penser si c'est nécessaire aussi. Et bien que je sois ruiné, pillé par des créanciers implacables, bien que la maladie qui m'a épuisé — la «chevalite» — soit ron-

geuse par excellence, je te donnerai le salaire que tu exigeras, j'en jure par les Dieux.

– Il n'y a pas de Dieux, dit avec solennité Socrate qui, par un ingénieux moyen de poulie ramène à terre la corbeille et lui avec. Zeus et les autres, c'est une monnaie qui n'a pas cours chez nous. Mais si tu le veux, tu vas t'entretenir avec nos déesses, les Nuées. D'abord assieds-toi sur le grabat sacro-saint du philosophe. Prends cette couronne absolument indispensable au mystère de l'initiation. Et écoute.

Le philosophe se lève, étend ses bras vers le ciel :

– ô Air incommensurable, dit-il avec solennité, et toi brillant Ether, et vous déesses vénérables, qui portez le tonnerre et la foudre, levez-vous haut dans le ciel.

– Pas si vite! s'écrie Strepsiade inquiet, laisse-moi prendre cette couverture, bon philosophe, afin que je puisse la mettre sur mon dos en cas d'averse.

– Venez, Nuées, reprend Socrate avec plus de force, montrez-vous à cet homme, quittez l'Océan votre père... Entends-tu les mugissements divins du tonnerre? Les Nuées obéissent à mon appel.

– Le ciel était déjà très orageux hier soir, commence Strepsiade. Mais il se tait bien vite, il sent que Socrate n'est nullement homme à goûter la plaisanterie.

– Et les voici, les Nuées, continue Socrate le doigt tendu vers la barrière de nuages qui s'élèvent à l'horizon. Voici les Nuées célestes, les grandes bienfaitrices

de ceux qui contemplent, des rêveurs, des penseurs, celles qui nous fournissent le savoir, le raisonnement, l'intelligence, le don d'invention, le bagout, celles qui nourrissent tant de désœuvrés chevelus qui leur rendent leurs dons en mots... T'est-il arrivé parfois de voir, en regardant en l'air, une nuée semblable à un léopard, à un loup, à un taureau?

– Oui.

– Elles deviennent ce qu'elles veulent et chacun y voit ce qu'il désire. O Nuées, seules déesses...

– Pardon, savant philosophe, ose interrompre le villageois avec un peu de crainte en voyant la façon cavalière dont Socrate se passe des habituels habitants de l'Olympe, mais notre Zeus, maître du ciel et de la terre, n'est-il pas un dieu?

Socrate a une moue méprisante :

– Qui fait pleuvoir? demande-t-il. Les Nuées. Tout le tonnerre de Zeus ne pourrait rien sur un ciel d'azur sans tache. Et ce tonnerre lui-même, ce sont encore les Nuées qui le causent en roulant les unes sur les autres, tant elles sont lourdes et gorgées de pluie.

– Mais qui les force à se mouvoir, n'est-ce pas Zeus?

– Non, c'est un tourbillon aérien.

Strepsiade est béant de surprise. Il regarde le philosophe avec un respectueux effroi.

– Tu ne reconnaîtras plus désormais d'autres dieux que les nôtres, reprend Socrate toujours solennel : le Vide, les Nuées et la Langue, rien que ces trois.

– Bon. Cela m'économisera les libations et les sacrifices pour les autres dieux.

– Et maintenant, homme, tu vas être heureux avec nous, fait Socrate, il te suffira d'avoir de la mémoire, un esprit méditatif, une âme endurante, de ne jamais être las de rester debout ou de marcher, de n'avoir pas peur du froid, de t'abstenir de vin, de gymnase et de toutes les autres insanités, y compris le repas de midi.

Strepsiade fait un peu la grimace; il est bien portant et mange sans grande sobriété, mais ce mot « économie » le ferait aller loin et renoncer à beaucoup de choses. Et il approuve le philosophe en étouffant un soupir.

– Et ainsi, poursuit Socrate, tu seras un homme intelligent, ou tenu pour tel, et tu l'emporteras dans l'action, dans le conseil, dans les tournois de la langue. Personne ne fera triompher ses vues devant le peuple aussi souvent que toi...

– Oh! mais pardon! s'écrie vivement Strepsiade. Ne confondons pas, mon savant maître, les vues élevées, ce n'est pas ce que je désire. Il me suffit de pouvoir changer à mon profit le cours de la justice et de ne pas payer mes créanciers.

– Tes désirs n'ont rien d'excessif. Ils sont humains, fait le philosophe.

– Voilà donc qui est entendu, dit Strepsiade en plaçant sa main dans celle de Socrate, je me confie à toi. Tu feras de mon corps ce que tu voudras, tu le donneras au froid, à la faim, à la soif, à la malpro-

preté, tu l'écorcheras même si tu veux, pourvu que je ne paye pas mes dettes. Et pour ce qui est de ma réputation, c'est bien le dernier de mes soucis. Ne pas payer, cela vaut bien la peine d'être appelé scélérat, fanfaron, vieux routier, renard, etc... Ne pas payer!

– As-tu quelques dispositions naturelles pour la parole?

– Quand il s'agit de tromper, oui.

– As-tu de la mémoire?

– Ça dépend. Quand on me doit de l'argent, j'en ai beaucoup. Mais pas si c'est moi qui en dois...

Socrate a invité son nouveau disciple à déposer son manteau, et l'a installé sur un des grabats philosophiques qui s'entassent dans la pièce où il professe. Strepsiade s'est assis, mais sans empressement, la vue des insectes parasites qui courent çà et là lui enlève beaucoup de son enthousiasme, et pour s'empêcher de prendre la fuite, il doit se répéter inlassablement : «Je ne payerai pas mes dettes, je ne payerai pas mes dettes!» Autour de lui, le philosophe et ses disciples se grattent avec la simplicité de l'habitude.

– Quelles matières veux-tu apprendre les premières? demande Socrate en écrasant un cousin obstiné qui se collait à sa joue. Les mesures, les rythmes ou les vers?

– Les mesures, car tout récemment j'ai été frustré d'un double chénice par un marchand de farine.

– Ce n'est pas la question, fait Socrate impatienté.

Préfères-tu comme mesure, le trimètre ou le tétramètre?

– Le demi-setier, fait Strepsiade sans hésiter.

– Quelle tête de bois! s'écrie le philosophe. Te sens-tu alors en état d'apprendre les rythmes?

– Non. Ce que je veux apprendre c'est à rendre justes les raisonnements injustes, c'est tout.

– Mais je dois t'enseigner d'autres choses aussi. Il faut savoir, par exemple, distinguer les quadrupèdes, les masculins des féminins.

– Ne vous donnez pas de peine, mon bonhomme, fait Strepsiade avec humeur. Quand on a faim, une poule se mange aussi bien qu'un poulet. Aïe! aïe!

– Réfléchis, médite! commande Socrate avec quelque sévérité tandis que l'avare, sous les piqûres multiples des insectes, fait des sauts de dégoût. Condense ta pensée.

– Ah! je le voudrais, mais ce n'est pas facile, gémit Strepsiade, tout ce que je peux me demander en ce moment, c'est si les punaises épargneront quelque chose de moi.

Le philosophe et ses disciples regardent le nouveau venu en hochant la tête avec apitoiement. Ils ne semblent pas avoir grande confiance dans sa faculté de réflexion, mais Socrate en tant que sage ne s'avoue pas vaincu si facilement; il veut faire encore un effort pour hausser jusqu'à son niveau spirituel ce fruste adepte. Il demande :

– Veux-tu répondre à ma question afin de forcer

– Mon cher fils, quelle joie de t'avoir à mes côtés. Nous allons renvoyer bien quinauds tous nos créanciers, justement les voici. Ils ne me laissent guère de trêve. Mais enfin tu es là pour leur répondre. Ah! le vaillant philosophe. Parlez-moi de ces modernes qui savent vivre avec leur siècle et courber leur morale de façon à la faire entrer dans tous les détours que ce siècle commande. Les Anciens? Des moines qu'il faut laisser à leurs sables et à leurs villes mortes... Ah! ah! voisin Pasias et vous, Amyrias, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous voir?

Son air dégagé étonne les créanciers qui s'attendaient à plus d'humilité, aussi Pasias dit-il d'un air embarrassé :

– Je venais te réclamer ces douze mines que tu m'empruntas pour l'achat du cheval pommelé.

– Et moi, fait Amyrias, j'attends que tu me payes les intérêts de l'argent que je t'ai prêté, et...

Strepsiadre se sent très fort de la présence de son fils, érudit en «droit injuste».

– Des intérêts? dit-il dédaigneusement à Amyrias. quels intérêts?

– Ceux qu'accroît progressivement le temps en s'écoulant.

– Dis-moi, Amyrias, reprend Strepsiade d'un ton léger. As-tu entendu dire que la mer était plus grande aujourd'hui qu'auparavant?

– Non, par Zeus, elle est toujours la même.

– Bien. Je ne t'ai pas soufflé cette réponse. Alors

si la mer est pareille malgré le débit des fleuves, pourquoi cherches-tu, toi, à accroître ton argent? Hors d'ici, impudent.

La vue d'un aiguillon vers lequel se tend négligemment la main de Strepsiade convainc Amyrias que les intérêts sur lesquels il comptait sont des plus aventurés. Et comme il ne se soucie pas d'entamer, sans arme, une lutte avec le robuste villageois, il s'éloigne promptement.

– A ton tour, Pasias, reprend Strepsiade satisfait de cette première victoire, tu assures que tu m'as prêté de l'argent?

– Certes. Et tu m'as juré par Zeus de me le rendre le mois suivant.

– Par Zeus! j'ai juré cela par Zeus, s'écrie Strepsiade avec un gros rire. Aucune importance. Zeus n'existe pas. Ah! c'est une grande commodité d'être initié!

– Zeus n'existe pas! fait Pasias avec horreur. Non content d'être fourbe, tu blasphèmes, tu renies les Dieux!

L'avare hausse les épaules et, dans son cœur, il rend grâces au philosophe, à ses nouvelles doctrines si élastiques où chaque conscience se sent à l'aise.

– Cher ami, reprend-il avec un agréable sourire, je ne veux pas te retenir ici si tes affaires t'appellent ailleurs. Quand tu voudras m'assigner au Tribunal, tu me trouveras tout prêt à jurer, par Zeus, que tu ne m'as jamais prêté cet argent. Par Zeus.

Pasias s'est presque enfui tant son dégoût de l'impie est grand et Strepsiade se frotte les mains. Le voilà débarrassé, pour un temps du moins, des importuns créanciers.

– Rentrons chez nous, dit-il à son fils. J'ai fait préparer un bon repas pour fêter ma délivrance de toutes ces harpies.

Mais la bonne chère et le vin au goût d'ambroisie ont excité l'esprit querelleur des deux convives. Une futile controverse, au sujet des deux poètes tragiques Eschyle et Euripide, dresse vite l'un contre l'autre le père et le fils.

– Eschyle est le premier des poètes! crie l'un.

– Non, c'est Euripide! hurle l'autre.

On se jette à la tête des titres de pièces, de nombres, de vers. Et à la stupeur de Strepsiade, Phidippide en arrive à traiter son père de « vieillard encroûté ». Indigné, l'avare abat un soufflet sur la joue du jeune homme. Celui-ci le lui rend aussitôt.

– Tu bats ton père, misérable, vaurien! crie Strepsiade d'une voix étranglée de douleur et de colère.

– Ne m'as-tu pas battu, et souvent, quand j'étais petit? interroge Phidippide sans se troubler.

– Oui, mais c'est parce que je voulais te rendre meilleur.

– C'est aussi pourquoi je t'ai frappé en ce moment. Les vieillards sont deux fois enfants.

– On n'a jamais vu qu'un père soit ainsi traité.

– On peut toujours établir une loi nouvelle.

Strepsiade regarde son fils sans mot dire tant il est stupéfait.

– Quand je m'occupais de chevaux et de courses de chars, reprend Phidippide d'un ton léger, je n'étais pas capable de dire trois mots correctement; à présent, grâce à mon maître le philosophe, je puis m'adonner à des spéculations nouvelles et savantes et mépriser les lois établies. Je t'ai prouvé qu'il est juste de châtier son père.

– Détestable philosophie! s'écrie Strepsiade, paradoxes sur lesquels on ne peut pas bâtir sa vie! Et vous, Nuées légères et moqueuses, qui glissez dans l'azur, inaccessibles aux hommes, êtes-vous vraiment des Dieux? Ne vous êtes-vous pas plues à m'aveugler, moi, le vieil homme des champs plein d'ignorance? Il me semble que si. Mais je ne vous reproche rien, c'était juste. Je ne devais pas, en effet, frustrer mes créanciers de l'argent que j'avais emprunté. C'est moi-même, ô Nuées, qui ai provoqué mon malheur. Tu viens de me punir, mon fils. Mais je ne veux pas être le seul à être châtié. Quelqu'un mérite une correction : c'est ce philosophe, avec tout ce qu'il enseigne à la jeunesse de doute, de scepticisme, d'impitoyable examen. Viens, mon fils, réconcilions-nous en brûlant cette demeure, ce nid de corruption, et si tous les philosophes de la terre y pouvaient laisser leurs os, cela ferait un beau feu de joie, qui donnerait aux Hommes au moins dix mille années d'heureuse et innocente vie!

La paix



ZEUS, laisse là ton balai. Ne va pas vider la Grèce à grands coups. Tu éparpilles toutes nos cités. Malheureux que nous sommes! Athéniens, Lacédémoniens, Béotiens, Corinthiens, Eliens, Mégariens se ruent les uns contre les autres, et c'est ce que les hommes appellent vivre! Se tuer, se tuer toute la journée. Vivre! L'odeur du sang, les larmes, les affreuses plaies, la solitude, voilà ce dont on peuple les foyers. Si l'on entrevoyait une fin digne de tant de maux, à cette lamentable histoire, on se dirait : «Tant pis! attendons la fin!» Mais la fin, il n'y en a pas. Ce sera seulement ce que nous possédions auparavant, mutilé, amoindri ou anéanti. Et chacun crie : «Encore!» Parce qu'il reste des écuelles intactes dans le ménage, on trouve qu'il est juste de se les envoyer à

la figure. Mais le ciel est donc vide? Il n'y a donc plus personne là-haut? Hé, les Dieux! les Dieux!... Pas de réponse. Si j'allais voir. Aussi bien, le séjour de la terre n'a rien d'agréable. On est ruiné. Le froment que l'on mange est fait par moitié de poussière, et alors que je possède la plus belle vigne d'Athènes, la mieux soignée de ses coteaux, celle qui a les grappes les plus lourdes, toutes les réquisitions ne me laissent même pas de quoi boire de la piquette. C'est décidé, je vais m'en aller là-haut. Je saurai bien parler à Zeus; il n'y a qu'à lui dire : « Grand Dieu, sois raisonnable. Si tu ne l'es pas, comment pourrons-nous l'être? Tu veux vider la Terre? Mais tu as toutes sortes d'autres maux à ta disposition pour cela. Quand ce ne serait que la peste! » Eh bien oui, je préfère la peste à la guerre, parce que la peste, on n'y peut rien, on est forcé de la subir, c'est vraiment un châtiment des Dieux. Mais la guerre? C'est un châtiment que nous nous octroyons à nous-mêmes, les hommes. Nous nous coupons ce bras, cette jambe, pour le plaisir de les couper, et d'être manchot et boiteux. Ah! Dieux, Dieux! ça ne peut pas durer comme cela!

Trygée, le vigneron, marche au hasard dans sa maison, avec désespoir. La guerre, qui désole Athènes et Sparte son ennemie, met au cœur du brave homme un indicible dégoût. Il a espéré que la mort de Brasidas, le vaillant général lacédémonien, et celle de Cléon, le chef du parti populaire athénien, allaient arrêter les hostilités qui depuis treize années ensan-

glantent la Grèce. Mais on tue encore et toujours. Il lui faut prendre un parti.

Et c'est fait : il ira trouver les Dieux. Cependant pour marcher sans s'essouffler sur les routes de l'atmosphère, il lui faudrait des ailes comme à un oiseau. Celles de Pégase, le coursier volant qu'enfourchent tous les poètes lyriques, lui paraîtraient possibles, mais comment nourrir une telle monture?

– J'ai essayé de construire des échelles assez hautes pour atteindre le ciel, se dit Trygée, mais sans résultat que d'avoir failli me briser le crâne. Le vol seul est possible pour qui veut s'approcher des Dieux. Mais sur quoi, avec qui?

Heureusement, les leçons des poètes ne sont pas perdues. Ces jolies histoires qu'ils racontent en s'amusant sont bien instructives pour ceux qui prennent la peine de les lire. Et Trygée le vigneron a lu Ésope et ses fables. L'une d'elles, « l'Aigle et l'Escarbot », lui est un trait de lumière.

– L'escarbot est allé chez Zeus déjà, s'écria-t-il. Ce sera un jeu pour lui d'y retourner. Et cette fois ce ne sera pas pour se plaindre de son ennemi l'aigle. Un escarbot! c'est cela, c'est une parfaite monture. Sa nourriture est des plus simples puisque, dans nos campagnes, on l'appelle le « bousier » et qu'il ne mange que des excréments, autant dire rien. Je vais me procurer un escarbot.

Les recherches de Trygée aboutissent rapidement et bientôt il ramène en triomphe chez lui un escar-

bot de proportions gigantesques. Le voilà prêt au voyage. Ses enfants l'entourent avec curiosité, tandis que ses serviteurs versent des larmes.

– Notre maître a assez de la vie, disent-ils. Il abandonne ses pauvres petites filles, il les rend orphelines par son extravagance. Ah! malheur sur nous, notre maître a perdu la raison.

Mais rien n'arrête le vigneron; sa résolution est prise, et un beau matin, dans l'air tout neuf qui balaie la terre, après avoir mis une bride solide au scarabée, il le lance à l'assaut du ciel, vers cet azur où, au-delà des Nuées, se cachent aux yeux humains les Immortels.

Et à mesure qu'il s'élève, au rythme fort des élytres de sa monture, Trygée se sent plus impatient d'arriver jusqu'à Zeus, de le convaincre qu'il frappe trop durement sur cette petite Terre, où se débattent des Hommes minuscules. Il se dit qu'il sera éloquent avec le Dieu, qu'il saura lui montrer que la méchanceté humaine est avant tout de la sottise et qu'il suffirait que Zeus fasse comprendre les choses à ses créatures, sans les accabler.

Mais en arrivant au séjour divin, le vigneron éprouve une grande déception. Il avait pensé que la venue de son escarbot aurait été signalée à tout ce que l'Olympe compte de divinités. Un homme qui monte au ciel, muni de son corps, cela ne se voit pas tous les jours, ce n'est pas aussi fréquent qu'une descente d'Immortels : les poètes sont là pour le dire,

eux qui les voient de leurs yeux clairs. Tandis que malgré tout le bruit que fait l'escarbot en s'arrêtant et en secouant joyeusement les gourmettes de métal de sa bride, malgré l'appel de Trygée, nul ne se montre.

– Il n'y a personne ici? crie le vigneron qui, descendu de sa monture, parcourt, intimidé, le séjour des Dieux.

Il va, il va. Personne. Enfin, après bien des détours franchis – oh! la tristesse de cette salle de festins vide de convives! – Trygée a un soupir de satisfaction : Hermès, messager subtil de Zeus, celui que les hommes connaissent bien pour l'avoir maintes fois, sinon entrevu, du moins entendu passer au hasard de ses courses rapides sur la Terre, est assis dans une arrière-cuisine, bâillant et somnolent.

– Enfin, quelqu'un! s'écrie Trygée en s'approchant du Dieu d'un air aimable.

Mais Hermès a froncé le sourcil.

– Que viens-tu faire ici et qui es-tu? demande-t-il d'un ton revêche. Tout le monde est parti et je suis seul à la maison. Laisse-moi dormir.

L'accueil n'est pas engageant, mais le vigneron ne s'est pas dérangé de si loin pour se laisser décourager aussi vite.

– Tout le monde est parti! répète-t-il en hochant la tête. C'est donc pour cela que je crie en vain depuis tant de jours.

– Tu n'es pas le seul à crier, fait Hermès qui essuie

mélancoliquement une pile de vaisselle. Mais ça ne sert à rien.

– Pourquoi cela?

– Tu me le demandes? T'imagines-tu que le spectacle de la Terre soit agréable à contempler? Toutes ces fourmis acharnées à se détruire et qui, par leurs cadavres, infectent l'air! Pouah! Il n'y a plus une prairie fleurie, plus de chants joyeux aux vendanges, plus d'étreintes ni de baisers amoureux que la belle Hécate puisse s'amuser à regarder, cachée derrière les arbres. Il n'y a plus que des cris et des bruits de ferraille. Rien de plus agaçant.

– Ainsi les Dieux ont déménagé! fait Trygée en regardant tristement autour de lui. Je le comprends. Mais quelle fatigue inutile j'ai prise!

Hermès le considère avec pitié.

– Je regrette, dit-il. Tu n'as pas l'air d'un mauvais homme et j'aurais voulu t'obliger. Mais tu ne m'as pas dit ton nom?

– Je suis Trygée, le vigneron, natif d'Athmonée. Je venais supplier Zeus... C'est terrible, ces guerres...

– C'est surtout très inutile, fait Hermès tout en rangeant des amphores.

– Oui, inutile aussi, hélas! Alors je venais demander au Tout-Puissant de vouloir bien nous donner la Paix.

– La Paix? s'écrie Hermès. Vous n'êtes pas près de l'avoir, pauvres hommes.

— Pourquoi cela?

— Parce que Polémos l'a enfermée solidement. Tu ne sais pas ce que c'est que Polémos, mon brave? C'est la personnification même de la guerre, qui n'a rien de divin ou d'humain; c'est un monstre sans forme, sans queue ni tête, mais tout en gueule et en estomac, qui mastique toute la journée et qui broierait des tonnes de fer. Il s'engraisse à vos dépens, tristes victimes. C'est lui qui est installé ici à la place des Dieux. Et c'est vers lui que montent toutes vos prières. Et comme il se plaît dans cette belle demeure, il n'est pas près d'en partir; c'est pourquoi il a si solidement enchaîné la Paix dans une profonde caverne — celle que tu aperçois là-bas et que bouche ce monceau d'énormes pierres. — Je te garantis que la Paix est vraiment enterrée. Mais chut! Séparons-nous, Homme. J'entends Polémos et son mortier.

— Son mortier?

— Oui, il s'est procuré un mortier de dimensions colossales, il a l'intention d'y broyer les villes. Et tiens, écoute-le!

— Ah! ah! ricane Polémos dont on perçoit la voix stridente à l'intérieur du logis. C'est ton tour aujourd'hui, Prasies, et le tien, Mégare, et toi, Sicile, je vais si bien vous piler que vous allez être réduites complètement en bouillie... Holà! la Mêlée!

— Qu'est-ce que «la Mêlée»? demande tout bas Trygée à Hermès.

— C'est son serviteur, répond Hermès.

– Apporte-moi un gros pilon, la Mêlée! continue pendant ce temps Polémos.

– C'est que je n'en trouve pas, maître.

– Il y en a à Athènes. Cours en chercher. Ou à Lacédémone. Tu trouveras bien dans une de ces deux villes un pilon broyeur comme l'était le tanneur Cléon pour les Athéniens.

– Ah! que ce Polémos dit vrai! murmure en frissonnant Trygée à Hermès. Ce Cléon nous a-t-il assez martelés avec sa volonté de guerre! Heureusement pour Athènes, il n'y en a plus d'autres de cet acabit. C'est une chance qu'il soit mort, sinon, il nous faisait mettre en purée. Mais que dit « la Mêlée »?

– Il dit, fait Hermès dans un chuchotement, qu'il n'y a plus de pilon non plus à Lacédémone.

Trygée pousse un soupir de bonheur. Le doigt sur la bouche il prête l'oreille. Polémos a bougonné qu'il allait se fabriquer un pilon lui-même. Et il a regagné avec son farouche serviteur le coin de l'Olympe où il a entassé toutes sortes d'armes et d'ustensiles.

– Il n'y a pas un moment à perdre, s'écrie Trygée. Si nous n'agissons pas, les villes de Grèce seront détruites demain. Ohé! de la Terre! Ohé, tous les Grecs de tous les royaumes! Venez ici. C'est l'instant ou jamais. Il faut sortir la Paix de sa caverne. Laissons là nos batailles, unissons-nous! Allons, agriculteurs, marchands, artisans, ouvriers, dépêchez-vous tous d'accourir! Apportez des pelles, des leviers, des cor-

des. Accourez, mais en silence, pour ne pas éveiller l'attention ni la fureur du monstre.

A la voix du vigneron, la Grèce entière s'est levée; elle escalade pics et nues et voilà tous ses enfants qui s'escriment à soulever les lourdes masses rocheuses éboulées sur la caverne où est emprisonnée la Paix. Ils sont si joyeux qu'ils font mille entrechats et Trygée a toutes les peines du monde à les calmer.

– Au nom des Dieux, leur dit-il, cessez vos danses et vos rires. Travaillons ferme! nous ne sommes pas au bout de nos peines. La Paix n'est pas encore parmi nous. Quand nous la tiendrons sous notre main, alors seulement nous pourrons nous réjouir. Çà, comment allons-nous enlever ces énormes blocs de pierre? Il faudrait des machines et nous n'avons pas le temps d'en construire ni d'en faire venir, Polémos est trop près d'ici.

– Mais, interrompt Hermès qui s'avance au milieu des groupes en fronçant le sourcil. Avez-vous vraiment l'intention de tirer la Paix de sa caverne? J'ai ordre de Zeus d'empêcher qu'on la fasse disparaître.

– Je t'en supplie, Hermès, fait le vigneron instamment, tu ne peux pas te faire espion des hommes. Nous te ferons tous les sacrifices que tu voudras. D'ailleurs, n'es-tu pas le dieu des voleurs et en dérobant la Paix ne sommes-nous pas les plus audacieux voleurs qui puissent exister? Nous t'honorons donc particulièrement et tu ne peux pas nous vouloir de mal.

Hermès grommelle un peu, pourtant il se rend à cette objurgation de Trygée et il pousse même la complicité jusqu'à répandre des libations en faveur de la tentative des hommes.

Trygée a disposé des câbles sous les lourdes pierres. Chacun s'y attelle.

– Oh! hisse! crie le vigneron.

Et les muscles se tendent. Mais Trygée secoue la tête avec mécontentement. Il lui semble que parmi les travailleurs pour la Paix tous ne besognent pas avec le même cœur. Si les Athéniens et les Laconiens se donnent tout entiers à la tâche, les Argiens ne font que semblant de tirer sur la corde. Et les Mégariens n'y mettent guère plus d'énergie.

– Oh! hisse! oh! hisse! répète Trygée inlassablement.

Les pierres bougent un peu.

– Plus fort! tirez plus fort! s'écrie le vigneron.

Hermès, touché de la bonne volonté de la plupart de ces hommes, joint son effort au leur.

– Nous y sommes presque! Hardi!

Ce sont les laboureurs qui font le plus de besogne. Ils aiment tant la Paix, donneuse de belles moissons dorées! La guerre est pour eux un double fléau qui dévore non seulement leur vie, mais la vie profonde du sol.

Enfin, un dernier et unanime effort écarte les terribles blocs et la Paix, la Paix divine et souriante, en robe blanche et les bras chargés de palmes, sort de la

caverne. A ses côtés se tiennent deux belles déesses, la déesse des récoltes Opora et la déesse des fêtes Théoria.

– Qu'elles sont belles! s'écrie Trygée avec ravissement. O toi, Paix, souveraine que nul ne peut saluer assez bas, te voici enfin! T'ai-je assez souhaitée! Si tout le monde avait pensé comme moi... Mais il suffit, je ne veux pas récriminer. Les heureux ne font pas longtemps des reproches. Salut, Théoria, et toi, Opora! Quelle douce et suave haleine vous avez! Cela sent à la fois l'essence de fleurs et l'armistice. De quoi rendre fou de joie un brave homme de vigneron.

– Ah! oui, fait Hermès en riant, elles exhalent le parfum de toutes les bonnes et agréables choses de la vie, elles n'ont rien de l'odeur d'un havresac de soldat. Mais regarde, Trygée, comme les cités de Grèce, réconciliées, causent joyeusement entre elles. Pourrait-on supposer qu'elles ont été de si féroces ennemies? Elles rient de bon cœur.

– N'empêche, dit Trygée en secouant la tête, qu'elles ont toutes les yeux pochés et des blessures partout. Il leur faudra du temps pour se remettre de ces inconvénients. Je ne dirai pas non plus que parmi la foule des rires et des sourires il n'y ait pas de temps en temps une grimace ou un soupir. Les fabricants d'épées, de piques et de plumets font grise mine. Amis, avis à la population : que chacun aille reprendre ses travaux après avoir invoqué la déesse qui nous le permet. C'est au tour des fabricants de pioches et

de faux de s'enrichir. Nous n'aurons jamais assez d'instruments pour soulever, aérer cette terre qu'ont piétinée si lourdement les pas des soldats. Oh! le brillant des houes et des fourches, qui semblent toujours neuves d'avoir tant servi! Oh! le parfum des violettes près du puits, l'éclat arrondi des olives dans l'herbe! le vin doux, les figues, les myrtes, le bêlement des moutons! Oh! toutes les douceurs de nos champs! les voilà revenues! Paix, Paix adorable!

Les voix s'élèvent en chœurs qui ne cessent pas vers la déesse au front serein. Et tous se demandent avec étonnement comment ils ont pu se décider à la guerre. N'est-il pas beau et facile de vivre sous l'égide pacifique des hommes? Pourquoi donc se sont-ils laissé entraîner, laissé précipiter dans la douleur et la mort?

Sans doute, la douce Paix garde-t-elle un peu rancune à certains d'entre eux, aux Athéniens et aux Lacédémoniens surtout, car on a beau l'encenser, elle ne répond pas.

– Je comprends ton silence, lui dit Trygée. Je me souviens qu'après les affaires de Pylos, tu t'es présentée à Athènes, mais l'Assemblée t'a repoussée dans trois votes à mains levées. Pardonne-nous, nous étions dans le cuir jusqu'à la tête; Cléon régnait sur les esprits, c'est tout dire. Mais à présent, tu es avec nous, nous ne te laisserons plus partir. Allons, vous tous, en route! Nous ne pouvons demeurer davantage ici, il y a de l'ordre à remettre dans nos villes respectives.

Avoir retrouvé la Paix, c'est une victoire, la garder ce sera une conquête de tous les jours. Hermès, nous te remercions. Au revoir.

– Au revoir! fait Hermès qui sourit. Et tâchez de ne plus avoir à revenir. Les choses pourraient ne pas s'arranger aussi bien pour vous. Que cherches-tu, Trygée?

– Mon escarbot.

– Tu devras t'en passer, il sera attaché dorénavant au char de Zeus. Pour redescendre sur la terre, tu n'as qu'à prendre place auprès des déesses sur cette nuée. Bon voyage.

Sur ces mots d'Hermès, l'Olympe se vide d'un coup. Des nuages légers emportent la Paix, ses compagnes et les heureux Grecs à travers les espaces, vers le sol multicolore fait de rocs fauves, de forêts vertes, de rivières bleues, de villes blanches.

C'est avec des cris de joie que les hommes retrouvent la Terre. Jamais elle ne leur a paru plus belle, car ils l'entrevoient à travers le voile transparent et doré de la Paix.

– Que nous allons travailler, semer, planter! s'écrient les laboureurs. La glèbe nous attend pour fructifier.

– Et nous, nous allons peupler de statues et de palais les places et les rues de nos villes, s'écrient les artisans. Et l'étranger qui passera par là parlera d'elles comme des grandes merveilles du monde.

– Et nous, nous allons nous battre avec la mer,

pacifiquement, crient les nautoniers. Nous irons porter au-delà de la Grèce l'amour et la connaissance de la Beauté.

– Et moi, soupire Trygée, je vais m'asseoir à l'ombre de ma treille, je l'ai bien mérité. Ouf! nous voici chez nous. Descendez de notre char aérien, déesses. Je regrette que le voyage n'ait pas été plus long, ajoute-t-il avec un galant regard vers la brune Opora.

– Et pourquoi nous quitter? demande doucement celle-ci. Ne présidé-je pas aux récoltes? Il me semble qu'un vigneron a tout intérêt à m'avoir pour compagne.

Trygée fait un saut de joie. Il saisit la main de la déesse et l'embrasse avec transport.

– Là! là! reprend Opora, nous avons encore à faire, mon mari, avant de célébrer nos noces. Et d'abord, il faut que vous conduisiez notre amie Théoria aux Conseillers et aux Prytanes. Elle a toujours habité le Pnyx; la guerre seule, avec ses brutalités infâmes, l'en avait bannie.

– Bien, ma chère, il sera fait comme vous le désirez. Par les Dieux, j'obéirai à ma femme, s'il lui plaît d'être toujours aussi sage et aussi douce, s'entend... Salut, mes serviteurs. Hé! Hé! On ne pleure plus!

– Nous sommes bien heureux de te revoir, maître.

– Et moi aussi, mes amis, j'en suis aise. Oui, approchez des sièges, j'ai littéralement les jambes brisées. Ce n'est pas si commode que cela de monter jusqu'aux Dieux.

– As-tu rencontré d'autres hommes que toi dans ton voyage à travers les airs, maître?

– Au retour, j'étais en nombreuse compagnie, mais à l'aller, j'ai croisé deux ou trois âmes de poètes lyriques qui tâchaient d'attraper au vol des mots, des idées... Est-ce curieux : du haut des airs les hommes paraissent vraiment tout petits et tout ce qu'il y a de plus méchants, mais quand on les voit à côté de soi...

– On les trouve meilleurs, mon cher? demande Opora.

– Non. Oh! non, bien pires.

Trygée appelle ses serviteurs, il leur recommande de mener Opora dans les appartements et de préparer le repas de noces. Théoria a été conduite aux Prytanes, qui l'ont reçue avec enthousiasme. Athènes, pacifiée, retrouve peu à peu toutes les douceurs de sa vie.

Chacun s'empresse auprès de Trygée et le proclame le sauveur de l'humanité. Le vigneron accepte avec un peu d'impatience toutes ces louanges, qui l'empêchent de s'occuper autant qu'il le voudrait des soins à donner à sa vigne et des préparatifs de son mariage.

Mais il a de l'expérience, il sait que les hommes sont toujours un peu gênants dans leurs embrassades ou dans leurs colères; il finit par en prendre son parti et invite les gêneurs à se joindre à lui pour célébrer, par un sacrifice et un festin, l'installation d'Opora dans sa demeure.

– Nous abattrons un bœuf gras, dit-il. Ou plutôt non, car nous avons déjà vu trop de sang couler sur

le sol de l'Attique, nous prendrons un mouton. Qu'on aille le quérir tandis que je m'occuperai de dresser l'autel.

Bientôt les serviteurs amènent la bêlante victime. Trygée, lui, a apporté la corbeille et l'eau lustrale. Il a jeté des grains d'orge sur les assistants et s'est purifié.

Et la prière commence. Trygée dit :

– O Sainte des Saintes, Paix vénérée, déesse des chants et des baisers, accepte notre sacrifice, celui qu'excuse notre faim, le seul qui convienne à ta douceur. Règne non seulement entre les peuples, mais entre les citoyens, entre les frères, dans chaque cœur. O Paix, couvre de rouille les javelots et les boucliers inutiles, et aussi arrête sur les langues les traits blessants, les malignes médisances, les calomnies qui peuvent tuer. Verse l'amitié et l'indulgence et l'honnêteté dans les propos, dans les échanges d'homme à homme et de peuple à peuple. Qu'Athènes accueille pour sa gourmandise les fruits de Mégare, les volailles de Béotie, les anguilles du lac Copaïs et qu'en revanche elle expédie ce dont elle regorge : un quarteron de poètes et une douzaine de discoureurs pleins d'éloquence. O Paix, fais-nous dignes de ton abondance et veille à ce que notre cœur reste aussi ouvert que notre bourse, afin que la vie y circule librement et y roule toutes ses richesses, qu'elles soient faites d'or ou d'amour.

Le mouton a été égorgé, puis découpé par un cuisinier habile. Ses gigots rôtissent sur un feu vif de ceps séchés. La bonne odeur se répand au loin, alléchante.

Le festin de la Paix s'annonce succulent. Il réjouira les invités de l'heureux couple. C'est ce que pense Trygée, tout à la joie et si plein d'espoir pour l'avenir de son foyer et celui de sa patrie.

Mais cette joie est-elle bien générale? Non, car il y a les prêcheurs éternels de guerre, ceux qui portent en eux un besoin de brutalité, qui ne se plaisent qu'aux spectacles sanglants, aux concerts de cris d'agonie. Hiéroclès, le diseur d'oracles d'Oréos, est de ceux-là. Et il tourne comme un frelon, menaçant et inutile, autour des adorateurs de la Paix.

— « Les Dieux feront cesser les batailles,
« Quand brebis avec loups conclueront accordailles »,
proclame-t-il d'un ton ténébreux.

— Garde pour toi tes fâcheux oracles! lui crie Trygée. Je ne me laisserai pas troubler par eux. Au fond, tu ne vitupères que pour récolter quelque morceau du dîner. Mais ta fourberie n'aura pas de succès. Va-t'en loin de nous, homme de guerre. Il ne me sera pas possible de te donner une part de ce gigot si bien rôti « avant que le loup ne s'unisse avec la brebis ». Qu'en pensez-vous, amis, ai-je bien fait de l'éconduire ainsi? Si tous nos sinistres aboyeurs, semeurs de haine et de luttes, étaient semblablement écartés de la conduite des États ou des Conseils de leur politique, quels gigots exquis on pourrait manger! Chassons les corbeaux. N'est-il pas plus agréable mille et mille fois d'être assis près de bons camarades, l'hiver près d'un feu bien flambant, l'été à l'ombre douce des oliviers,

que de faire la guerre? Oh! les chers plaisirs et la vie aimable des champs et les voisins sans envie, avec qui l'on cause du temps qu'il a fait hier ou qu'il fera demain. Oh! l'existence sans heurts, qui a des rides seulement avec l'âge! On s'inquiète du passage des grives, du chat qui a emporté un morceau du pâté de la veille, de Charinadès qui viendra trinquer le soir. Être ce bonhomme bien joyeux, qui fait le tour de ses vignes où se cache la stridente cigale, et qui croque la figue juteuse. Oh! oui, plutôt que ce capitaine à triple aigrette, à tunique d'un rouge aveuglant, qui sait si bien donner le signal de la fuite! Lions à l'arrière, et renards sur le champ de bataille... Mais quelle foule il va y avoir pour mon repas de noce! Entrez, les amis, et ceux qui le deviendront. Attablez-vous! Ah! cependant, je m'empresse d'ajouter que je n'invite que les amoureux de la Paix.

– Tu as raison, Trygée, s'écrie un marchand de faux en frappant sur l'épaule du vigneron. La paix compte seule. Je ne vendais rien auparavant. Maintenant, on enlève mes faux à cinq drachmes.

– Et moi, fait un marchand de jarres, je vends mon matériel trois drachmes pièce. Mais pour toi, Trygée, ce sera gratis. Je te dois bien cela, après tout ce que tu m'as fait gagner.

Trygée serre ces mains joyeuses, mais soudain devant lui se dresse une longue figure pâle et triste. C'est un marchand d'armures d'Athènes que la Paix a réduit presque à la mendicité.

– Qu'as-tu, mon pauvre? demande le vigneron, et pourquoi dans un aussi beau jour te montrer comme un fantôme de deuil? Je comprends, je t'ai ruiné. Mais je ne puis réussir à m'en attrister. Ceux qui travaillent pour la guerre n'auront jamais ma pitié. Tout au plus pourrai-je t'acheter deux de tes aigrettes pour me servir de balai à nettoyer ma table, ce casque pour mesurer l'orge et une douzaine de tes piques, qui seront d'excellents échalas pour mes pois chiches. Tu n'en veux pas? Alors va-t'en trouver Pluton. S'il ne dépendait que de moi, tu serais vite forcé de vendre des choses utiles au lieu de ta quincaillerie de mort.

En riant, Trygée s'est assis à table avec ses amis. Le vin coule, doré ou pourpre, et rutile dans les cratères. Les gibiers, les poissons, les légumes frais, les fruits mûrs sont un accompagnement exquis à la viande du sacrifice. La vie est douce et les voix amies.

– Chantez, enfants, dit le vigneron en jetant un regard satisfait sur la tablée joyeuse et en prenant par la main les fils de deux de ses voisins. Ce sera terminer agréablement la fête que d'entendre vos jeunes voix célébrer les charmes du printemps, la beauté des jeunes filles. Chantez!

Les enfants se regardent embarrassés. Aucun des chants qu'ils connaissent n'a pour sujet ceux souhaités par le pacifique Trygée.

– Allons, allons! reprend le vigneron, ne vous faites pas prier. Que vos voix fraîches nous aident à rejeter définitivement de notre pensée tant d'images san-

glantes et lugubres. Chassez le passé plein de nos lâchetés et de nos colères, enfants qui êtes l'avenir, l'avenir de tendresse, de vertus et de forces paisibles. Chantez!

Et dans le ciel qu'empourpre le soleil couchant, les voix jeunes, les voix fraîches, les voix des hommes à venir entonnent cet hymne, le seul qu'elles sachent :
« Les gémissements aux cris de triomphe se mêlent
« Et sur les boucliers les flots de sang ruissellent;
« Le guerrier a donné de l'éperon au cheval,
« Il... »

— Pauvre Paix, interrompt Trygée en se bouchant les oreilles. Voilà donc ton avenir. Mais, bah! le vin est bon et mon épousée est belle. Contentons-nous du présent.



Les oiseaux



OILA bien longtemps que ces deux hommes ont marché. Ils sont las. Pisthétairos essuie la sueur qui coule de son front et qui mouille jusqu'à ses cheveux gris; Évelpidès traîne les pieds en soupirant.

La forêt étend sur leur tête ses voûtes frémissantes que le soleil n'arrive à pénétrer que par plaques rondes. Des arbres, encore des arbres, verts, gris, roux. Pisthétairos s'arrête avec un juron.

Il regarde d'un air de reproche son guide, celui qui, depuis qu'il a quitté Athènes, l'a mené par tant de chemins. Ce guide est un choucas au plumage bleuté et aux yeux vifs; il se tient sur le poing du Grec.

– Je ne puis plus faire un pas, déclare à ce moment Évelpidès, qui se laisse tomber sur la mousse au pied d'un hêtre. Corneille de malheur – ajoute-t-il en

jetant un coup d'œil plein de colère à l'oiseau noir perché sur son épaule – si c'est là toute la façon dont tu as prétendu m'aider, j'aurais préféré ne jamais t'adresser la parole. Pisthétairos, mon ami, mon pauvre compagnon de misère, ces deux oiseaux se sont moqués de nous.

– Je commence à le croire aussi, Évelpidès, et je ne sais même pas en quel point du globe nous nous trouvons. J'ai l'impression que nous sommes au moins à mille lieues d'Athènes.

– A mille lieues? C'est ce que nous avons désiré tous les deux, et, dans ce cas, nos oiseaux ne nous ont pas trompés. Ainsi nous n'entendrons plus parler continuellement tribunal, juges, avocats, procès, huissiers, etc... C'est le repos.

– Oui, mais le marchand auquel nous avons acheté ces oiseaux nous a affirmé qu'ils sauraient nous conduire à l'illustre Térée, ce roi de Thrace dont parlent tous les poètes et qui fut transformé en Huppe pour avoir tenté de séduire sa belle-sœur Philomèle. Or, je ne vois sur ces branches rien qui ressemble de près ou de loin à celui que nous cherchons. Je regrette les trois oboles que m'a coûtées ce choucas.

Les deux hommes regardent avec dépit les oiseaux posés devant eux et qui becquètent ici et là.

– Ils ont l'air d'être arrivés, cependant, remarque Pisthétairos. Ils ne croassent plus, ils ne nous grignotent plus le bout des doigts pour nous faire marcher dans telle ou telle direction.

– Arrivés ou non, je n'en puis plus, dit Évelpidès avec fatigue. Et puis, ce panier, cette marmite que tu m'as fait porter représentent un poids considérable à la longue. Tiens, regarde ma corneille, elle pointe son bec vers le ciel.

– Mon choucas aussi. Certainement ils nous invitent à lever les yeux. Serions-nous chez la Huppe sans nous en douter? J'ai bien envie de l'appeler. Holà! Ho! Huppe! Huppe! Holà!

Il a frappé dans ses mains avec bruit et un froufrou d'ailes se fait aussitôt entendre. Un gros oiseau brun vole vers eux d'un air empressé.

– Qui appelle mon maître? demande-t-il aux deux hommes surpris de son langage. Et qui êtes-vous? fait-il avec méfiance, prêt à s'envoler.

– Es-tu la Huppe? interroge Pisthétairos sans répondre tout d'abord.

– Non. Je suis son domestique. Il n'y a pas de quoi être étonnés. Vous savez bien qu'il y a des oiseaux domestiques.

– On a de l'esprit dans les bois, à ce qu'il paraît, dit Évelpidès un peu sèchement. Mais puisque tu n'es pas la Huppe, il est inutile que nous te mettions au courant de nos affaires. Va chercher ton maître.

– Il fait la sieste. Il vient de manger des baies de myrte et trois araignées. Ce bon déjeuner l'a appesanti.

– Réveille-le. Nous voudrions le voir tout de suite.

L'oiseau hésite un peu. Il sait par expérience que

le caractère de la Huppe n'est pas des plus aimables. Cependant la vue des hommes lui a toujours fait peur et il se sent trop intimidé pour poursuivre la conversation avec eux. Il disparaît donc dans le fouillis des branches. Pisthétairos et Evelpidès l'entendent pousser quelques piaulements. Le choucas et la corneille ont quitté eux aussi ceux qu'ils ont conduits.

Et, tout à coup, sur une basse branche de sapin, un oiseau à larges ailes et à triple aigrette se pose avec un bruit majestueux. Son bec est recourbé d'une façon toute royale. Les deux Grecs ne peuvent s'y tromper : la Huppe – l'ancien Térée, roi de Thrace – est devant eux.

– Que me voulez-vous? fait la Huppe en fixant sur ses visiteurs un regard de menace et de méfiance. Et de quel pays êtes-vous?

– Du pays des belles trirèmes, répond Evelpidès avec fierté.

– D'Athènes? s'écrie l'oiseau. Alors vous êtes des amateurs de procès?

– Non. Et c'est pour fuir justement l'esprit chicanier de nos concitoyens que nous avons quitté notre cité. C'est aussi et surtout pour te voir, pour te demander conseil.

– A quel sujet?

– Voilà. Tu étais un homme autrefois, un homme comme nous, qui, comme nous, avait des dettes et qui, comme nous, était content de ne pas les payer. Devenu oiseau, tu as survolé terre et mer. Tu sais donc à la fois tout ce qui regarde l'homme et l'oiseau.

– En effet, dit la Huppe en frottant gravement son bec sur une de ses pattes.

– Nous venons donc te supplier de nous indiquer, si possible, une ville où les plus graves différends seraient dans le genre de celui-ci : un de mes amis viendrait chez moi et me dirait : « Au nom de Zeus, viens prendre part au festin que je donne, amène ta famille, tes amis, je ne mets à mon invitation qu'une condition : c'est que, lorsque je serai dans la misère, vous ne veniez pas me voir. » Ah! la belle façon de faire!

– Tu as le goût du malheur, fait la Huppe en secouant les aigrettes de sa tête. Mais peut-être une telle ville existe-t-elle. Je crois que sur les côtes de la mer Rouge...

L'Athénien a un geste d'effroi.

– Non, non, s'écria-t-il, il ne peut être question pour nous d'habiter une cité maritime. Je parierais ma tête à couper que nous n'y serions pas de deux jours sans voir aborder une rapide trirème ayant un huissier à bord. Athènes a le bras long.

– Et si vous habitiez en Locride? propose la Huppe.

Evelpidès et Pisthétairos secouent la tête.

– Non, dit le premier, c'est la vie d'ici que nous voudrions connaître, celle que l'on mène chez les oiseaux. Est-elle agréable? Tu la connais à fond.

– L'argent n'a aucune valeur en ces lieux. Pour le reste, c'est comme partout. Il y a du bon et du mauvais.

– Il y a toujours cela de bon, remarque Pisthétairos, que la corruption n'existe pas.

– Les repas, continue la Huppe, se composent de baies de myrtes, de pavots, de serpolet, de sésame.

Les deux Grecs échangent un regard interrogateur.

– Bah! fait Évelpidès, c'est une habitude à prendre.

– On niche où l'on peut, reprend la Huppe. On chante. On se gratte dans la poussière, on boit dans les flaques d'eau. Au printemps, on se poursuit, on se becquète, on s'arrache aussi des plumes, on vole, on se perche.

– Et c'est tout? demande Pisthétairos.

– C'est tout. Que voudrais-tu de plus?

– Ce que je voudrais, c'est que vous teniez un peu plus compte, ô oiseaux, de votre gloire de naguère. Il y a une grande réforme à tenter chez vous.

– Que veux-tu dire par là?

– Bâtissez une ville.

– Et quelle ville serions-nous capables de bâtir, nous autres, oiseaux?

– Je vais te le dire.

Evelpidès regarde son ami avec étonnement. Pisthétairos lui fait un clin d'œil, sans être vu de la Huppe.

– Oui, reprend-il. Regarde en haut. Bien. Maintenant regarde à tes pieds. Retourne-toi. Vois-tu quelque chose?

– Oui, au-dessus des arbres, les nuées du ciel.

– Eh bien, cet espace ne te semble-t-il pas très propre à bâtir une ville? Vous n'auriez qu'à l'entourer de remparts, à vous faire vraiment possesseurs de l'air. Et vous régenteriez ainsi le ciel et la terre.

La Huppe ouvre de grands yeux et claque fortement du bec avec admiration. Pisthétairos poursuit sans se troubler.

– Quand nous voulons, nous autres Athéniens, nous rendre à Delphes, nous demandons un passeport aux Béotiens. De même, lorsque les hommes sacrifieront aux dieux, la fumée de leurs sacrifices n'aura pas libre passage à travers votre ville, à moins que les Dieux n'acquittent un droit.

– C'est merveilleux! s'exclama la Huppe. Ion! ion! Je vois d'ici tous les avantages d'une pareille cité. Mais il faudrait soumettre ton projet à la république des oiseaux. Veux-tu t'en charger? Je vais les réunir. Le rossignol les appellera de sa voix mélodieuse, ils accourront.

La Huppe entre dans le taillis et bientôt après une mélodie plaintive et douce retentit entre les branches : c'est le rossignol qui chante. Pisthétairos et Évelpidès écoutent, charmés et émus, et pour mieux entendre l'oiseau des bois il semble que la Nature entière fasse silence. Du haut de l'Olympe, les Dieux prêtent l'oreille aux roulades merveilleuses.

Quand le rossignol se tait, la Huppe, à son tour, attaque une mélodie. C'est un grand cri d'appel vers les hôtes ailés des champs, des jardins, des montagnes, des marais et des îles.

– Epopoi, popoi, popopoi popoi, io, io, tio, tio, tio, tio, tio, vous tous dévoreurs d'orge, picoreurs de graines, friands de l'olive sauvage, mangeurs d'arbouse, happeurs de moustiques et de poissons, venez,

venez ici apprendre la nouvelle. Venez écouter un vieil homme ingénieux. Ici, ici, ici, ici; tororor rorototorotix; kikkabou, kikabou torotorotorotorolililix!

Des froufrous d'ailes innombrables saluent ce chant. De temps en temps, un pépiement, un croassement, un huchement retentissent, mais voilés, discrets, comme si toute une foule se parlait à voix basse.

Les deux Athéniens, la tête levée, cherchent sur les branches les petites formes palpitantes.

– Torotix! torotix!

– J'en vois un! fait Évelpidès. Il est bien beau avec son plumage rouge pourpre. Quel est son nom, Huppe?

– C'est un oiseau des marais, le phénicoptère.

– Et celui-là coiffé d'une crête? Et cet oiseau bigarré, quel est son nom?

– Le gouho.

– Et celui-ci? Ah! je reconnais une chouette. Elle vient sûrement d'Athènes; et voici une pie, une tourterelle, une alouette huppée, une mésange, un bouvreuil, un merle, un faucon, un ramier, un coucou, un chardonneret, un rouge-gorge, une fauvette, un pinson, une poule sultane, un plongeon, un martin-pêcheur, une pie-grièche, une orfraie... Je ne peux plus les compter, les voir, il y en a trop.

– Comme ils piaillent! fait Pisthétairos en se bouchant les oreilles, et comme ils ont l'air menaçant avec leur bec ouvert. Ils nous regardent. Huppe, est-ce qu'ils veulent nous crever les yeux?

La foule emplumée s'interroge avec mille cris.

– Qui nous a appelés? fait-elle.

Et la présence indésirable des hommes la courrouce. La Huppe comprend qu'il lui faut parler sans tarder si elle ne veut pas assister à la mort de ses deux visiteurs.

– C'est moi qui vous ai demandé de venir, crie-t-elle d'une voix retentissante. Écoutez-moi bien. Vous voyez ces vieillards. Ils viennent de chez les hommes, nous apportant une idée d'un intérêt prodigieux.

– Est-ce intéressant pour nous ou pour eux? remarque un vieux hibou. Je connais les hommes, tous oiseleurs, chasseurs. Ils sont nos ennemis mortels.

– Pas ceux-ci, fait vivement la Huppe, ils sont venus pour vivre avec nous et pour nous rendre les plus grands services.

– Amis, crie un milan d'un ton farouche, voilà l'occasion de nous venger. Nous allons régler leur compte à ces audacieux. Je m'en charge. Qui se joint à moi?

La forêt n'est plus qu'un plumage. Il n'y a pas un pouce de branche qui ne soit occupé par deux pattes griffues. La verdure a disparu pour faire place aux bigarrures éclatantes. Et les milliers et les milliers d'yeux brillent d'un éclat inquiétant.

– Évelpidès, dit Pisthétairos en frissonnant, nous sommes dans une mauvaise passe. J'ai eu bien tort de t'écouter.

– Que dis-tu là? C'est toi qui as voulu venir ici, c'est toi qui m'as entraîné pour que je te tienne

compagnie, c'est-à-dire – je le vois bien maintenant – pour que je pleure toutes les larmes de mes yeux.

– Comment pleureras-tu quand tu n'auras plus d'yeux? ricane Pisthétairos, qui regarde autour de lui avec angoisse. Holà, Huppe, parle-leur, empêche-les de nous déchiqueter. Fais-leur comprendre que nous sommes des amis et non des ennemis.

La Huppe n'a pas attendu l'appel gémissant de l'Athénien. Elle vole ici et là pour apaiser les oiseaux de plus en plus furieux.

– Arrêtez! leur crie-t-elle. Pourquoi repousser un avis utile? A quoi vous servira leur mort? Tandis qu'en les laissant vivre, vous courez la chance de profiter de leur ingéniosité. Mais si. Vous ne pouvez pas refuser aux hommes l'intelligence ou tout au moins la malice. Ils ont beaucoup à nous apprendre sous ce rapport. Et l'on apprend toujours plus des ennemis que des amis. Les villes, par exemple, les cités des hommes, c'est de leurs ennemis qu'elles ont appris à construire des murs élevés et à se procurer des vaisseaux de guerre. Écoutez donc vos ennemis.

Le raisonnement de la Huppe atteint son but. La colère s'apaise dans tous ces cœurs, seule demeure la curiosité.

– Eh bien, qu'ils parlent, et sans tarder, crient les oiseaux. Mais d'abord, d'où viennent-ils et pourquoi faire? Tio, tio, tio, tio?

– Ils arrivent de l'Hellade et désirent vivre avec nous.

– C'est incroyable! Ils recherchent notre compagnie? Et nous qui sommes si malheureux quand ils nous forcent à vivre dans leur société entre les barreaux d'une cage! Ne sont-ils pas fous tout à fait?

– On ne peut pas demander aux hommes d'être à la fois ingénieux et raisonnables, remarque le hibou. Mes frères, le plus simple pour nous est de faire parler ces visiteurs. Nous verrons après comme il faudra agir avec eux.

– Pas du tout, crie Pisthétairos, ce n'est pas de jeu. Je ne dirai rien à moins que vous ne me promettiez de respecter notre vie, à mon compagnon et à moi. Pas de crevage d'yeux, pas d'écorchage, rien de méchant.

– C'est entendu. C'est entendu, crient les oiseaux que l'air décidé de Pisthétairos a impressionnés. Riti riti riti tix!

– Eh bien voilà, commence l'Athénien en donnant à son ton l'expression la plus amicale. Il y a longtemps que j'aurais voulu être ici et vous conseiller.

– Parle! dépêche-toi. Tiotio, tiotiorix!

– Je suis vraiment au supplice de vous voir supporter tout ce que vous supportez, vous qui étiez rois, jadis.

– Nous, rois? Et de quoi? Rotoroto rotoroki!

– De toutes choses. Et même des Dieux. Vous êtes plus anciens que Cronos, que les Titans, que la Terre elle-même. Mais oui. Esope dit, dans ses fables qui sont l'histoire véritable, que l'alouette naquit avant la terre. Et sans la terre, sans les hommes, que seraient

les Dieux? C'est pourquoi je ne crains pas d'affirmer que ce n'étaient pas les Dieux qui commandaient autrefois aux hommes, mais les oiseaux.

Un murmure d'étonnement et d'orgueil court sur les branches. Pisthétairos est satisfait de son exorde. Et Évelpidès pousse un soupir de soulagement.

– J'ai une première preuve de cette royauté, dit-il, dans le pouvoir qu'a conservé le coq, dont le chant met sur pied tous les hommes et les fait courir au travail. C'est pour cela qu'on le voit, même dans cette prison avilissante qu'est une basse-cour, marcher crête haute avec tant de majesté.

On applaudit du bec et chacun se rengorge, jusqu'au roitelet.

– Il est certain, reprend Pisthétairos, que l'Égypte et toute la Phénicie avaient comme roi le coucou, et chaque fois que celui-ci chantait, les Phéniciens se hâtaient d'aller faire leurs récoltes de blé et d'orge. C'est comme pour le printemps, qui le ramène, sinon l'hirondelle?

– C'est vrai. C'est vrai. Tio, tio, tio, tio!

– C'est la grue qui, s'en allant faire un tour en Libye, commande aux laboureurs de semer, de songer à utiliser la laine des troupeaux; le milan commande au contraire de vendre cette même laine. Ne sont-ce pas vos chants qui arrêtent sur la feuille de papyrus le calamus du rêveur et qui fait plus doux les baisers des amoureux, dans l'ombre des taillis? Les hommes n'entreprennent rien sans venir d'abord à vous : qu'il

s'agisse de commerce, d'union, de batailles, on vous consulte, et selon votre vol, votre couleur, votre espèce, on s'afflige ou l'on se réjouit. Zeus, le souverain actuel des Dieux, est toujours représenté debout avec un aigle sur l'épaule, sa fille Athénée avec une chouette et Apollon avec un épervier. C'est afin que ces oiseaux puissent les premiers se nourrir des entrailles des victimes au cours des sacrifices. Vous étiez autrefois tellement puissants et sacrés aux yeux de tous que l'on ne jurait pas par les Dieux, mais par les oiseaux. Mais aujourd'hui, hélas! vous êtes des esclaves pour des hommes audacieux et sans foi. Lacets, rêts, gluaux, pièges, filets, trébuchets, on vous prend, on vous tue, on vous vend, on vous grille, on vous assaisonne, on vous mange. Triste fin pour des rois.

– Tiotiotiotiotio tinx, tototototrix! Quelle couardise que celle de nos pères! s'écrient les oiseaux avec une douloureuse indignation. O étranger, c'est notre bonne fortune qui t'a conduit ici. Dis-nous ce qu'il faut faire pour retrouver la gloire d'autrefois?

– Voici mon avis. Il faut que vous construisiez une ville qui enserre, entre de grosses murailles de briques, l'air qui s'étend du sol aux nues. Quand cette cité se dressera dans le ciel, alors il faudra réclamer à Zeus le pouvoir qu'il détient indûment. Et s'il refuse? Vous lui déclarerez la guerre avec défense aux dieux de traverser votre territoire. Cela les gênera beaucoup pour leurs petites fugues sentimentales sur la terre, et on ne verra plus tous ces scandales dont

sont issus tant de demi-dieux ou de héros. De plus, en même temps, il faudra envoyer un message aux hommes avec mission de leur enjoindre de sacrifier désormais aux oiseaux d'abord et aux dieux après. Ainsi un sacrifice à Aphrodite sera toujours précédé d'une offrande de grains d'orge à la poule d'eau, celui à Poseidon de grains de blé pour le canard, celui à Héraklès de gâteaux de miel pour la mouette, celui à Zeus-roi, de moustiques mâles pour le roitelet.

– C'est parfait! crient les oiseaux pleins d'enthousiasme. O homme, tu es notre bienfaiteur. Tioro tioro, tiorotoi!

– Je me réjouis surtout de l'immolation du moustique, fait Évelpidès en en écrasant un sur sa joue.

– Mais, objecte le hibou, les hommes se laisseront-ils convaincre de nos droits à leur respect?

– Vous les convaincrez par la peur, comme tous les rois dignes de ce nom. S'ils veulent garder pour dieux ceux de l'Olympe, vous dépêcherez un nuage de moineaux qui dévoreront les yeux à leur bétail. Tandis que si vous êtes adorés et honorés comme il convient, vous protégerez leurs récoltes, donc leur vie, contre les insectes destructeurs. Je suis sûr qu'après une telle démarche de votre part la race des chasseurs aura vécu. Et vous verrez que les hommes seront très satisfaits de penser que c'est de vous qu'ils doivent s'occuper et non des habitants de l'Olympe. Ils n'auront plus à bâtir de coûteux temples de marbre fermés par des portes d'or. Ils planteront des arbres. Ils n'au-

ront pas à faire le voyage de Delphes ou d'Ammon pour consulter des oracles grincheux, assis parmi les arbousiers et les oliviers sauvages, il leur suffira de vous jeter des poignées de blé et d'orge.

— Mais, remarque encore le hibou, même priés et choyés ainsi, nous ne pouvons rien pour le sort des hommes. Ne se lasseront-ils pas de s'adresser à nous?

— On ne se lasse jamais d'espérer, fait Pisthétairos avec un sourire. Vous ai-je décidés?

Une clameur assourdissante lui répond. Ailes battantes, bec claquant, les oiseaux applaudissent aux paroles de leur conseiller. On vote à patte levée pour Pisthétairos et Évelpidès le pouvoir de voler. Les ailes s'offrent par centaines pour procurer aux deux amis des oiseaux le même avantage qu'à ceux-ci. Bientôt les Grecs peuvent participer aux ébats du peuple ailé, et ils comptent sur l'habitude pour corriger la maladresse et la lourdeur de leur première nature.

— Par Zeus, fait Évelpidès en regardant son compagnon, je n'ai jamais rien vu de plus comique que toi avec toutes ces plumes. Surtout que ton nez pointu a vraiment l'air d'un bec. Tu ressembles assez à une oie.

— Et toi à un merle tonsuré, avec ta calvitie. Mais ne perdons pas notre temps en moqueries. Un plus grave devoir nous attend. Je dis « nous » puisque nous voilà tous deux sacrés oiseaux. Donc nous allons baptiser notre ville et distribuer à chacun sa tâche. Quel nom proposes-tu, Évelpidès?

– Nous pourrions l'appeler Lacédémone, fait Évelpidès.

– Quelle imagination! dit ironiquement Pisthétairos. Pourquoi pas Athènes? Non, il faut que ce soit un nom tirés des nues, des hautes sphères. Appelons-la Néphélococcygie.

– C'est parfait, quel beau nom! Rotiorotio, rotiotyx, crient les oiseaux ravis. Nous allons faire une ville digne de ce nom somptueux.

– Il n'est pas très facile à dire, mais il a de l'allure, déclare Évelpidès. Va pour Néphélococcygie. Et maintenant, à l'ouvrage.

Aussitôt les oiseaux prennent leur vol et se précipitent à la quête des matériaux. Ils se partagent la besogne : trente mille grues transportent les pierres destinées aux fondations; les râles d'eau les taillent de leur bec. Dix mille cigognes fabriquent des briques; les pluviers et autres oiseaux de rivière apportent l'eau et les hérons le mortier que les oies pilent dans des baquets. Les hirondelles maçonnent; les pélicans, de leur bec agile, équarrissent le bois pour les portes et pour les ouvrages des remparts. La ville s'élève à vue d'œil. Et Pisthétairos se frotte les mains.

Soudain il se retourne : une silhouette humaine s'avance vers la porte de la nouvelle ville. C'est un prêtre du nouveau culte des oiseaux. Il se fait connaître aux deux Athéniens.

– C'est à n'y pas croire! s'écrie Pisthétairos. Ce culte n'existait pas ce matin même et il a déjà un prêtre!

– Plusieurs, fait celui-ci avec solennité. Et me voilà prêt à m'acquitter de mes fonctions et à faire tous les sacrifices que tu voudras en l'honneur des nouveaux dieux. Nous prierons la grande Autruche, mère des dieux et des hommes, Artémis-Chardonneret, Épervier, patron de Sonnion, le Cygne Pythien et les oiseaux demi-dieux et les oiseaux héros, le pélican, le pivert, le faisan, le paon, l'orfraie, le canard, le bec-figue, le...

– Assez, homme! s'écrie Pisthétairos agacé, finis cette litanie. Va-t'en d'ici avec tes bandelettes et ta main tendue pour empocher les offrandes. Je n'ai pas besoin de toi... Mais qui est celui-ci?

Un autre homme s'est approché. Il tient une lyre à la main, et il chante :

– O Néphélococcygie, inspire à ma Muse ses plus beaux poèmes. J'ai composé en ton honneur des chants, des rondes, des chœurs, des odes à la manière de Simonide, d'Homère, d'Hésiode et de tout ce qui peut être imité dans le domaine de la poésie.

– Mais, dis-moi, depuis quand as-tu fait tout ce que tu dis? interroge Pisthétairos surpris.

– Il y a longtemps.

– La ville est à peine baptisée, elle sort seulement de la cime des arbres et déjà elle trouve son poète officiel, son louangeur à gages! s'écrie le Grec. Car, n'est-ce pas, toutes ces belles rimes ne seront pas pondues gratis. Il va falloir te nourrir à nos frais! Plus tard, tu reviendras, laisse-nous respirer. Tu chanteras notre gloire quand nous en aurons une. La

peste soit de tous ces besogneux à lyre. Arrière, te dis-je! Et nous, Évelpidès, consacrons notre cité par une offrande aux grandes forces qui régissent l'Univers, à ses plus puissants Dieux. Voici l'autel, prends la corbeille, l'eau lustrale, et...

– Attendez! Ne tendez pas la corbeille de cette main, s'écrie un homme en se précipitant vers les deux Grecs, un papyrus à la main. Ce n'est pas ainsi que vous devez officier.

– Qui es-tu, toi? demande Pisthétairos les sourcils froncés. Va-t-on se mêler longtemps de nos affaires?

– Qui je suis? Un prophète. Et comme il y a dans cet oracle de Bacis une allusion directe à Néphélococcygie, je veux te mettre en garde contre les erreurs que tu peux commettre.

– Pourquoi ne m'as-tu pas fait connaître cet oracle plus tôt, avant que je n'aie bâti cette ville? fait Pisthétairos qui se mord les lèvres d'impatience.

Le prophète ferme les yeux d'un air inspiré :

– La Divinité m'en a empêché, dit-il. Mais, comme dit Bacis : « Quand loups et blanches colombes habiteront entre Corinthe et Sicyone, il faut porter la corbeille de la main droite, immoler à Pandore un bouc à la blanche toison et à celui qui se présentera le premier pour interpréter mes paroles, il faut donner un vêtement neuf et de bonnes chaussures. »

– Nous n'avons pas besoin d'interprète d'oracles à ce prix, s'écrie Pisthétairos que la colère gagne. Éternels quêteurs!

— Prends le livre, fait le prophète en tendant le papyrus, et lis : « Si tu agis selon mes ordres, tu deviendras un aigle dans les nues; mais si tu ne donnes rien, tu ne seras ni tourterelle, ni aigle, ni pivert. »

— Est-ce réellement écrit? demande Pisthétairos qui se contient à grand'peine.

— Réellement.

— Bon. Eh bien! voici, au contraire, moi, ce que je lis : « Lorsque, sans y être invité, un imposteur viendra gêner les sacrificateurs et réclamer ce à quoi il n'a aucun droit, il faut lui bâtonner les côtes». Évelpidès, mon ami, fait déguerpir ce diseur d'oracles à l'aide d'un bon bâton.

Le prophète n'attend pas les coups promis et il se sauve loin de l'autel et de la nouvelle cité. Il est remplacé aussitôt auprès de Pisthétairos par un arpenteur qui, à l'aide d'une règle et d'un compas, lui offre de mesurer et de tracer la ville. Puis c'est le tour d'un inspecteur qui se prétend chargé de la mission de recevoir, de surveiller et de protéger les étrangers dans Néphélococcygie. Enfin, un marchand de décrets vient aussi offrir sa marchandise et recommander aux habitants de se servir des mêmes poids et des mêmes lois que les Olophyxiens de Thrace.

— Arrière! crie Pisthétairos qui s'est saisi d'un bâton et fait de terribles moulinets pour épouvanter tous ces importuns. Je ne veux rien de vous. Les oiseaux sont à la fois leurs dieux, leurs prêtres, leurs édicteurs de lois; arrière! ou je vous pulvérise.
édicteurs de lois; arrière! ou je vous pulvérise.

Tous fuient. Pisthétairos et Évelpidès respirent. Le sacrifice en l'honneur de la nouvelle ville est achevé. Les remparts ont déjà une formidable apparence et ils ne cessent de s'élever toujours plus.

Mais à ce moment un oiseau vient s'abattre tout essoufflé aux pieds des deux Grecs.

– Maître, gémit-il à Pisthétairos, tio, tiorotio, un épouvantable attentat vient de se commettre. Un dieu a survolé la ville sans être vu par les choucas qui sont de garde.

– Quel dieu? s'écrie Pisthétairos. Il fallait envoyer à sa poursuite.

– C'est ce que nous avons fait : trente mille éperviers et autres oiseaux aux becs crochus lui donnent la chasse. Mais nous avons tout lieu de croire qu'il a eu l'audace d'entrer dans la ville. La guerre est déclarée entre les dieux et les oiseaux.

– Bien, commande Pisthétairos, redoublez les postes. Et que chacun veille. Mais là, là, n'entendez-vous pas distinctement un bruit d'ailes, comme celui d'un dieu qui volerait?

– Tu as raison, homme, dit une voix douce et harmonieuse, c'est un dieu qui vole en effet, ou plutôt une déesse. Je suis Isis, messagère de Zeus tout-puissant.

Et devant les deux Grecs étonnés, une jeune fille d'une beauté ravissante et que soutiennent en l'air des ailes transparentes, se pose avec un sourire.

– As-tu un passeport délivré par les cigognes et t'es-tu présentée au commandant des choucas de garde? demande Pisthétairos avec sévérité.

– Non. Je suis une divinité immortelle et je n'ai pas à me plier à tes exigences.

– Cette ville est nôtre et nul n'a le droit d'y circuler sans pièces justificatives, gronde Pisthétairos. Où allais-tu?

– Vers les hommes, de la part du Tout-Puissant, pour leur enjoindre de sacrifier aux dieux olympiens, d'égorger brebis et bœufs sur les autels et de remplir les rues de l'odeur des viandes rôties.

– A quels dieux?

– A nous, les dieux du ciel.

– Les hommes ont aujourd'hui pour dieux les oiseaux, dit le Grec sèchement. C'est à nous qu'ils doivent des sacrifices et non à Zeus.

– Comment! s'écrie Isis avec indignation. Tu es impie! Insensé, ne déchaîne pas la colère des Immortels. La foudre peut réduire en cendres ta race tout entière.

– Finis tes tirades emphatiques et tiens-toi tranquille, dit Pisthétairos en haussant les épaules. Je ne suis pas un Lydien ou un Phrygien imbécile pour me courber, terrifié par tes paroles. Si Zeus ne se conduit pas bien avec nous, nous lâcherons vers sa demeure des aigles incendiaires, et le reste des dieux ne sera pas mieux traité. Allons, décampe, et au plus tôt! Défense est faite aux divinités de l'Olympe de traverser désormais cette ville et interdiction absolue à tout mortel qui sacrifie sur la terre de faire passer

par ici la fumée des sacrifices destinés aux dieux.
Isis n'en croit pas ses oreilles. Elle s'apprête à jeter de nouvelles menaces vers cet audacieux, mais Pisthétairos l'arrête par un regard tranquille. Elle n'a plus qu'une ressource, reprendre aussitôt la route du ciel.
– Bon débarras! fait l'Athénien, mais que je voudrais donc que mon héraut parti en mission auprès des hommes soit de retour. Ah! le voilà. Approche, approche. Que dit-on de nous, de moi, sur la terre?
Le héraut tend à Pisthétairos une couronne d'or.
– Voici, dit-il, comment les peuples humains entendent honorer ta sagesse, ô bâtisseur de ville, ô trois fois heureux et subtil père de Néphélococcygie. L'estime où te tiennent les hommes est incroyable. A Athènes, notamment, tout est à l'oiseau et les citoyens cherchent à copier par leurs actes la façon de vivre et d'agir de ton peuple ailé. Dès l'aurore ils se précipitent hors de leur maison, tout comme d'un nid. Ils chantent toute la journée des hymnes qui célèbrent les oiseaux. Et ils ne rêvent que de te rejoindre ici. D'après des renseignements sûrs, plus de dix mille personnes sont en quête d'ailes afin de se rendre à Néphélococcygie.
– Je vais m'occuper immédiatement des ailes demandées, fit Pisthétairos joyeusement. Le sort nous favorise et bientôt on appellera notre ville «la populeuse». Mais pressons-nous. Il faut que les arrivants trouvent un lot d'ailes suffisant afin de pouvoir faire leur choix. Allons, tous, tous, apportez-moi des plumes.

Les oiseaux s'élancent vers les vieux nids et chacun revient avec une plume. Les plumes s'entassent devant le Grec qui commence à trier et à ranger les ailes par catégories : il y aura celles des musiciens amis de l'espace peuplé de sons, celles des penseurs aux idées planantes, celles des navigateurs qui glissent sur la mer comme les Alcyons. Les ailes seront données à chaque homme avec discernement.

Le premier humain qui se présente a les yeux hagards, pleins de pensées et d'images sanglantes. Il n'a au fond du cœur qu'une idée : celle du crime. Il veut jouir plus tôt que la nature ne l'ordonne de l'héritage paternel. Et des dogmes qui régissent le peuple des oiseaux il n'a retenu que celui-là, si cruel, qui dit que le fils peut se dresser devant son père, oublieux de la naissance qu'il lui doit.

Il avoue à Pisthétairos sa criminelle hantise et lui demande de lui accorder place à Néphélococcygie lorsqu'il aura étranglé son père.

– Puisque tu es d'humeur si belliqueuse, dit l'Athénien avec une répulsion pleine de pitié, fais-toi soldat. Prends ton vol pour la Thrace et combats là-bas. Mais ne pense pas à te nourrir du cadavre de ton père comme un infâme vautour. Car nous avons dans la république ailée une loi plus ancienne que le dogme dont tu parles et qui dit ceci : « Lorsque le père aura mis ses petits en état de voler, les petits sont tenus à leur tour d'entretenir leur père. » Ce sont les cigognes qui conservent cette loi-là. A un autre!

L'autre est un poète dithyrambique qui souhaite « être emporté par les souffles des vents dans une course bondissante au-dessus des mers ».

– Holà! fait Pisthétairos, tu es bien imprudent. Contente-toi donc de rester chez nous pour donner des leçons à des chœurs d'oiseaux. Cela vaudra mieux que tous tes souffles bons à te casser le cou. A un autre! Qui es-tu, toi?

– Je suis un huissier, un sycophante. J'aimerais posséder des ailes diaprées d'hirondelle, afin de me rendre plus rapidement de ville en ville citer en justice tous ceux que je trouve en faute.

– Le beau métier! s'écrie Pisthétairos. Quand il y a tant d'autres occupations, honorables celles-là, qui devraient faire vivre un homme comme toi. Je voudrais, par des paroles, t'enlever comme avec des ailes et te tourner vers une profession normale.

– Je ne veux pas couvrir de honte ma race. J'ai hérité de mon père la charge de sycophante. Et mon grand-père déjà dénichait les procès à faire avec un flair remarquable. Ce que je te demande seulement, ô chef des oiseaux, c'est de me donner des ailes d'épervier. Aïe! aïe! que fais-tu?

– Voilà toutes les ailes que je veux te donner, misérable espion! s'écrie Pisthétairos qui décharge sa colère en coups de fouet durement appliqués. Et fuis d'ici. Je ne veux plus laisser entrer personne. Oiseaux, mes amis, si la Nature vous a donné des ailes, c'est qu'elle vous a d'abord enlevé toute malice, toute vanité,

tout égoïsme. En accorder à ceux qui conservent une âme obscure, pleine de la fange de la terre, c'est étendre seulement leur pouvoir de faire le mal. Fermez les portes de la ville. Nul homme n'entrera dans Néphélococcygie.

L'huis roule sur ses gonds déjà quand une voix se fait entendre, voix formidable que Pisthétairos reconnaît, pour l'avoir ouïe dans une tragédie du vieil Eschyle.

– Prométhée! s'écrie-t-il. Que viens-tu faire ici?

– Chut! ne m'appelle pas par mon nom, fait Prométhée en jetant autour de lui et au-dessus de sa tête des regards inquiets, Zeus pourrait t'entendre. Laisse-moi m'abriter sous ce dais. Cela empêchera peut-être le maître des Dieux de m'apercevoir.

– Bon, abrite-toi. Que veux-tu?

– Je viens ici pour ton bien. Zeus est furieux contre toi. Tu sais que je hais tous les dieux et que je veux du bien aux hommes...

– Je le sais.

– Alors je suis venu te dire que personne ne lui faisant plus le moindre sacrifice ou plutôt, depuis que ta ville aérienne est bâtie, aucune odeur de sacrifice ne montant plus vers lui, Zeus veut se venger de toi, te confondre, t'anéantir. Je te préviens.

Pisthétairos se gratte le menton.

– Bah! fait-il en retrouvant son insouciance, tous les moyens de réconciliation ne sont pas épuisés.

– Ils le sont d'autant moins, chuchote Prométhée, que les Grandes Forces se sont déclarées contre Zeus

et qu'elles... Mais j'aperçois une députation de Dieux qui viennent pour traiter avec toi : Poseidon, Héraclès et une de ces Forces dont je te parle et qui sont plus puissantes que Zeus même. Je me retire. Pas un mot de ma visite.

Le Titan s'est à peine éloigné que les ambassadeurs de l'Olympe descendent de leur char de nuages et s'arrêtent devant Pisthétairos.

Ils sont habitués tous trois à voir les mortels se courber devant eux avec humilité ou épouvante. Si bien que la parfaite tranquillité du Grec leur fait froncer les sourcils. Mais cette manifestation olympienne est perdue pour le fondateur de Néphélococcygie, qui dispose sur une vaste table des couronnes de fleurs et des dessins faits avec des plumes d'oiseau, du plus gracieux effet.

Il se recule comme pour mieux juger de son œuvre, puis toise les dieux :

– Que voulez-vous? demande-t-il.

– O homme, dit Poseidon, les trois dieux que nous sommes te disent salut.

– Salut, répond le Grec avec une froide politesse. Je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner, car je prépare un grand festin. Que voulez-vous?

– Nous ne gagnons rien à être en guerre les uns avec les autres, fait Héraclès. Aussi arrivons-nous avec pleins pouvoirs pour nous arranger à l'amiable.

– Cela me plaît également, dit Pisthétairos. Je ne demande qu'une chose, c'est que Zeus reconnaisse

la supériorité des oiseaux. Si nous tombons d'accord là-dessus, j'invite les délégués à dîner.

– Je donne mon suffrage, s'écrie Héraclès aussitôt.

– Ta gourmandise te ferait dépouiller ton père Zeus du pouvoir suprême, remarque Poseidon d'un ton de reproche.

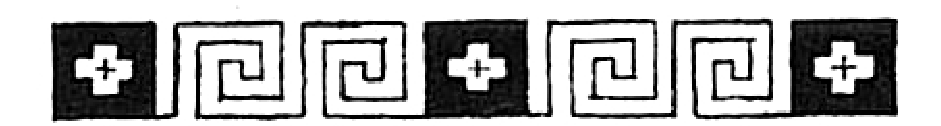
– Il a raison, assure Pisthétairos. C'est un dieu qui comprend les choses. Il sent bien qu'avoir les oiseaux pour alliés serait un grand avantage pour Zeus. Ainsi, quand quelqu'un aura juré faussement par le corbeau et par Zeus, le corbeau fera, d'un coup de bec, sauter l'œil au parjure. Ou, par exemple, si un homme a promis à un des dieux une offrande et qu'il laisse passer le temps de faire cette offrande en se disant : « les dieux peuvent attendre », un milan descendra lui ravir en cachette deux brebis qu'il rapportera au dieu.

– Au fond, c'est très avantageux pour nous, cela, murmure Poseidon. Ce qui nous est demandé, c'est tout simplement une concession d'amour-propre. Qu'en dites-vous, Force de la Nature? Êtes-vous d'avis d'accepter?

La Force incline la tête.

– Alors, nous sommes tous d'accord! s'écrie joyeusement Pisthétairos. Oh! la bienheureuse union! Et combien je souhaite à ceux de la Terre de terminer leurs querelles tout comme nous. Ils y gagneraient. Allons souper!

TABLES DES MATIÈRES



DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

LE MONDE

CONTES ET LÉGENDES DES ANTILLES, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES ARABES, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE BOHÊME, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE BULGARIE, par Bajdaev, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE, par D. Sorokine, ill. de Reschofsky.
CONTES ET LÉGENDES DE CHINE, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RÉCITS DE LA CONQUÊTE DES PÔLES, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉCOSSE, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES D'ÉTHIOPIE, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU FAR-WEST, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DE GRANDE-BRETAGNE, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LÉGENDES D'HAÏTI, par Ph. Thoby-Marcelin et P. Marcelin, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LÉGENDES DES HOMMES VOLANTS, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE HONGRIE, par E. Bencze, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES INCAS, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE L'INDE, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DES INDIENS PEAUX-ROUGES, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAYS D'IRLANDE, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LÉGENDES D'ISRAËL, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU JAPON, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU LIBAN, par R. R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE MADAGASCAR, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LÉGENDES DE LA MER ET DES MARINS, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LÉGENDES DU MEXIQUE, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES D'OUTRE-RHIN, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LÉGENDES DU PAKISTAN, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DU PORTUGAL, par G. T. Cœlho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES RUSSES, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DU SÉNÉGAL, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
CONTES ET LÉGENDES DE TAHITI ET DES MERS DU SUD, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RÉCITS DE SIBÉRIE, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LÉGENDES DE SICILE, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LÉGENDES DE SUISSE, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LÉGENDES DE WALLONIE, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THÉÂTRE DE CORNEILLE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE MOLIÈRE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE RACINE, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THÉÂTRE DE SHAKESPEARE, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES OPÉRAS CÉLÈBRES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.
DES BALLETS ET DES OPÉRAS-COMIQUES, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Berger-Levrault à Nancy en mai 1967
N° d'Éditeur : H. 11 417 (C. VII) — Imprimé en France — 778892-5-1967

Des légendes d'une grandeur éternelle ont servi de thèmes au génie d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide. Leurs héros, ce sont Prométhée le voleur de feu et l'ami des hommes, Agamemnon le vainqueur de Troie, l'infortuné Œdipe, le glorieux Thésée. Leurs héroïnes : Io la vagabonde, Electre, l'intraitable Clytemnestre, la douce Antigone... Voici un choix fait parmi ces épisodes admirables et qu'il faut connaître. Grâce à trois récits tirés du gai théâtre d'Aristophane, c'est sur un sourire que vous fermerez ce beau livre.

